

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTUDE SUR L'HOMOPHOBIE ET LES NORMES DE GENRE :
LE PARCOURS BIOGRAPHIQUE D'HOMMES HÉTÉROSEXUELS
QUI EN FONT L'EXPÉRIENCE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

GABRIEL GIROUX
JUILLET 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à mes parents, ma famille, mes amis. Vous m'êtes tout !

Merci à ma directrice Maria Nengeh Mensah pour son soutien et la modération qu'elle a inspirée à mon esprit plutôt littéraire.

Merci à Bill Ryan, pour l'idée du sujet, à la suite d'une de ses intuitions.

Merci finalement aux participants. Sans vous, je n'écirais pas ces dernières lignes.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
RESUMÉ	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE.....	4
Introduction : L'émergence de l'homophobie comme problème social au Québec	4
1.1 Apports des chercheurs.....	6
1.2 Apports des politiques publiques.....	16
1.3 Apports des groupes d'intervention terrain.....	18
1.4 Des pistes d'intervention et de solution.....	22
1.4.1 Apports des chercheurs	22
1.4.2 Apports du gouvernement.....	27
1.4.3 Apports des groupes d'intervention terrain.....	30
1.5 Les hétérosexuels et l'homophobie.....	32
1.5.1 Les hommes hétérosexuels et l'expression de la masculinité.....	34
1.6 La question et les objectifs de la recherche.....	36
CHAPITRE II CADRE CONCEPTUEL.....	37
Introduction.....	37
2.1 Le genre masculin : une construction sociale.....	37
2.2 La masculinité hégémonique.....	40

2.2.1 La domination de l'homme sur la femme	40
2.2.2 La domination des hommes sur d'autres hommes	41
2.3 La socialisation de genre.....	43
2.3.1 La socialisation primaire (famille et école).....	43
2.3.2 La socialisation secondaire (productions culturelles)	46
2.3.3 Le discours sur la norme masculine.....	48
2.4 Conclusion	51
CHAPITRE III METHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	53
Introduction.....	53
3.1 Une recherche exploratoire et inductive	53
3.2 Collecte des données	55
3.2.1 L'entrevue individuelle et semi-dirigée.....	55
3.2.2 L'approche biographique	56
3.3 Échantillonnage et recrutement.....	58
3.3.1 Critères d'inclusion et d'exclusion.....	58
3.3.2 Stratégie de recrutement.....	59
3.4 Traitement et analyse des données	59
3.5 Biais et limite de la recherche.....	60
3.6 Considérations éthiques	61
CHAPITRE IV PRÉSENTATION DES RÉSULTATS.....	63
Introduction.....	63
4.1. Portrait des participants.....	63

Tableau 1 : Profil sociodémographique des participants.....	64
4.2 Parcours biographiques.....	65
4.2.1 Charles.....	65
4.2.2 Dave.....	68
4.2.3 Patrick.....	72
4.2.4 Jim	75
4.2.5 Marco	78
4.2.6 Jacques.....	82
4.2.7 Thierry.....	86
4.2.8 Lö	91
4.3 Données transversales.....	96
4.3.1 Masculinité sociale	97
Tableau 2 : Caractéristiques de la masculinité sociale.....	98
4.3.2 Masculinité réflexive	99
Tableau 3 : Caractéristiques de la masculinité réflexive	99
4.3.3 La distance par rapport à la norme sociale de la masculinité.....	100
4.3.4 Rapport à l'homosexualité	101
4.4 Pistes de solution pour combattre l'homophobie.....	102
4.4.1 Éducation	103
4.4.2 Médias.....	104
4.5 Conclusion	104
CHAPITRE V DISCUSSION DES RÉSULTATS	105

Introduction.....	105
5.1 La masculinité s'est présentée comme une norme.....	105
5.1.1 Hégémonie de la masculinité.....	106
5.1.2 Socialisation	108
5.2 Rejet du féminin, sexisme et patriarcat.....	114
5.3 Déconstruction des idées reçues sur le genre.....	116
5.4 Conclusion	119
CONCLUSION.....	120
APPENDICE A QUESTIONNAIRE D'ENTREVUE	123
APPENDICE B FORMULAIRE DE CONSENTEMENT POUR UNE PRSONNE MAJEURE ET APTE À CONSENTIR	126
APPENDICE C FEUILLET DE RECRUTEMENT	130
BIBLIOGRAPHIE.....	131

LISTE DES TABLEAUX

1 – Profil sociodémographique des participants	Page 64
2 – Caractéristiques de la masculinité sociale.....	Page 98
3 – Caractéristiques de la masculinité réflexive	Page 99

RÉSUMÉ

L'homophobie comme problème social existe depuis plus de quarante ans. Depuis sa création, une multitude d'études ont été réalisées sur ce sujet. Ces études montrent que ce sont les membres des minorités sexuelles qui subissent le plus souvent l'homophobie. Elles concluent également que les membres de la majorité sexuelle peuvent également subir l'expérience de l'homophobie. Or, aucune étude n'a porté spécifiquement sur l'expérience de l'homophobie vécue par les hétérosexuels.

Notre recherche a exploré ce phénomène. Notre question de recherche est la suivante : Quelle est la perception du genre social ou de la masculinité chez les hommes hétérosexuels qui ont été victimes d'homophobie et comment celle-ci participe-t-elle à la construction sociale et personnelle de ce phénomène social ?

Pour tenter de comprendre l'homophobie vécue par des hommes se définissant comme hétérosexuels, nous avons mis de l'avant un cadre conceptuel inspiré de diverses disciplines des sciences sociales. Les concepts de genre social, de masculinité hégémonique et de socialisation du genre ont été retenus. Le genre social et la masculinité hégémonique fixent l'ensemble des expressions, rôles et comportements appris et qui s'expriment chez un individu. Le processus de socialisation quant à lui se réalise tout au long de la vie et, notamment, au travers de la famille, l'école, les produits culturels et le discours.

Nous avons privilégié une méthode qualitative et exploratoire centrée sur l'entrevue de type biographique. La démarche méthodologique entreprise auprès des participants s'est penchée sur les perceptions qu'ont des hommes hétérosexuels du genre social ou de la masculinité à travers trois (3) grandes périodes de la vie, soit l'enfance, l'adolescence et la vie adulte. Nous avons réalisé huit (8) entrevues individuelles au cours desquelles les répondants ont décrit leurs expériences d'homophobie. Les entrevues nous ont permis entre autres de mettre de l'avant l'importance de la norme de la masculinité dans le problème social de l'homophobie, de faire ressortir différents niveaux dans cette expérience et de recueillir des pistes intéressantes d'intervention sociale au problème social.

La discussion des données recueillies nous a amené à raffiner la compréhension du problème social qui nous intéresse, rapprochant entre autres homophobie et sexisme, questionnant la définition du problème social qui nous préoccupe en lien avec les pistes d'intervention sociales proposées par les participants.

Mots clefs : homophobie, genre social, masculinité, masculinité hégémonique, sexisme, travail social, parcours biographique.

INTRODUCTION

Ce mémoire de recherche en travail social porte sur l'homophobie. L'étude de ce phénomène est intimement liée à la question de l'émergence et de la reconnaissance sociale des minorités sexuelles. À cet effet, l'évènement marquant est sans contredit les émeutes de Stonewall (1969), bar gai New-yorkais. Ce moment est considéré comme fondateur « du mouvement de libération gaie » (Higgins, 1999, p. 112). Depuis les évènements de 1969, la question de l'homophobie n'a cessé de graviter autour de celle de la condition des minorités sexuelles. Elle en est même devenue indissociable, tellement, d'ailleurs, que l'intervention sociale liée à l'homophobie ne semble exister que dans le cadre d'une action avec les minorités sexuelles¹.

Un premier constat se pose: l'homophobie vécue et perçue par les hétérosexuels reste très peu étudiée et l'intervention sociale ne tient pas compte de l'expérience de l'homophobie vécue par les hétérosexuels.

Nous pensons que l'homophobie est un problème important qui mérite d'être analysé sous toutes ses facettes. Qu'on en soit victime ou bourreau, que l'on cherche à y saisir ses manifestations, que l'on s'intéresse aux racines les plus profondes, qu'on soit membre d'une minorité sexuelle ou non, le problème est sérieux et doit faire l'objet d'une attention scientifique particulière. Aussi, nous pensons que de réfléchir sur le phénomène de l'homophobie vécue par les hétérosexuels permettrait de raffiner la compréhension du phénomène et de sophistication l'intervention sociale portant sur l'homophobie.

¹ Les nombreux modèles ou approches d'intervention existants, par exemple la thérapie affirmative

compréhension du phénomène et de sophistication l'intervention sociale portant sur l'homophobie.

Ce mémoire est divisé cinq chapitres. La problématique est exposée tout d'abord. Pour comprendre le phénomène de l'homophobie vécue par les hétérosexuels, nous présenterons d'abord une mise en contexte de ce problème social dans la province de Québec. Ensuite, nous présenterons la définition de l'homophobie et des pistes d'intervention que mettent de l'avant les chercheurs universitaires, le gouvernement et les groupes d'intervention terrain. Nous terminons cette partie en énonçant la question et les objectifs de notre recherche.

Le deuxième chapitre est constitué du cadre conceptuel. Celui-ci s'inspire de plusieurs disciplines des sciences sociales. Nous abordons les concepts de genre social et de masculinité hégémonique qui fixent l'ensemble des expressions, rôles et comportements appris et qui s'expriment chez un individu. Nous traiterons ensuite du processus de socialisation primaire (familiale, scolaire) et secondaire (culturelle), un processus qui se déploie par des normes et à travers le discours.

Le chapitre suivant est celui de la méthodologie. Notre recherche est exploratoire et inductive. De plus, nous avons privilégié une méthode qualitative centrée sur l'entrevue de type biographique auprès d'hommes hétérosexuels qui ont vécu de l'homophobie. Nous expliquerons dans ce chapitre les critères d'inclusion et d'exclusion qui ont guidé notre échantillonnage, la stratégie de recrutement des répondants et nous traiterons de la question de l'analyse des données. Nous mettrons également en lumière ce que nous considérons comme les limites et biais de notre recherche. Enfin, les considérations éthiques de l'étude sont esquissées.

Le chapitre quatre est celui des résultats. Il met en lumière toute la richesse de l'expérience vécue de la masculinité et de l'homophobie par les participants. Il présente les différentes perceptions des participants au regard du phénomène qu'ils

Puis, dans le cinquième chapitre, nous discutons des données de la recherche en lien avec les éléments du cadre conceptuel. Que peut-on dire du lien entre masculinité hégémonique et homophobie au regard de nos résultats ? Quelles nuances pouvons apporter au regard de notre problématique ? De quelle manière pouvons-nous repenser le problème social de l'homophobie ? Nous répondrons, entre autres choses, à ces questions.

Nous concluons notre mémoire par une réflexion d'ensemble sur notre projet et sur un questionnement au regard d'une valeur fondamentale de notre société et du travail social : celle de l'égalité.

CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE

Introduction : L'émergence de l'homophobie comme problème social au Québec

Les problèmes sociaux, tout comme la question de leur émergence, peuvent être analysés sous plusieurs angles, approches et théories (Dorvil et Mayer, 2001, p. 8-11). Pour Simon Langlois (1994, p. 1111), un problème social est avant tout une construction sociale dont « les processus [...] sont diversifiés et complexes ». Parmi ces processus, Langlois souligne le rôle « conflits de valeurs » (*Ibid.*, p. 1117-1118) dans la nomination des problèmes. Il y place notamment la question de l'homosexualité en affirmant que si elle « n'est plus considérée comme une forme de déviance [c'est] parce que les normes sociales et juridiques évoluent rapidement pour s'aligner sur des valeurs nouvelles » (*Ibid.*, p. 1117). L'idée de l'importance des valeurs nouvelles se présente selon nous comme une affirmation intéressante en ce qui a trait à la situation de l'homosexualité au Québec et de la question de l'homophobie qui y est implicitement liée.

S'intéressant à la question de la construction des problèmes sociaux et de son rapport avec les normes juridiques, le sociologue Fernand Dumont affirme que le droit, en imposant des normes juridiques, crée par le fait même une certaine vision de la réalité (Dumont, 1994, p. 4). Construite, cette vision de la réalité génère en conséquence des problèmes sociaux (*Ibid.*). Un exemple intéressant de la pensée de Dumont est illustré par le cas des minorités sexuelles au Québec. À la suite d'une descente policière dans un bar gai, le Truxx, en octobre 1977 (Sivry, 1998, p. 243) et de la contestation populaire et médiatique (*Ibid.*, p. 244-245) qu'elle a provoquée, le gouvernement québécois de l'époque a décidé de modifier la Charte des droits et liberté de la personne en y incluant une mention interdisant « la discrimination contre les lesbiennes et les gais » (*Ibid.*, p. 245). Suivant l'idée de Dumont, nous pouvons

supposer que c'est en créant une nouvelle norme juridique par l'ajout d'une mention à la Charte, que l'homophobie, expression contraire à cette norme, a pu s'ériger comme un problème social dans la province.

Au-delà l'immersion de nouvelles valeurs ou de l'aspect juridique, l'émergence de l'homophobie comme problème social semble avoir également pris racine dans ce que Langlois appelle « des objets de revendication » (Langlois, 1994, p. 1113 – 1115). Cela s'exprime dans le cas de l'arrestation massive au bar Truxx par la manifestation monstre improvisée au lendemain de la descente (Sivry, 1998, p. 245). Finalement, pour Langlois, « les médias jouent un rôle clé dans le cas particulier où les problèmes sociaux sont construits comme des enjeux de revendications » (Langlois, 1994, p. 1120), puisqu'ils permettent une plus grande visibilité au mouvement et ainsi contribuent « à faire passer un message susceptible de sensibiliser la population à une question » (*Ibid.*) sociale. Ceci semble s'appliquer aux arrestations massives au bar Truxx puisque qu'à la suite de l'évènement, les médias de l'époque n'ont jamais « tant parlé de la répression des homosexuels et de la lutte pour la freiner et obtenir une protection par des réformes législatives appropriées » (Sivry, 1998., p. 245). Il semble donc que ce soit ces trois éléments, la norme juridique, la revendication sociale et les médias, liés tous les trois à un conflit de valeurs, qui semblent avoir construit au Québec le problème social de l'homophobie. Ce problème social apparaîtrait ainsi de ce point de vue comme une construction à la fois subjective et sociale (Langlois, 1994, p. 1111).

Nous verrons dans la partie suivante la manière dont cette construction sociale se manifeste pour les différents acteurs, qu'ils soient chercheurs universitaires, politiques publiques ou groupes d'intervention terrain, au regard de l'expérience vécue de l'homophobie, de la définition du problème social qu'ils proposent et des pistes de solution à l'homophobie. Nous terminons cette partie en énonçant la question et les objectifs de recherche.

Notons que les informations retenues concernant l'expérience vécue de l'homophobie tendent souvent à se répéter. Pour éviter une redondance, nous avons résumé ci-après les propos qui apparaissaient uniques à chaque catégorie d'acteur.

1.1 Apports des chercheurs

Différentes recherches scientifiques ont été menées sur l'expérience vécue de l'homophobie. Parmi celles-ci, les travaux de la sociologue francophone Line Chamberland sont ceux qui sont revenus le plus souvent dans notre recension des écrits scientifiques sur l'homophobie au Québec. Elle et son équipe seront donc abondamment cités.

Selon une recherche portant sur l'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires, plus du tiers (38,6 %) des élèves du secondaire interrogés ont affirmé avoir été victimes d'au moins un acte de violence en milieu scolaire, « parce qu'ils sont ou parce qu'on pense qu'ils sont lesbiennes, gais, ou bisexuel-le » (Chamberland et *al.*, 2010a, p. 39). Une autre rapporte que 84 % des étudiants homosexuels disent avoir été victimes de harcèlement verbal, 64 % qui ne se sentent pas en sécurité à l'école et 39 % qui disent avoir été victimes de harcèlement physique (Meyer, 2005)

L'expérience de l'homophobie en milieu scolaire est un objet d'étude important. Au deuxième cycle du secondaire Chamberland rapporte que les étudiants homosexuels déclarent avoir été l'objet au moins une fois d'attaques physiques, de menaces, de harcèlement sexuel, de vandalisme et d'agressions sexuelles (Chamberland et *al.* 2010a, p. 40.). L'équipe de Chamberland fait ressortir que :

les types d'incidents les plus récurrents sont les insultes, les taquineries, les moqueries et l'humiliation (24,0 %), suivi de près par les potins et rumeurs visant à nuire à la réputation (23,2 %), par l'exclusion, le rejet ou la mise à l'écart (16,8 %) et l'intimidation, les menaces ou le harcèlement par voie électronique (10,9 %). (Chamberland et *al.* 2010a, p. 40.)

Ces auteurs mettent également en lumière l'existence d'« incidents impliquant une contrainte ou une violence physique (bousculades, coups, vandalisme, agressions sexuelles) ». Ces incidents sont graves. La fréquence de ce type d'expérience homophobe est d'un élève sur dix et « les séquelles peuvent être importantes » (*Ibid.*).

Les auteurs ont analysé l'incidence de l'homophobie chez les élèves du cégep. Dans ce contexte, ils notent que les gestes les plus fréquents dans cet établissement scolaire sont : « les insultes, les taquineries, les moqueries et l'humiliation (2,7 %), suivis de très près par les potins et rumeurs visant à nuire à la réputation (2,6 %) et par l'exclusion, le rejet ou la mise à l'écart (1,5 %) » (Chamberland et *al.* 2010a, p. 107 – 108).

Cette volonté de mise à l'écart, de rejet et d'isolement dans l'expérience de l'homophobie est confirmée par une autre recherche publiée dans le périodique spécialisé « Journal of Youth and Adolescence » (William et *al.*, 2005). Cette étude nous apprend que les membres des minorités sexuelles seraient plus à risque de vivre de la stigmatisation négative et du harcèlement par les pairs (*Ibid.*, p. 479). Les chercheurs avancent l'hypothèse que les pairs entourant les membres des minorités sexuelles peuvent se sentir menacés par un collègue s'affirmant comme non hétérosexuel. Les chercheurs notent un taux de dépression plus élevé chez les minorités sexuelles victimes d'homophobie ainsi que davantage de comportements et d'émotions négatives et problématiques.

Enfin, les auteurs proposent l'hypothèse que les adolescents membres d'une minorité sexuelle seraient peut-être plus sensibles à ce genre d'expériences négatives et seraient dès lors plus nombreux à relater l'homophobie dont ils sont victimes (*Ibid.*).

Une autre recherche de Chamberland et *al.* a montré l'incidence de l'homophobie « directe et violente » en milieu de travail. Selon cette étude,

[...] de 10 à 23 % des participants et participantes ont subi une forme ou une autre d'homophobie directe dans le cadre de l'emploi principal occupé pendant les cinq dernières années : étiquetage (les autres les perçoivent constamment à travers l'étiquette de « gai » ou « lesbienne »); rejet; refus de collaborer avec eux; mise en doute des compétences ou de la réputation professionnelle; dévoilement ou menace de dévoiler l'orientation sexuelle sans le consentement de la personne et avec l'intention de lui nuire. (Chamberland et *al.*, 2007b, p. 5)

Ces gestes portent « atteinte à la dignité, à l'intégrité physique et psychologique de la personne » (*Ibid.*) et sont prohibés par la Charte des droits de la personne du Québec ou par d'autres dispositions légales (*Ibid.*). Lorsque vécue, l'homophobie en milieu de travail est une problématique grave qui peut avoir de multiples conséquences sur ceux et celles qui en subissent l'expérience.

Selon les conclusions de différents chercheurs (Coggan, 2003; Girard, Otis et Ryan, 2003; Bond, 2001), « on souligne également que les jeunes de minorités sexuelles victimes de harcèlement et de violence sont susceptibles de connaître des troubles anxieux ou de l'humeur, d'avoir une faible estime de soi ou des idéations » (Chamberland, 2010a, p. 8). On note d'ailleurs avec une infinie tristesse, comme le révèlent les statistiques, que le risque de suicide est plus élevé chez les jeunes provenant de minorités sexuelles. En effet, des auteurs (Klein, 2001-2002 p. 188; Firdion et Verdier, 2003; Beck et *al.*, 2014, p. 37-47; Pugnière, 2011, p.158; Pelland, 2005, p. 25) affirment que les gais de 15 à 34 ans ont plus de risques d'avoir fait une tentative de suicide que les jeunes hétérosexuels. Ceci serait particulièrement vrai chez les jeunes lesbiennes.

En plus d'avoir relevé les conséquences de l'expérience de l'homophobie, plusieurs chercheurs ont tenté de donner une définition du problème social.

Pour Janik Bastien Charlebois, sociologue à l'Université du Québec à Montréal qui s'est intéressée à la « perception de l'homosexualité masculine par les garçons adolescents » (Bastien Charlebois, 2011), le désir de compréhension des chercheurs

face aux attitudes négatives à l'endroit des gais et lesbiennes a nécessité la création de multiples « mots et concepts qui n'existaient préalablement pas » (*Ibid.*, p. 23).

L'auteure, dans une perspective chronologique, distingue l'émergence de trois notions dans ce désir de compréhension et elle les situe par rapport aux trois dernières décennies: « l'hétérosexisme »² a emboîté le pas à l'« homophobie » dans les années 1980, pour être suivi par « l'hétéronormativité » dans les années 1990 à la faveur de la théorie Queer » (*Ibid.*, p. 31) au cours des années 2000. Toutefois, rajoute-elle « malgré les critiques qu'elle a encourue et les bémols qu'on lui apporte encore, "l'homophobie" est toutefois toujours largement employée, même par les auteurs qui en soulignent les limites ». (*Ibid.*, p. 31). La chronologie présentée par Bastien Charlebois est utile pour caractériser la littérature que nous avons recensée, mais elle nous amène à apporter deux précisions essentielles à notre propos.

Tout d'abord, notons que les ouvrages que nous avons consultés pour cette revue de la littérature n'emploient pas tous le terme « homophobie ». Levitt et Klassen (1974, p. 40) par exemple, parlent non pas d'homophobie mais bien d'« homosexophobie » (homosexophobia). Hudson et Ricketts (1980, p.358) utilisent l'expression « homonégativisme » (homonegativism). Finalement, Mark Banens (2009 p. 3) préfère les termes « antihomosexualité et « homoaversion », le premier incluant l'ensemble des « actes, gestes et paroles hostiles à l'homosexualité » et le deuxième référant à la « force sociale qui alimente » le premier des deux termes.

Il nous faut noter ensuite que tandis que certains chercheurs consultés utilisent uniquement le terme « homophobie » pour décrire le phénomène que nous étudions, d'autres préfèrent le jumeler à d'autres expressions. Weinberg (1972, p. 4), Lumby (1976, p. 39-47) et Millham et *al.* (1976, p. 3-10) font partie de la première catégorie

² Les définitions « d'hétérosexisme » et « d'hétéronormativité » seront données ultérieurement dans cette partie du mémoire.

de chercheurs. D'autres, comme Chamberland et *al.* (2010b), Ryan (2003) ou Bastien Charlebois (2011), rapprochent plutôt les concepts d'« homophobie » et d'« hétérosexisme ».

On le voit, la question de l'homophobie chez les chercheurs est complexe, toute en nuances et en subtilités. Comme le rappelle Jean-Michel Pugnère dans sa thèse de doctorat portant sur l'homophobie, reprenant la distinction proposée par Tin (2003) dans son *Dictionnaire de l'homophobie*, le terme « homophobie » vise à rendre compte de la dimension individuelle du phénomène tandis que l'expression « hétérosexisme » vise plutôt à mettre en lumière la dimension sociale, collective et culturelle de ce même phénomène. Ainsi, l'homophobie « fait référence à l'aspect phobique, psychologique, de l'homophobie, au rejet des homosexuels et de l'homosexualité » alors que l'hétérosexisme « correspond plutôt à une idéologie établissant une inégalité des sexualités » (Pugnère, 2011, p. 47). Regardons de plus près les différentes avenues proposées par ces chercheurs.

Pour Borrillo, de l'Université Paris X-Nanterre, le mot homophobie

désigne [...] deux aspects différents d'une même réalité : une dimension personnelle de nature affective se manifestant par un rejet des homosexuels et une dimension culturelle, de nature cognitive, dans laquelle ce n'est pas l'homosexuel en tant qu'individu qui fait l'objet du rejet mais l'homosexualité comme phénomène sociologique et social. (Borrillo, 2000, p. 13)

Le premier aspect, à l'intérieur duquel l'attention est portée sur l'individuel, coïncide d'une manière historique avec les premières définitions des chercheurs de l'homophobie (Borrillo, 2000 p. 11-12; Bastien Charlebois, 2011, p. 24-26) même si certaines de ces premières études, comme nous le verrons, font une grande place à la question culturelle de l'homophobie.

Les premières études sur l'homophobie et qui datent des années 1970 qualifient parfois l'homophobie d'attitude négative envers l'homosexualité, s'exprimant soit par

la peur, le dégoût et l'aversion (Ryan, 2003, p. 4; Fyfe., 1983, p. 549; Hudson et Ricketts., 1980, p. 358). C'est notamment le cas des auteurs comme Lumby (1976), Millham et *al* (1976) ou Levitt et Klassen (1974) qui cherchent, dans leurs travaux respectifs, à développer une échelle leur permettant de mesurer statistiquement l'homophobie chez la population qu'ils étudient. C'est également le cas de Weinberg, à qui l'on doit d'ailleurs la toute première définition du terme (Bastien Charlebois, 2011, p. 24) pour qui l'homophobie est le sentiment d'effroi ressenti en étant situé à proximité d'un homosexuel (1972, p. 4). C'est également la conclusion de MacDonald (1976, p. 23), qui, tout en étant pleinement conscient des limites de ce type de définition, décrit l'homophobie comme étant soit une peur, soit un effroi persistant et irrationnel à l'égard des homosexuels³. Comme l'explique Borrillo, ces attitudes sont perçues par ces chercheurs comme étant « une véritable manipulation émotive de type phobique comparable à l'appréhension que l'on peut ressentir dans des espaces fermés (claustrophobie) ou vis-à-vis de certains animaux (zoophobie) » (Borrillo, 2000, p. 14).

Les raisons pour lesquels l'expression « homophobie » a été remise en question sont multiples. Selon Bastien Charlebois

1) La phobie est caractérisée par la peur, alors que l'homophobie est caractérisée par la haine; 2) Les phobies sont reconnues par leurs possesseurs comme étant excessives et irrationnelles, alors que l'homophobie peut être considérée comme raisonnable et justifiée par des personnes qui la professent; 3) Les phobies incitent à l'évitement, alors que l'homophobie mène au châtement; 4) La phobie n'a pas d'extension politique, alors que l'homophobie en présente une; et finalement 5) Les gens qui possèdent une phobie reconnaissent qu'elle leur est une source de tort et se montrent plus motivés au changement que les personnes qui se révèlent homophobes. (Bastien Charlebois, 2011, p. 24, citant Haaga (1991))

³ Ryan (2003) propose quant à lui la traduction suivante : « Peur et une appréhension irrationnelles et persistantes à l'égard des homosexuels ».

Toutefois, comme le rappelle la chercheuse (*Ibid.*, p. 25), la critique la plus forte à cette première mouture des définitions d'homophobie « réside dans l'accent mis sur la psychologie individuelle comme source de préjugés ».

Fyfe (1983, p. 550) en donne d'ailleurs un bon exemple lorsqu'il affirme que ce type d'études tend à catégoriser les gens homophobes comme ayant une personnalité rigide, de style autoritaire, marqués par un conservatisme apparent et une intolérance quant à toute forme d'ambiguïté ou de déviance.

Pour Bastien Charlebois (2011, p. 25), ce type de définition, en se fixant sur l'individu « occulte ou diminue les origines sociales des attitudes négatives envers l'homosexualité, concentrant toute forme d'intervention et de “ traitement ” sur les individus isolés au lieu de cibler l'environnement social, les institutions ainsi que les idéologies donnant corps à l'infériorisation des lesbiennes, des gais et des bisexuels ».

«Hétérosexisme», une autre définition de l'homophobie, provient également de chercheurs. Elle fait une plus grande place à la culture et atténue l'intérêt sur l'individu. Pour Tin, l'hétérosexisme renvoie à

Un principe de vision et de division du monde social, qui articule la promotion exclusive de l'hétérosexualité à l'exclusion quasi promue de l'homosexualité. Il repose sur l'illusion téléologique selon laquelle l'homme serait fait pour la femme, et surtout, la femme pour l'homme, intime conviction qui se voudrait le modèle nécessaire à l'horizon ultime de toute société humaine. (Tin, 2003, p. 207-211)

En d'autres mots, pour Bastien Charlebois (2011, p. 26), « l'hétérosexisme va bien au-delà de la simple constatation de la présence majoritaire de l'hétérosexualité dans nos sociétés. Elle affirme que celle-ci est supérieure et plus valide, supposant l'infériorisation symbolique des sexualités homosexuelles et bisexuelles ».

C'est pour ces raisons que le terme « hétérosexisme » apparaît chez certains chercheurs consultés à côté du terme « homophobie », les deux jumelés formant un tout apte à décrire davantage la complexité du phénomène social de l'homophobie. Par exemple, Chamberland et *al.* (2010a, p. 4) incluent les deux termes affirmant que « l'homophobie décrit les perceptions, attitudes ou comportements négatifs envers l'homosexualité ou les personnes homosexuelles », tandis que « l'hétérosexisme réfère à un système idéologique qui dénie, dénigre et stigmatise toutes les formes non hétérosexuelles de comportement, d'identité, de relation ou de communauté » (*Ibid.*). Ryan (2003) aussi affirme la pertinence d'utiliser les deux termes pour décrire le phénomène que nous étudions. S'il ne donne pas de définition précise de l'homophobie, il définit toutefois l'hétérosexisme (*Ibid.*, p. 8) comme « un biais hétérosexuel qui valorise l'hétérosexualité comme étant supérieure à l'homosexualité et/ou plus naturelle que cette dernière. » Selon cet auteur, l'hétérosexisme a façonné les premières recherches faites par les chercheurs sur l'homosexualité, notamment sur la santé mentale des gais et lesbiennes puisque ces dernières se sont basées sur « la supposition que l'homosexualité est révélatrice, en soi, d'une psychopathologie ». Pour Ryan (*Ibid.*), ces premiers écrits ont été donc construits « de manière à donner une légitimité à cette idéologie dominante ».

Borrillo ne sépare pas ces deux notions puisqu'elles lui apparaissent indissociables : « l'hétérosexisme est à l'homophobie ce que le sexisme est à la misogynie, s'ils ne se confondent pas, l'un ne peut toutefois pas se concevoir indépendamment de l'autre » (Borrillo, 2000, p. 26).

En dernier lieu, nous avons relevé des travaux qui interrogent le lien entre l'homophobie, les rôles sexués et le genre. C'est le cas de Pugnière (2011), Beck et *al.* (2014), Welzer-Lang (2002) et MacDonald (1976). Dans son article de 1976, soit quatre ans après la première définition de l'homophobie fournie par Weinberg, MacDonald propose plusieurs explications au phénomène. S'il lui apparaît certain

qu'existe une réponse « phobique » à l'égard des homosexuels (1976, p. 24), il y a toutefois selon lui des facteurs plus importants pour comprendre l'homophobie. Parmi ces facteurs, il mettra de l'avant celui de la confusion des rôles sexuels (sex role confusion). Il écrit :

Attitudes concerning « proper » differential behaviors and mannerisms between the sexes have remained fairly constant. Society have not taken « crossing over » (i.e., assuming the characteristics of the opposite sex) lightly. [...] Consequently, the stereotypical view (no matter how erroneous it is) that lesbians are masculine and male homosexuals are feminine leads people to condemn homosexuals who, to them, confuse the traditional sex roles. (MacDonald, 1976, p. 30-31)

Selon MacDonald, la racine de l'homophobie résiderait dans l'expression de l'attitude concernant les comportements et les manières stéréotypées qui seraient « appropriés » à l'un et l'autre sexe. Sans le dire explicitement, MacDonald perçoit dans l'homophobie l'importance de la question du genre social⁴.

Welzer-Lang, sociologue français (Borrillo, 2000, p. 7), a été le premier dans son pays à élargir la définition de l'homophobie de manière à tenir compte de ceux qui en subissent l'expérience sans être membre des minorités sexuelles. Ainsi, distingue-t-il « l'homophobie générale », définie comme « une manifestation du sexisme, c'est-à-dire de la discrimination des personnes en raison de leur sexe (mâle/femelle), et plus particulièrement de leur genre (féminin/masculin) » (*Ibid.*, p. 17) de l'homophobie spécifique, « forme d'intolérance se référant spécialement aux gais et aux lesbiennes » (*Ibid.*, p. 18.). Dans un autre de ses textes, Welzer-Lang ne fait pas de distinction entre les deux type d'homophobie en proposant sa définition : « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines

⁴ Une définition de « genre social » sera donnée au chapitre suivant.

qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre », affirmant à la suite de sa définition que « l'homophobie bétonne les frontières de genre » (Welzer-Lang, 2002, p. 18).

Pour Beck et *al.* également,

Une des particularités de l'intolérance à l'homosexualité [...] réside dans son lien avec la construction sociale des genres qui repose encore en partie sur le mépris du féminin. Homophobie et féminophobie (définie ici comme un rejet du féminin participant à l'ordre sexuel dans lequel les rapports sociaux de sexe correspondent à une hiérarchie des genres, des sexes, des comportements sexuels et des sexualités [...]). (Beck et *al.*, 2014, p. 68)

On retrouve enfin cette idée chez Verdier et Filion, qui utilisent toutefois l'expression « féminophobie » car pour eux, c'est le rejet du féminin en l'autre ou en soi (ou sa marginalisation) qui conduit à l'homophobie (Verdier et Filion, 2003, p. 3).

Enfin, notons la définition d'homophobie que propose Borrillo qui se présente comme une synthèse, jumelant à la fois homophobie, hétérosexisme et seixisme⁵ :

L'homophobie peut être définie comme l'hostilité générale, psychologique et sociale, à l'égard de celles et ceux supposés désirer des individus de leur propre sexe ou d'avoir des pratiques sexuelles avec eux. Forme spécifique de sexisme, l'homophobie rejette également tous ceux qui ne se conforment pas au rôle prédéterminé par leur sexe biologique. Construction idéologique consistant en la promotion constante d'une forme de sexualité (hétéro) au détriment d'une autre (homo), l'homophobie organise une hiérarchisation des sexualités et en tire des conséquences politiques. (Borrillo, 2010, p. 26)

Nous sommes pleinement conscient des limites du terme « homophobie » et nous constatons les nombreuses critiques qui lui sont apporté⁶. Toutefois, dans le cadre de

⁵ C'est nous qui soulignons.

⁶ Voir à ce sujet, le « Tableau 2 : Les portées de l'homophobie, de l'hétérosexisme et de l'hétéronormativité », dans l'article de Bastien-Charlebois intitulé : « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité ».

ce mémoire, nous avons fait le choix d'utiliser ce terme. La raison en est que le mot « homophobie » est généralement associé aux membres des minorités sexuelles et que notre recherche, en le liant aux hétérosexuels, démontre la nécessité de repenser le problème social pour le rendre plus inclusif. L'utilisation du terme « homophobie » est donc justifiée par notre volonté de renverser le sens qu'on lui attribue normalement.

1.2 Apports des politiques publiques

Au Canada, l'année 1969 marque un tournant dans la question des minorités sexuelles. En effet, à la suite d'un procès médiatisé, le gouvernement fédéral dirigé par Pierre Elliott Trudeau, par une loi omnibus décriminalise « les relations homosexuelles entre adultes consentants » (Beaulieu et *al*, 2001). Après une série de revers pour les droits des minorités sexuelles durant les années 1980, ce n'est finalement qu'en 1996 que le gouvernement fédéral inclut dans la Charte des droits et Libertés une protection contre la discrimination en raison de l'orientation sexuelle (*Ibid.*).

Dans le cas précis du gouvernement de la province de Québec, c'est sur le site Internet créé dans le cadre de sa politique de lutte contre l'homophobie ⁷ (Gouvernement du Québec 2014a) qu'on peut retrouver de l'information au sujet de l'expérience vécue de l'homophobie. Le Gouvernement cite les statistiques de déclaration des crimes haineux qui provient de Statistique Canada ainsi que des travaux de différents chercheurs, notamment ceux de Chamberland et *al.* (2010b) et de Beauchamp (2004).

On apprend qu'à l'école secondaire, « 38,6 % des élèves auraient été victimes d'incidents à caractère homophobe », c'est-à-dire « des insultes, des moqueries et de

⁷ Nous reviendrons sur la *Politique de lutte contre l'homophobie* plus loin dans la problématique.

l'exclusion » (Gouvernement du Québec, 2014a). On apprend également que le taux d'absentéisme scolaire est plus élevé pour ceux qui subissent l'expérience de l'homophobie et que « leur sentiment d'appartenance et leurs aspirations scolaires sont moins affirmés » (*Ibid.*). Reprenant l'information de Beauchamp (2004, p.8), on affirme que « les personnes homosexuelles sont 2,5 fois plus souvent victimes de crimes violents que les personnes hétérosexuelles et les personnes bisexuelles le sont 4 fois plus ». De plus,

En milieu de travail, le quart des personnes LGBT dissimulent leur orientation sexuelle à la totalité ou à la majorité de leurs collègues. À peine le quart en parle ouvertement : dans 40 % des cas, la dissimulation est motivée par des signes de fermeture et dans le tiers des cas, par la présence d'une personne homophobe (Gouvernement du Québec, 2014a).

Il est important de mentionner que la définition du gouvernement décrit le problème social de l'homophobie en incluant les hétérosexuels comme personnes pouvant vivre l'homophobie et en être victimes⁸ :

L'homophobie désigne les attitudes négatives pouvant mener au rejet et à la discrimination envers les personnes LGBT, c'est-à-dire les lesbiennes (lesbophobie), les gais, les personnes bisexuelles (biphobie), transsexuelles et transgenres (transphobie), ou à l'égard de toute personne dont l'apparence ou le comportement ne se conforme pas aux stéréotypes de la masculinité ou de la féminité. Une **personne hétérosexuelle** peut aussi être victime d'homophobie, lorsque son apparence physique ou vestimentaire incite certaines personnes à présumer à tort qu'elle est homosexuelle. (Gouvernement du Québec, 2014a).

De plus, en signalant l'importance des stéréotypes de genre, cette définition affirme l'importance du genre social dans l'interprétation que l'on peut faire du phénomène que nous étudions. Enfin, sur la page Internet, le gouvernement fait aussi mention d'hétérosexisme (*Ibid.*) qu'il définit comme « les croyances et les attitudes qui consistent à faire de l'hétérosexualité la sexualité « normale », « naturelle » ou

⁸ C'est nous qui soulignons.

supérieure aux autres orientations sexuelles et qui rendent la diversité sexuelle invisible ».

1.3 Apports des groupes d'intervention terrain

Différents organismes au Québec s'attardent au problème social de l'homophobie⁹. Dans le cadre de ce mémoire nous avons retenu quatre groupes qui ont développé une expertise en intervention sociale, notamment dans une optique de promotion de la santé et du bien-être des minorités sexuelles. Cette section présente l'information existante sur les sites internet de ces quatre organismes terrain en lien avec l'expérience vécue d'homophobie et la définition du problème social qu'ils sous-tendent. D'abord, voyons qui sont ces groupes terrains.

Premièrement, notons l'existence de la **Fondation Émergence**¹⁰. Fondée en 2000 et « dédiée au bien-être et à l'égalité des personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles et transidentitaires (LGBT). La Fondation Émergence ne fournit pas directement d'information sur l'expérience vécue de l'homophobie. Toutefois, l'organisme chapeaute une série de programmes et d'organismes qui servent à lutter contre l'homophobie, par exemple la *Journée le lutte contre l'homophobie*.

Gai-Écoute est un « centre d'écoute et de renseignements pour les personnes intéressées ou concernées par les questions liées à l'orientation sexuelle » en « offrant une écoute attentive, de l'information sur l'orientation sexuelle et des renseignements généraux sur le milieu LGBT »¹¹. Le site Internet de Gai-Écoute propose également un registre des actes homophobes qui « permettra non seulement de recenser les actes homophobes, de dresser un portrait de la situation, d'aider et

⁹ Une liste substantielle d'organismes pertinents destinés aux membres des minorités sexuelles est disponible sous l'onglet *ressource* du site gouvernemental de lutte contre l'homophobie (Gouvernement du Québec, 2014 b).

¹⁰ Site internet : <http://www.fondationemergence.org>

¹¹ Site Internet : <http://www.gaiecoutte.org>

d'informer les gens de leurs recours, mais aussi de développer des moyens de prévention et de sensibilisation plus adéquats et mieux ciblés ».

Troisièmement, nous avons retenu le travail terrain du **Groupe de Recherche et d'Intervention Sociale (GRIS)**. Le GRIS vise à « favoriser une meilleure connaissance des réalités homosexuelles et de faciliter l'intégration des gais, lesbiennes et bisexuels-les dans la société »¹². Le site Internet du groupe porte sur la démystification de l'homosexualité en milieu scolaire au Québec dans plusieurs régions de la Province : GRIS-Montréal, GRIS-Mauricie-Centre du Québec, GRIS-Chaudière-Appalaches, GRIS-Québec, etc.

L'éclairage qu'apporte GRIS-Montréal au sujet de l'expérience vécue de l'homophobie se retrouve dans une recherche communautaire que l'organisme a réalisée sur le terrain. Le rapport de cette enquête a pour titre *L'homophobie : pas dans ma cours* (Émond et Bastien Charlebois, 2007). Il nous apprend que l'homophobie peut avoir d'importantes retombées sur l'individu qui en subit les conséquences, notamment par l'effacement de soi, par exemple lorsqu'il s'investit dans des relations hétérosexuelles contre son désir profond, brimant ainsi son épanouissement » (*Ibid.*, p. 51.). En dernier lieu, le rapport de GRIS-Montréal note que les victimes d'homophobie peuvent intérioriser leurs expériences, tenant ainsi « pour vrai, parfois inconsciemment dans les profondeurs de leur émotivité, certaines postures les condamnant » (*Ibid.*, p. 50).

Quatrièmement, la **Coalition d'aide aux lesbiennes, gais et bi-sexuels-les de l'Abitibi-Témiscamingue** a comme mission de « contribuer à l'amélioration de la santé et du bien-être des lesbiennes, gais, bisexuels-les et transgenres¹³ ». L'organisme propose comme objectifs de 1) favoriser l'adaptation des services

¹² Site Internet : <http://www.gris.ca>

¹³ Site Internet : <http://www.coalitionat.qc.ca>

psychosociaux, des services éducatifs et des services de santé afin d'en améliorer la qualité et l'accès, 2) briser l'isolement de la population LGBT, et 3) mettre en place des actions visant à réduire l'homophobie et l'hétérosexisme dans la région.

S'intéressant à la réalité complexe des LGBT sous plusieurs aspects, la Coalition, offre de nombreuses ressources documentaires en ligne. Ces ressources sont à la fois scientifiques et gouvernementales¹⁴.

Selon l'information publiée sur le site internet de la Coalition, les conséquences de l'homophobie sur les personnes et les communautés sont nombreuses. Parmi ces conséquences, on apprend que les personnes LGBT ont un risque de vivre des situations de toxicomanie ou d'alcoolisme et une plus grande vulnérabilité quant à l'infection au VIH. Aussi, les personnes LGBT risquent une migration précoce vers les grands centres urbains comme Montréal par exemple. Notons également un accès déficient aux soins appropriés offerts par les services sociaux et ceux de la santé. Il y a de plus un risque d'éclatement des réseaux sociaux traditionnels qui s'ajoute, très souvent, au départ de la communauté d'origine dans le cas des Autochtones.

Les définitions de l'homophobie que proposent ces quatre organismes terrain se ressemblent.

Fondation Émergence propose sur son site Internet une liste de plusieurs définitions de l'homophobie selon différents dictionnaires et chercheurs. Elle propose néanmoins la définition que voici¹⁵ :

¹⁴ La plupart sont des sources que nous avons déjà citées : Gouvernement du Québec, Chamberland et al. (2007 et 2010), Ryan (2003), Émond et Bastien Charlebois (2007). Par ailleurs, d'autres auteurs cités comme source sont liés à l'intervention sociale : Lindsay et Turcotte (2001), Berteau (2006) ou à la psychologie Saint-Arnaud (2009). Finalement, la Coalition met également de l'avant des informations provenant du gouvernement fédéral, soit la *Charte des droits et Libertés*.

Toutes les attitudes négatives pouvant mener au rejet et à la discrimination, directe et indirecte, envers les gais, les lesbiennes, les personnes bisexuelles, transsexuelles et transgenres, ou à l'égard de toute personne dont l'apparence ou le comportement ne se conforme pas aux stéréotypes de la masculinité ou de la féminité. Sont considérées comme des variantes de l'homophobie :

- la biphobie : aversion envers la bisexualité ou envers les personnes bisexuelles;
- la gaiphobie : aversion envers l'homosexualité ou envers les hommes homosexuels;
- la lesbophobie : aversion envers le lesbianisme ou envers les femmes lesbiennes. (Fondation Émergence, via homophobie.org)

Gai-écoute s'appuie sur une définition quasi identique à celle de la Fondation Émergence. Le seul changement se retrouve dans le premier paragraphe que voici¹⁵ :

L'homophobie est une attitude négative ou un sentiment ou une aversion envers les personnes homosexuelles ou envers l'homosexualité en général. C'est aussi le rejet des personnes considérées comme homosexuelles et de ce qui leur est associé, notamment le non-conformisme de genre [...]

La Coalition d'aide aux LGB de l'Abitibi-Témiscamingue, sur son site de la Coalition propose la définition suivante d'homophobie:

Généralement, on s'entend pour définir l'homophobie comme la peur ou l'aversion envers : l'homosexualité, d'une manière générale; les personnes d'orientation homosexuelle ou bisexuelle; les personnes qui ne correspondent pas aux critères des modèles masculins et féminins traditionnels : par exemple, un homme qu'on identifiera comme plutôt féminin; par exemple, une femme qu'on identifiera comme plutôt masculine. (Coalition, 2014 (définition))

GRIS-Montréal ne propose pas de définition d'homophobie. Par ailleurs, le rapport de recherche communautaire rédigé par Émond et Bastien Charlebois (2007) ne donne pas davantage de définitions précises du problème social. Il reprend toutefois une typologie des études sur l'homophobie d'une chercheuse, Bastien Charlebois

¹⁵ Site Internet : <http://www.homophobie.org/default.aspx?scheme=1027>

¹⁶ Site Internet : <http://www.gaiecoutte.org/foire-aux-questions/general/#tab2>

(2011, p. 30-33), que nous avons présentée auparavant, c'est-à-dire : homophobie, hétérosexisme et hétéronormativité.

De ces différentes définitions proposées par les groupes terrain émergent deux constantes. Tout d'abord, les différentes définitions affirment que l'expérience de l'homophobie n'est pas uniquement réservée aux minorités sexuelles. Ensuite, elles relèvent l'importance du genre social dans la définition de l'homophobie.

1.4 Des pistes d'intervention et de solution

1.4.1 Apports des chercheurs

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur des pistes d'intervention et de solution pour contrer l'homophobie. Certaines de ces pistes visent les intervenants sociaux d'autres visent les décideurs¹⁷.

1.4.1.1 Recommandations visant les intervenants

Pour les chercheurs, les intervenants concernés par le problème de l'homophobie sont nombreux et variés : psychologues, travailleurs sociaux, éducateurs, intervenants en milieu scolaire, organisations communautaires et religieuses. On leur adresse une série de pistes à suivre pour améliorer les interventions auprès des personnes qui vivent l'homophobie.

Par exemple, Chamberland et *al.* affirment (2010b, 7-10) qu'il est important que les intervenants sanctionnent la violence homophobe au même titre que tout autre type de violence et, si nécessaire, qu'ils rapportent aux pairs ou aux autres professionnel-les

¹⁷ Nous n'avons relaté dans cette section que les pistes d'intervention qui apparaissent pertinentes pour la province de Québec. Les cas d'interventions sociales qui semblent trop spécifiques aux différents pays d'où proviennent les chercheurs étudiés sont laissés de côté. Pour le cas français : voir Beck et al, 2014, p. 81- 82 ou Verdier et Firdion, 2003.

du milieu scolaire les épisodes d'homophobie dont ils sont témoins. Les intervenants devraient s'assurer d'avoir un minimum d'informations et de ressources sur la diversité sexuelle pour être en mesure de répondre aux questions de tous les jeunes et aux demandes d'aide de jeunes victimes d'homophobie. Cela implique que les intervenants en milieu scolaire soient proactifs dans la recherche d'aide et de ressources spécifiques pour répondre aux demandes particulières des jeunes. À l'intention des enseignants, ces auteurs plaident pour que les facultés d'éducation assurent « la formation des maîtres à l'égard de la diversité sexuelle et de la prévention de l'homophobie par l'inclusion dans le programme de formation d'une compétence obligatoire relative à ces questions » (*Ibid.*).

Bill Ryan (2003, p. 82) affirme qu'il faut porter une attention directe et importante aux enseignants. Il faut « être particulièrement critique », dit-il, « à l'égard des professeurs d'écoles, de collèges et d'universités, au Canada, en ce qui a trait à l'homophobie » puisqu'au « au nom de la liberté académique, on promeut encore des croyances qui entraînent l'oppression des gais, des lesbiennes et des bisexuel-les ». Toujours en lien avec les pistes de solution en milieu scolaire, Borrillo (2000, p. 110-111) insiste quant à lui sur la nécessité de présenter dans les cours et les manuels, l'homosexualité et la bisexualité « comme des manifestations de la sexualité aussi légitimes et épanouissantes que l'hétérosexualité ». Plus encore, l'auteur plaide pour que

L'éducation relative la lutte contre l'homophobie consisterait en définitive à sensibiliser la population hétérosexuelle de façon à ce que celle-ci ne considère plus sa sexualité comme incontestable, ni son comportement nécessairement partagé par tous; c'est-à-dire que cette éducation aurait pour objet de montrer que d'autres formes de sexualité peuvent coexister avec la leur, sans pour autant lui nuire ou constituer une provocation de la part des homosexuels. (Borrillo, 2000, p. 114)

En deuxième lieu, des pistes de solution sont adressées aux intervenants de la communauté gaie et lesbienne. Ryan (2003, p. 79) invite ceux-ci à reconnaître la

diversité des expériences vécues, qu'elles soient sexuelles (lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans, Queer), ethnoculturelles (langue, culture d'origine), géographiques (rurale, urbain) ou linguistiques (anglophones, francophones). Selon l'auteur, « la plupart des organismes gais et lesbiens parlent beaucoup d'inclusion, mais font piètre figure lorsqu'il s'agit d'être inclusifs ». Il plaide (*Ibid.*, p. 81) pour une communauté gaie et lesbienne qui reconnaisse la nature foncièrement personnelle de la décision du moment, du lieu et de la manière d'amorcer sa sortie du placard (le coming out), par exemple.

En troisième lieu, les chercheurs adressent des pistes de solution au grand public. Selon Ryan « le principal défi dans la lutte contre l'homophobie dans la société canadienne [...] ne réside pas auprès des tribunaux, mais plutôt dans l'arène de l'opinion et des attitudes publiques » (2003, p. 75). Il rappelle qu'au sein de ce grand public, il y a les familles canadiennes, dont les parents sont en définitive « mal préparés à voir aux besoins de leurs enfants gais, lesbiennes ou bisexuel-les » (*Ibid.*, p. 76). De plus, constatant que les femmes seraient « moins portées que les hommes à des attitudes fondées sur des stéréotypes et à des incidents homophobiques » (*Ibid.*, p. 75) Ryan suggère l'importance de créer des alliances avec les femmes ou des groupes de femmes (*Ibid.*, p. 75 – 76).

Finalement, le chercheur Ryan avance que les intervenants issus des communautés religieuses sont bien placés pour participer à la lutte contre l'homophobie. Selon lui, (*Ibid.*, p. 76) « plusieurs personnes qui entretiennent des idées et sentiments homophobiques le font à cause de leurs croyances religieuses ». Pour le chercheur, une des façons possibles d'intervenir est de travailler non pas contre les organisations religieuses, mais de miser plutôt sur « les interactions très positives » (*Ibid.*) existantes avec les organisations religieuses qui ne rejettent pas les minorités sexuelles.

1.4.1.2 Recommandations visant les décideurs et les gestionnaires

Une première piste d'intervention relevée dans les écrits des chercheurs concerne le financement des organismes communautaires qui œuvrent auprès des gais, lesbiennes et bisexuel-les. (Ryan, 2003, p. 83-84).

Une seconde piste de solution à l'intention des décideurs et des gestionnaires concerne le milieu de l'éducation. Ainsi, Chamberland et *al.* (2010b, p. 7) proposent que le Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport de la province de Québec, inclut « la violence homophobe dans le Plan d'action pour prévenir et traiter la violence à l'école et assurer de manière proactive le respect des engagements à cet égard ». Plus spécifiquement, les chercheurs encouragent le gouvernement à « soutenir la conception, la mise à jour et la diffusion d'outils d'intervention et de bonnes pratiques en matière de lutte contre l'homophobie en milieu scolaire » (*Ibid.*). Le gouvernement devrait également, comme nous l'avons relevé plus tôt, soutenir financièrement de telles démarches.

Selon Ryan, le Ministère devrait inclure l'homophobie dans le curriculum scolaire à l'école secondaire québécoise, de manière à présenter les « relations entre personnes de même sexe, aux côtés de relations entre personnes de sexes opposés, comme des modèles de relations valides, dès les premières années d'école » (Ryan, 2003, p. 82). Chamberland et son équipe suggèrent (2010b, p. 7) aux directions des écoles secondaires de mettre en place des « mécanismes confidentiels de dénonciation d'actes de violence en milieu scolaire (homophobe ou autre) » et d'« adopter et publiciser une politique de lutte contre la violence faisant mention explicite de la violence homophobe ou basée sur la non-conformité de genre, et assurer la cohérence du message envoyé par tous les acteurs du milieu scolaire » (*Ibid.*). Les directions d'école sont aussi appelées à « adopter un programme détaillé et systémique de prévention de l'homophobie et de sensibilisation à la diversité sexuelle (invitation d'organismes LGBT, identification d'intervenants alliés, connaissance des ressources,

matériel pédagogique inclusif, etc.) » (*Ibid.*). Finalement, Chamberland et *al.* rappellent aux directions d'écoles qu'il est important d'« offrir un soutien psychologique aux élèves victimes d'homophobie ou vivant des questionnements relatifs à leur orientation sexuelle ou leur identité de genre » (*Ibid.*).

Une troisième piste de solution concerne les patrons des milieux de travail. À ce sujet, Ryan, (2003, p. 76) affirme qu'« il importe de développer des stratégies, des programmes et des interventions pour rendre sûrs ces importants secteurs, à l'endroit des employés gais, lesbiennes et bisexuel-les ».

Les propos de Ryan rejoignent en bonne partie les recommandations de Chamberland et *al.*, qui affirment que

La très grande majorité des participants et participantes souhaitent que leur employeur et, s'il y a lieu, leur syndicat prennent davantage d'initiatives pour combattre l'homophobie en milieu de travail : adoption d'une politique ou d'un code d'éthique comportant des mesures concrètes et éventuellement des sanctions disciplinaires; activités de sensibilisation à l'homophobie; diffusion d'informations concernant les dispositions législatives relatives aux droits des personnes homosexuelles, y compris les droits conjugaux et parentaux; adoption d'un vocabulaire inclusif de la diversité sexuelle. La démystification et l'éducation semblent des ingrédients tout aussi essentiels dans la lutte à l'homophobie que les lois et les politiques formelles. (Chamberland et *al.*, 2007b, p. 8)

Visant à la fois les décideurs, gestionnaires et intervenants de niveau collégial, comme ceux des services à la vie étudiante, les chercheurs soulignent la nécessité de « soutenir et assurer la pérennité des groupes et associations d'élèves LGBTQF et alliés de niveau collégial » (*Ibid.*).

Finalement, une quatrième piste de solution visant les décideurs s'appuie sur une vision globale qui permet à certains auteurs de rapprocher sexisme et homophobie. Ici, les chercheurs ciblent l'importance d'une analyse contextuelle et le développement d'actions à grande échelle, compatibles avec l'ensemble des

possibilités d'actions des décideurs et des gestionnaires de l'État québécois. Selon ces chercheurs, la critique de la pensée binaire et de l'hétérosexisme devrait guider les actions du gouvernement.

Par exemple, Bastien Charlebois pointe en ce sens, lorsqu'elle invite à repenser le mode binaire qui caractérise les attributs sociaux (genre social) traditionnellement associés à chaque sexe :

Il y a lieu de s'interroger sur ce qui motive et justifie l'insertion de traits sous un chapeau donné plutôt qu'un autre, et ce, dans un cadre dualiste plutôt que multiple.[...] Est-il nécessaire d'encapuchonner des concepts tels qu'empathie, passivité, faiblesse, délicatesse ou douceur sous la même catégorie de féminité ? Quand on s'attarde en fait aux contenus du « masculin » et du « féminin », on voit s'asseoir deux descripteurs illustrant, d'une part, une position de force et d'autorité puis, d'autre part, de faiblesse et d'ouverture au compromis. Féminité et masculinité fondent les rapports inégalitaires. (Bastien Charlebois, 2011, p. 255)

Une telle remise en question, de la part des décideurs et autres gestionnaires, inciterait certainement l'élaboration de politiques, de programmes et de pratiques permettant de lutter contre l'homophobie. C'est le sujet que nous abordons dans la prochaine section.

1.4.2 Apports du gouvernement

Les pistes d'intervention et de solutions au problème social de l'homophobie s'expriment pour le gouvernement à travers sa *Politique de lutte contre l'homophobie* et qui représente l'aboutissement de son action mise en place pour contrer l'homophobie. Elle date de 2009 (Justice Québec, 2009). Quatre orientations générales découlent de cette politique publique. Nous en résumons les grandes lignes ici.

La première grande orientation vise à « reconnaître les réalités des personnes de minorités sexuelles » (*Ibid.*, p. 22-25). Deux « choix stratégiques » sont ici proposés.

Premièrement, la politique vise à « sensibiliser et éduquer » (*Ibid.*, p. 23-24) la population québécoise aux réalités que vivent les minorités sexuelles. On note l'existence de certaines « croyances, souvent héritées du passé » qui ont pour conséquence de marginaliser les groupes de minorités sexuelles et d'entraver « la pleine reconnaissance de leur égalité sociale » (*Ibid.*). Ces préjugés se « manifestent non seulement dans les attitudes et les comportements homophobes, mais aussi, de façon plus subtile, par des schèmes et des mentalités hétérosexistes, sources de discrimination institutionnelle ou systémique » (*Ibid.*). Deuxièmement, la politique vise à encourager la recherche en la matière (*Ibid.*, p. 24-25) puisque « les données et les statistiques concernant les personnes de minorités sexuelles sont insuffisantes » (*Ibid.*) et qu'en définitive, « la lutte contre l'homophobie implique une meilleure connaissance des caractéristiques propres aux différents groupes de minorités sexuelles — gais, lesbiennes, personnes bisexuelles, transsexuelles et transgenres — et des problématiques particulières vécues par ces personnes dans les diverses sphères de la vie sociale » (*Ibid.*, p. 25).

La deuxième orientation générale vise à « favoriser le respect des droits des personnes de minorités sexuelles » (*Ibid.*, p. 8-9). Encore une fois, deux choix stratégiques permettent de mettre en œuvre cette orientation. Premièrement, la politique vise la promotion des droits existants, souvent méconnus par les minorités sexuelles, dans l'optique d'une « mise en valeur de l'égalité juridique de ces personnes » (*Ibid.*, p. 26). Deuxièmement, la politique vise à soutenir les citoyens victimes d'homophobie dans leurs droits (*Ibid.*), reconnaissant le fait que « les personnes victimes d'homophobie renoncent souvent à faire valoir leurs droits, préférant subir l'injustice » (*Ibid.*).

La troisième orientation générale mise en place par cette politique publique est de « favoriser le mieux-être » (*Ibid.*, p. 10-14). Ici, trois choix stratégiques sont déployés. Premièrement, la politique vise à « soutenir les victimes d'homophobie » (*Ibid.*, p.

30) en leur assurant un « encadrement qui puisse répondre davantage aux besoins particuliers de ces personnes (*Ibid.*) s'exprimant par des « services accessibles, diversifiés, continus et complémentaires (*Ibid.*, p. 30). Deuxièmement, la politique, vise à « favoriser l'adaptation des services publics », car « ces ressources et services sont encore marqués par l'hétérosexisme » (*Ibid.*) ce qui a pour conséquence d'augmenter « les risques de discrimination institutionnelle envers les populations de minorités sexuelles (*Ibid.*, p. 32). Troisièmement, la politique vise à « soutenir l'action communautaire » (*Ibid.*, p. 33), ce dernier reconnaissant l'« expertise dans le domaine des problématiques individuelles ou collectives qui touchent les personnes de minorités sexuelles (*Ibid.*).

La dernière orientation générale affirme l'importance d' « assurer une action concertée » (*Ibid.*, p. 14-15) de tous les paliers pour mettre en place la politique publique. Tandis que le premier choix stratégique de la politique gouvernementale vise à coordonner l'ensemble des actions des ministères du gouvernement en matière de lutte contre l'homophobie (*Ibid.*, p. 35), le deuxième choix stratégique vise à « encourager l'adhésion des instances locales et régionales et celle des autres partenaires du gouvernement » (*Ibid.*, p. 36) incluant d'emblée les citoyens de la Province, puisque, pour le gouvernement, « l'action individuelle de chaque citoyenne et de chaque citoyen est essentielle pour contrer l'homophobie » (*Ibid.*).

La politique de lutte contre l'homophobie a été suivie par l'élaboration d'un *Plan d'action gouvernementale de lutte contre l'homophobie 2011-2016* (Justice Québec 2011), qui regroupe onze ministères et qui propose soixante actions concrètes s'articulant autour des quatre grandes orientations précédemment nommées. On pense, entre autres, à la tenue de campagnes médiatiques de sensibilisation traitant de l'homophobie à la radio à la télévision et sur Internet (Gouvernement du Québec 2014a)

1.4.3 Apports des groupes d'intervention terrain

Les groupes d'intervention terrain¹⁸ proposent également des pistes d'intervention et de solution pour contrer le problème social de l'homophobie. Nous nous référons ici encore une fois à la littérature accessible sur les sites Internet des groupes suivants : la Fondation Émergence, Gai-écoute, Gris-Montréal ainsi que la Coalition d'aide aux lesbiennes, gais et bisexuel(le)s de l'Abitibi-Témiscamingue. Ces organismes proposent tous, d'une manière ou d'une autre, de sensibiliser la population et de l'informer des réalités vécues par les minorités sexuelles.

La **Fondation Émergence** met en œuvre plusieurs programmes destinés à combattre l'homophobie. Ces « moyens d'action » incluent la défense des droits, dont l'aboutissement est la Politique de lutte contre l'homophobie du Gouvernement du Québec que nous avons présentée plus haut. Notons aussi le défunt programme de sensibilisation LGBT destiné aux membres des minorités culturelles et le financement récurrent à des organismes d'aide comme Gai-écoute.

Pour combattre l'homophobie, Gai-Écoute offre une « boîte à outil » qui contient, par exemple, un bottin de ressources pour les LBGT en difficulté, et, dans le cas qui nous occupe directement, une liste de ressources disponibles pour les intervenants. Ces ressources comportent autant des activités ludiques (pièces de théâtre, production cinématographique, etc.) qu'éducatives (guides pédagogiques, trousse d'information, etc.) destinées au monde scolaire et sportif. Mais surtout, l'organisme Gai-Écoute offre un service d'aide et d'écoute privé, par clavardage ou

¹⁸ Le choix des groupes d'intervention terrain est arbitraire et répond au besoin que nous avons d'inclure un groupe d'intervention puisant ses racines à l'extérieur de la grande région de Montréal.

par téléphone, donné par des intervenants qualifiés et formés, destiné à tous ceux qui ont un intérêt pour les questions concernant l'orientation sexuelle.

L'organisme GRIS-Montréal réalise des interventions¹⁹ dans les écoles secondaires, les cégeps, les maisons de jeunes et les centres jeunesse de la grande région métropolitaine. Ces interventions consistent essentiellement en des témoignages donnés par des bénévoles gais, lesbiennes ou bisexuel·les, spécialement formés pour répondre aux questions des jeunes sur la réalité des minorités sexuelles. Les questions posées par les élèves en classe peuvent être diversifiées et toucher plusieurs aspects de la vie des LGBT, par exemple : « dans votre couple, qui fait l'homme et qui fait la femme? », ou bien « pourquoi certains gais sont très efféminés et certaines lesbiennes très masculines? ». Pour répondre correctement aux différentes questions, et être aptes à « affronter les questions les plus intimidantes », les intervenants sont formés à travers « un rigoureux processus ». De plus, l'activité d'intervention par le témoignage d'une personne homosexuelle ou bisexuelle inclut deux questionnaires à remplir par le groupe-classe. Le premier est destiné au corps professoral et porte sur l'activité menée par GRIS-Montréal. Le deuxième est destiné aux élèves et comporte trois parties. On sonde la perception des élèves quant à la réalité des LGBT avant la rencontre avec les intervenants du GRIS-Montréal et après la rencontre. La troisième partie contient des questions qui servent à mieux cerner les caractéristiques individuelles de l'élève (âge, sexe, confession et pratique religieuse, orientation sexuelle, présence d'une minorité sexuelle dans l'entourage).

Enfin, les pistes d'intervention et de solution proposées par la Coalition insistent également sur l'importance de la sensibilisation et de l'information pour combattre l'homophobie. Une lecture attentive des différentes activités de la Coalition depuis

¹⁹ Site Internet : <http://www.gris.ca/methodes-dinterventions/>

sa création nous informe des différents colloques, messages radiophoniques, ateliers, etc. destinés à l'ensemble de la population dont l'objectif est de combattre l'homophobie.

1.5 Les hétérosexuels et l'homophobie

Que devons-nous retenir du vaste ensemble d'informations recensées provenant des chercheurs, du gouvernement et des organismes terrain jusqu'à présent ?

Nous devons tout d'abord constater que l'expérience vécue de l'homophobie peut avoir de graves conséquences pour l'individu. La variabilité des manifestations et les formes que le phénomène de l'homophobie emprunte fait de ce problème social un enjeu important qui peut se manifester depuis l'adolescence jusqu'à l'âge adulte.

Deuxièmement, nous pouvons affirmer que définir l'homophobie est en soi un défi complexe, reflet des époques et des courants intellectuels au milieu desquels la réflexion à ce sujet s'est ancrée. Toutefois, une synthèse des différentes définitions de l'homophobie proposées par les trois catégories d'acteurs que nous avons mobilisés nous permet d'élargir le phénomène de l'homophobie à tous ceux et celles qui ne cadrent pas avec la catégorie sociale « minorités sexuelles ».

Ensuite, cette manière distincte de définir plus largement l'homophobie nous permet de réfléchir sur les pistes d'interventions et de solutions proposées par les acteurs que nous avons recensés. Rares sont ceux ou celles qui incluent les hétérosexuels dans leur perspective de lutte contre l'homophobie.

Que savons-nous, en définitive, du lien entre les hétérosexuels et l'homophobie ?

D'abord, sur le plan historique, nous savons que le lien qui unit les homosexuels aux hétérosexuels est un lien d'opposition. Pour Banens (2009, p. 5), citant Foucault (1976), cette opposition est constitutive d'un « passage de l'acte homosexuel à la

personne homosexuelle ». En effet, selon lui, la cristallisation de l'acte sexuel à l'intérieur d'une identité va provoquer au XIX^e siècle, le fait que

le désir homosexuel « s'individualise », dans le sens où, diffus, il finit par se concentrer dans certains individus. Dans le même mouvement, l'aversion hétérosexuelle se concentrait dans les mêmes individus : la bisexualité, quoique toujours importante statistiquement, perd l'évidence qu'elle avait auparavant auprès des personnes qui vivent des expériences homosexuelles. Désir homosexuel et aversion hétérosexuelle deviennent les deux caractéristiques constitutives d'une nouvelle identité sexuelle : l'homosexuel-le. (Banens, 2009, p. 5-6)

Cette idée d'opposition entre les identités hétérosexuelles et homosexuelles se retrouve au XXI^e siècle dans le concept d'hétéronormativité²⁰ et dans les perspectives Queer qui affirment que « les sentiments négatifs à l'égard de personnes homosexuelles dérivent de l'opposition entre l'identité hétérosexuelle et l'identité homosexuelle. En se constituant ou en se construisant en opposition à l'homosexuel, l'hétérosexuel s'avérerait être intrinsèquement anti-homosexuel » (Bastien-Charlebois, 2011, p. 30).

Plus encore, pour Borrillo (2000, p. 6), cette opposition entre hétérosexuel et homosexuel n'est pas seulement un fait historique. Elle est sociale et politique et

surtout à ordonner un régime des sexualités dans lesquels seuls les comportements hétérosexuels méritent la qualification de modèle social et de référence pour tout autre sexualité. Ainsi, dans cet ordre sexuel, le sexe biologique (mâle/femelle) détermine un désir sexuel univoque (hétéro) ainsi qu'un comportement social spécifique (masculin/féminin) ». Borrillo (2000, p. 6)

L'ouvrage de Ginette Pelland (2005) ayant pour titre *L'homophobie : un comportement hétérosexuel contre nature* exprime cette façon de représenter les

²⁰ « Le concept d'hétéronormativité renvoie à l'ensemble des normes établissant l'hétérosexualité comme référent absolu et supérieur » (Bastien-Charlebois, 2011, p. 30)

« deux clans » dans le problème social de l'homophobie. En quatrième de couverture de l'ouvrage, on cherche en effet à dénoncer la discrimination des personnes homosexuelles, pourfendant ainsi l'homophobie perçue comme un « comportement sectaire [...], interpellant la majorité hétérosexuelle pour qu'elle y mette fin » (*Ibid.*).

Sur les plans social et politique sont mis en scène, d'un côté, les victimes, membres des minorités sexuelles et de l'autre, ceux qui font subir l'homophobie, c'est-à-dire les hétérosexuels, membres de la majorité sexuelle. Or, on peut s'interroger à savoir si les rôles sont aussi figés. Les victimes ne se retrouvent pas exclusivement parmi les membres des minorités sexuelles et ceux qui manifestent de l'homophobie ne sont pas que des membres de la majorité hétérosexuelle.

1.5.1 Les hommes hétérosexuels et l'expression de la masculinité

La littérature reconnaît que les hétérosexuels peuvent être victimes d'homophobie. Elle ne fournit toutefois pas d'informations sur la manière dont ils en vivent l'expérience. Ce que cette littérature met en lumière cependant, c'est que l'homophobie a un lien important avec la question du genre social et dans le cas des hommes, avec la masculinité. Comme le rappellent Beck et *al.*, (2014, p. 68),

si de jeunes hétérosexuels peuvent être victimes d'agressions homophobes, cela signifie que la stigmatisation porte moins sur la sexualité affective des individus que sur des traits apparents et des comportements qui sont jugés comme transgressant les normes de genre [...].

Ceci rejoint l'idée de Chamberland et son équipe (2010a, p. 40) pour qui les manifestations homophobes dont sont victimes les étudiants hétérosexuels trouvent peut-être leurs sources dans le fait que les victimes

n'expriment pas leur genre de façon conforme : un gars trop féminin, une fille trop masculine. Ce peut aussi être en raison de motifs tels que les sports et les loisirs qu'ils pratiquent, leur style vestimentaire, leurs préférences musicales et leur cercle d'amis (Chamberland et *al.* 2010a, p. 40).

Cherchant à connaître l'importance relative de l'orientation sexuelle et de l'expression de genre par rapport à d'autres motifs de discrimination, de harcèlement ou d'intimidation chez les élèves du deuxième cycle du secondaire, les auteurs arrivent à la conclusion que : « c'est surtout en raison de leur apparence, de leur taille, de la forme de leur corps ou de leur poids que les élèves se font taquiner méchamment, « écœurer », intimider, insulter ou harceler ». (*Ibid.*, p. 43)

Le même son de cloche provient de la *First National Climate Survey on Homophobia in Canadian Schools* :

Les gestes et propos homophobes tendent à toucher les jeunes qui sont ou que l'on présume être non conformes aux normes en matière d'orientation sexuelle et d'identité de genre. Cela inclut les jeunes LGBT qui sont visibles comme tels en milieu scolaire, mais également ceux qui dissimulent leur orientation sexuelle ou leur identité de genre, qui ont des questionnements à ces sujets, qui proviennent de familles homoparentales ou qui sont soupçonnés à tort ou à raison d'être LGBT, notamment à cause de leur non-conformité de genre (cité dans Chamberland et *al.*, 2010a, p. 7).

Pour Bastien-Charlebois, il semble que :

l'homosexualité partage une parenté étroite avec les notions de sexe ou de genre. Les représentations des hommes gais interpellent souvent celles de la « féminité » et de la « masculinité » à différents égards. En effet, bien que le lien entre l'homosexualité et l'efféminement ne soit pas attribué par l'ensemble des jeunes hommes, on en reconnaît du moins la prédominance au sein de notre société. (Bastien-Charlebois, 2011, p. 173)

C'est donc à partir de la question de la norme du genre et de la masculinité que nous aborderons l'homophobie vécue par les hétérosexuels. Ces notions auront une place centrale dans notre recherche et seront expliquées dans notre cadre théorique. Avant d'y arriver, nous devons toutefois préciser les questions et les objectifs de notre recherche.

1.6 La question et les objectifs de la recherche

Passant à travers les mailles du filet des études sur l'homophobie, nous ne connaissons ni les perceptions et impressions des hétérosexuels victimes d'homophobie, ni d'ailleurs leurs réactions vis-à-vis l'expérience qu'ils vivent. Nous savons par contre que l'homophobie vécue par les hommes est en lien étroit avec le genre social et la conception de la masculinité.

Notre recherche est exploratoire. Son but sera celui de comprendre le phénomène de l'homophobie vécue par les hétérosexuels. Il semble qu'il s'agisse là d'une démarche inédite. La question de recherche est donc la suivante : Quelle est la perception du genre social ou de la masculinité chez les hommes hétérosexuels qui ont été victimes d'homophobie ?

La recherche visera trois objectifs :

1. Recueillir le point de vue d'hommes hétérosexuels ayant vécu de l'homophobie.
2. Retracer leur parcours de vie en lien avec la masculinité et l'homophobie.
3. Dégager des pistes d'intervention sociale pour la lutte contre l'homophobie qui tiennent compte du point de vue des hommes hétérosexuels qui en ont été victimes.

Le prochain chapitre est le cadre conceptuel. Grâce à divers auteurs des sciences sociales, il nous permettra de mieux appréhender l'expérience vécue de l'homophobie par les hommes hétérosexuels.

CHAPITRE II CADRE CONCEPTUEL

Introduction

Le cadre conceptuel de cette recherche s'inspire de diverses sciences sociales. Nous mettrons à profit des disciplines variées, telles que l'anthropologie, la sociologie et les études féministes afin de nous aider à penser la masculinité au sein du problème social de l'homophobie. Trois concepts apparaissent fondamentaux à notre propos : le genre social et masculinité, le processus de socialisation qui y est relié et la question des normes qui englobe le tout.

2.1 Le genre masculin : une construction sociale

Le concept de masculinité est lié à celui de genre social. Pour comprendre ces deux concepts, il nous faut tout d'abord garder en mémoire la nécessité d'une séparation entre le sexe et genre. Alors que le mot sexe contient l'idée du biologique, celui de genre implique l'idée d'une construction sociale. Plus largement, nous pouvons envisager le genre social comme étant l'ensemble des rôles, comportements et expressions définissant l'individu dans une période donnée de son existence.

Selon Delphine Gardey (2000, p. 16), le mot « gender » (genre) est apparu en langage courant lors des années 1970 dans les pays anglo-saxons comme l'Angleterre et les États-Unis pour signifier les aspects sociaux du sexe. Le but initial du concept était de séparer les différences biologiques de sexe qu'on attribuait à la sphère de l'inné et les attributs de sexe qu'on considérait comme une catégorie des acquis. En d'autres termes, on cherchait à articuler le débat nature/culture sous une nouvelle forme.

Par ailleurs, nous savons que le terme a été conceptualisé comme tel bien avant les années 1970. Aux États-Unis, c'est l'anthropologue Margaret Mead qui a soulevé la

question du genre social et a étudié comment notre corps apprend à être un corps d'homme ou un corps de femme. Pour Mead le genre social est une construction sociale qui dépend avant tout de plusieurs éléments diversifiés, présents dans la société au sein duquel il émerge. Dans ses mots (1963, p. 12), « chaque civilisation crée donc une contexture sociale qui lui est propre, et qui apporte à l'individu non seulement la sécurité, mais des conditions d'existence intelligibles ».

Son ouvrage phare qui a pour titre *Mœurs et Sexualité en Océanie* (Mead, 1963) se propose comme une étude comparative de quatre peuples d'Océanie²¹. Notant des différences notables quant à l'ensemble des comportements, rôles et expressions masculins et féminins chez les quatre sociétés, Mead conclut que la nature humaine est forcément malléable (p. 312), et qu'elle « obéit fidèlement aux impulsions que lui communique le corps social » (*Ibid.*), c'est-à-dire la société. Elle en tirera la conclusion suivante :

Si deux individus, appartenant chacun à une civilisation différente, ne sont pas semblables (et le raisonnement s'applique aussi bien aux membres d'une même société) c'est, avant tout, qu'ils ont été conditionnés de façon différente, particulièrement au cours de leurs premières années : or c'est la société qui décide de la nature de ce conditionnement. La formation de la personnalité de chaque sexe n'échappe pas à cette règle : elle est le fait d'une société qui veille à ce que chaque génération, masculine ou féminine, se plie au type qu'elle a imposé (Mead, 1963, p. 312-313)

La masculinité reliée au genre social en est la composante masculine, tandis que la féminité en est le versant féminin. Cette distinction a pour conséquence de créer une dichotomie entre masculinité et féminité. En effet, nous dit l'anthropologie, parce que les « hommes réalisent souvent des travaux interdits aux femmes, et vice versa », l'organisation sociale qui s'élève sur les pratiques sociales diversifiées crée par

²¹ Les Arapesh (p. 23-185), les Mundugumor (p. 189-262), les Chambulis (p. 263-307) et les Samoans (p. 362-561).

conséquent « un état de dépendance réciproque entre les sexes » (Ghasarian, 1996. 103.) et donc une dialectique entre le pôle féminin et masculin. Cette dialectique, nous rappelle Mead (1966, p. 14) est universelle et, par conséquent, « la dichotomie se retrouve invariablement dans chaque société ».

Cette dichotomie met en lumière l'expression de comportements précis, et c'est souvent, comme le rappelle Christopher E. Forth, une affaire de renoncement et d'opposition :

Ainsi, quand la psychologue australienne Lynne Segal explique que la tentative d'atteindre une masculinité "pure" dépend d'une renonciation perpétuelle à la "féminité", elle entend par là non seulement les femmes, les individus et les groupes qui se trouvent assimilés aux femmes, mais encore les qualités et les désirs culturellement perçus comme "féminins", et donc capables d'être repérés à l'intérieur de l'homme lui-même : la capacité à être sensible à soi comme aux autres, à la tendresse et à l'empathie, la réalité de la peur et de la faiblesse, les plaisirs de la passivité – toutes qualités, bien évidemment, par essence "féminines". (Forth, 2011, p. 145)

R.W. Connell, abonde également dans le même sens, affirmant que la masculinité est avant tout relationnelle, dans la mesure où elle ne peut exister que si on la place en opposition avec la féminité. Pour l'auteure, toute culture qui ne perçoit pas cette opposition de principe entre le caractère masculin et féminin ne possède pas de concept culturel de masculinité, au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire compris dans sa définition moderne, américaine et européenne (2005, p. 68).

Enfin, il est important de mentionner que l'idée de la masculinité liée au genre social est avant tout récente et mouvante, comme l'explique Courtine (2011). Avant en effet, il était question de virilité et non de masculinité:

L'histoire de la virilité ne se confond pas cependant pas avec celle de la masculinité : "masculin" n'a guère le plus longtemps été qu'un terme grammatical. Au XIX^e siècle, et dans le premier XX^e siècle encore, on n'exhorte pas les hommes à être "masculins", mais "virils", des hommes, disait-

on, "des vrais"... Que masculin en soit venu à supplanter viril est bien le signe qu'il y a décidément, quelque chose qui a changé dans l'empire du mâle (Courtine, 2011, p. 8).

2.2 La masculinité hégémonique

Bien qu'il existe des formes plurielles de masculinités, la sociologue Raewyn Connell (antérieurement connue sous le nom de Robert William Connell), affirme l'existence d'une certaine forme de masculinité qui « tend à s'imposer de façon plus manifeste que les autres : la « masculinité hégémonique » (Connell, Messerschmidt et Connell, 2005). Cette masculinité, sorte de fantasme social habitant l'imaginaire collectif de ce que c'est qu'être un homme, a comme principales caractéristiques « l'expression et le contrôle du pouvoir et de la force physique, la réussite professionnelle, la hiérarchie familiale, le besoin de dépassement et l'hétérosexualité » (Dionne, 2012, p. 87-88).

L'expression « masculinité hégémonique » a eu une grande influence sur les études portant sur les hommes, la masculinité et plus globalement, le genre masculin (Connell et Messerschmidt, 2005 p. 830). Le terme « **hégémonique** » provient de la pensée politique du marxiste italien Antonio Gramsci et réfère originellement à l'expression de la domination d'un groupe social sur un autre²².

2.2.1 La domination de l'homme sur la femme

C'est avec cette idée d'hégémonie héritée de Gramsci que Connell a été amenée à concevoir la masculinité hégémonique comme une pratique d'actions concrètes qui

²² Pour une définition plus fine du concept d'hégémonie, voir le septième chapitre nommé *l'idéologie* (p. 103-118) de l'ouvrage intitulé *La pensée politique de Gramsci* (1970) du politologue Jean-Marc Piotte.

permettent aux hommes de perpétuer leur domination sur les femmes, ce qui a pour résultat final de légitimer le patriarcat :

Hegemonic masculinity can be defined as the configuration of gender practice which embodies the currently accepted answer to the problem of the legitimacy of patriarchy, which guarantees (or is taken to guarantee) the dominant position of men and the subordination of women (Connell, 2005, p. 77)

Pour Connell et Messerschmidt (2005, p. 832), la masculinité hégémonique se déploie dans un cadre où existe une certaine concordance entre la culture et les pouvoirs institutionnels, à la fois travers la collectivité et l'individu. Toutefois, la masculinité hégémonique n'est pas unique puisqu'elle coexiste au sein de multiples expressions de la masculinité. Pour Connell, ces différentes masculinités doivent être néanmoins pensées à partir de la masculinité hégémonique et selon différentes relations, qu'elle qualifie de subordination, complicité et marginalisation. La masculinité hégémonique est le référent des autres masculinités.

2.2.2 La domination des hommes sur d'autres hommes

Appliquant son concept de masculinité hégémonique aux groupes masculins, Connell affirme l'existence d'une **subordination** d'hommes sur d'autres hommes. Cette subordination existe notamment entre ce qu'elle nomme « la masculinité hétérosexuelle », qui domine, et la « masculinité homosexuelle » (Connell, 2005 p. 78) qui est dominée. La subordination s'applique également au regard de la masculinité divergente de certains hommes hétérosexuels face à d'autres hommes hétérosexuels.

Selon Connell, la domination entre hommes se produit à l'intérieur de relations réciproques et complexes, ce qui explique selon elle que certaines formes de masculinité peuvent devenir **complices** de la masculinité hégémonique. La raison en est que ces masculinités non dominantes peuvent parfois tirer profit du patriarcat que

la masculinité hégémonique sous-tend (*Ibid.*, p. 79), dans certains cas sans même approuver la masculinité hégémonique elle-même.

Par ailleurs, toujours selon Connell, il existe un principe de **marginalisation** se référant à la relation entre la masculinité hégémonique et les masculinités dominantes qui existent chez certaines minorités, qu'elles soient ethniques ou de classes. (*Ibid.*, p. 80-81). Cette masculinité dominante, par exemple celle des athlètes noirs aux États-Unis, bien qu'« hégémonique » dans leur classe spécifique, ne remet toutefois pas en question la position sociale de la classe dont elle est issue, ici la classe ethnique « noire », puisque cette dernière est toujours subordonnée à la masculinité hégémonique. Pour Connell, c'est la masculinité hégémonique qui permet l'expression et l'autorisation d'existence des différentes masculinités marginales (*Ibid.*).

Aussi, fait important pour Connell, la masculinité hégémonique ne doit pas être comprise comme étant majoritaire au sens statistique du terme, mais plutôt être saisie comme mettant de l'avant une norme idéale sur ce que devrait être un homme :

Hegemonic masculinity was not assumed to be normal in the statistical sense; only a minority of men might enact it. But it was certainly normative. It embodied the currently most honored way of being a man, it required all other men to position themselves in relations to it [...]. (Connell et Messerschmidt, 2005, p. 832)

La prochaine partie de ce chapitre nous servira justement à mettre en lumière la façon dont se déploie l'apprentissage de la masculinité chez les garçons. Cela s'exprime à travers le processus de socialisation primaire, à travers la famille et l'école, ainsi qu'à travers les productions culturelles et le discours.

2.3 La socialisation de genre

2.3.1 La socialisation primaire (famille et école)

Une première composante de la construction sociale du genre et, en l'occurrence, de la masculinité hégémonique est le processus de socialisation, ou comme l'appelle Mead (1963), « le processus de conditionnement social ». C'est à travers ce processus que les enfants acquièrent « la personnalité propre à la civilisation au sein de laquelle ils sont nés et ont été élevés » (*Ibid.*, p. 315). Comme le rappellent Bereni et *al.* ce processus

désigne aussi l'acquisition d'une vision totalitaire et plus ou moins cohérente du monde - une « cosmologie » - qui tend à attribuer un sexe aux objets, aux lieux et aux gestes, à « sexuer » les différentes divisions de l'espace ou encore à poser des analogies plus ou moins explicites entre le rapport hommes femmes et d'autres rapports liés au monde naturel (soleil/lune) ou au monde social (peuple/élite). (Bereni et *al.*, 2008, p. 77)

Nous nous appuyons sur l'ouvrage de Bereni et *al.* (2008) puisqu'il résume différents travaux en la matière. Selon ces auteurs, ce processus de socialisation commence très tôt et peut être induit par diverses institutions, pratiques et interactions sociales.

L'assignation de l'ensemble des rôles, comportements et expressions à l'enfant commence avant même la naissance (*Ibid.*, p. 86) du bébé. Pour les parents, « c'est l'occasion [...] d'annoncer l'identité de genre de l'enfant auprès de l'entourage de telle manière que, lorsque l'enfant vient ensuite au monde, son identité sociale est déjà largement constituée » (*Ibid.*). La famille, premier lieu de socialisation de l'enfant, occupe donc « à la fois chronologiquement et par la profondeur de travail de socialisation qu'elle opère [...] une place majeure dans l'apprentissage des qualités et des rôles dévolus à chaque sexe » (Baurébot, 2011, p. 161). Au cœur de la socialisation primaire, la famille semble le lieu le plus important dans l'apprentissage

du genre social. Il a été établi que lors de cette socialisation primaire, le comportement des parents et l'interaction qu'ils entretiendront avec leur enfant aura tendance à changer selon le sexe de la progéniture :

Les parents perçoivent leur nouveau-né différemment selon le sexe : les filles sont « mignonnes », plus petites, les garçons « solides », « éveillés », « costauds ». Dans les années 1970, des chercheurs américains ont montré la même photo d'un bébé qui pleure à des étudiants : lorsqu'on disait à ces derniers qu'il s'agissait d'un garçon, ils décrivaient un bébé en colère, si on leur disait qu'il s'agissait d'une fille, alors le sentiment le plus souvent cité était la peur. (Bereni et *al.*, 2008, p. 90-91)

Les parents en se comportant différemment selon le sexe de l'enfant établissent en conséquence pour ce dernier des pratiques, des attentes et en définitive, une manière d'envisager la réalité – un régime de vérité. Ce régime de vérité, en d'autres mots un « schéma de genre », entendu comme « une structure dynamique construite de par l'interaction entre l'individu et les personnes qui composent son environnement immédiat » (Chatard, 2004, p. 26) variera selon le sexe. Il sera appuyé par ce qui est défini comme le « renforcement différentiel », c'est-à-dire le « fait pour les parents de récompenser et d'encourager davantage les comportements « masculins » chez les petits garçons et les comportements « féminins » chez les petites filles. Un tel processus opère par sélection *a posteriori* des conduites conformes plutôt que par injonction explicite *ex ante* » (Bereni et *al.*, 2008, p. 90). Inversement, les parents peuvent également réprimander des pratiques reliées au genre social, dans notre cas à la masculinité, qui ne « correspondent » pas au sexe de l'enfant, par exemple pour un jeune garçon le fait de « casser » le poignet (*Ibid.*, p. 78).

Le genre social s'apprend également à l'extérieur de la socialisation primaire familiale. À l'école, l'institution étatique « la plus importante de ces socialisations extérieures à la famille » (*Ibid.*, p. 95), la socialisation du genre se déploie de plusieurs façons. Elle s'exprime premièrement à travers l'interaction du ou de la professeure : « les premiers travaux réalisés à partir des années 1970 montrent que les

enseignants, dans les classes mixtes, interagissent beaucoup plus sans avoir conscience, avec les garçons- qu'avec les filles. Le constat vaut quel que soit le sexe de l'enseignant » (*Ibid.*, p. 98). Ces interactions contribuent à former l'enfant dans sa manière d'agir, d'être et même au niveau de ses compétences scolaires, supposées ou réelles.

Dans les relations enseignant-e-s/élèves et élèves/élèves, à travers une multitude de mécanismes quotidiens très fins, le plus souvent non aperçus par les protagonistes, enseignants-e-s et élèves contribuent à faire vivre aux garçons et aux filles des expériences très différentes, où se construisent et se transforment des identités sexuées qui contribuent à « fabriquer », conjointement avec de nombreuses autres influences, ces différences de cursus scolaires, universitaires et professionnels. (Mosconi, 1999, p. 86.)

C'est à travers l'ensemble des interactions qui se réalisent dans le milieu scolaire que s'établissent des différences qui s'imposeront entre les deux sexes quant à leurs expériences respectives des rôles sociaux. Plus encore que les rôles, ce sont tout un ensemble de comportements qui sont inculqués aux enfants à l'école :

[On] s'attend à ce que les filles soient sages et les garçons dissipés, les filles au premier rang et les garçons au dernier, si bien que lorsqu'ils se retrouvent avec des filles au dernier rang, les enseignants le prennent comme une provocation (alors que c'est « naturel » au garçon). [...] Si les stéréotypes ne sont pas tous faux, c'est qu'ils tendent à se rendre vrais. Les attentes des enseignants ont des effets autoréalisateurs : les idées que les enseignants se font sur les élèves provoquent chez ces derniers des comportements en accord avec ces idées. D'où un renforcement mutuel entre les attentes des enseignants et le comportement des élèves, dans le sens d'une reproduction des stéréotypes de genre : filles appliquées, garçons dissipés. (Mosconi, 1999, p. 86)

Il apparaît donc que c'est à travers le processus de socialisation que le corps de l'enfant apprend, reprenant le mot de Mead, à « être corps d'homme ou corps de femme » (Mead, 1966, p. 11) et dans le cas qui nous occupe apprend à « être masculin ». Mais la construction sociale du genre masculin ne se déploie pas

uniquement à travers les différents processus de socialisation primaire. Il s'exprime également à travers l'influence des productions et des pratiques culturelles.

2.3.2 La socialisation secondaire (productions culturelles)

Le processus de socialisation se déploie au travers de l'ensemble de la vie de l'individu et non seulement au cours de son enfance. Les produits culturels destinés aux individus des deux genres tout au long de leur existence sont légion et leur description ainsi que leur analyse mériteraient à elles seules de se déployer dans un cadre théorique en entier²³. Par souci de synthèse et pour recentrer notre effort, nous nous concentrerons sur un seul exemple fort éloquent : celui des livres pour enfants.

Les livres pour enfants véhiculent une certaine représentation du genre social et de la masculinité. Plus que de simples représentations imagées, les livres pour enfants se présentent comme étant des instruments de socialisation qui permettent de transmettre « aux enfants et aux adolescents des valeurs profondes concernant divers aspects de la société » (Dionne, 2012, p. 86). La littérature jeunesse véhiculerait « des valeurs et des idéologies concernant des rôles sexués, les rapports sociaux entre les sexes, ou encore les représentations du genre féminin et du genre masculin » (*Ibid.*, p. 86). Ces livres contribueraient à créer les « premières perceptions concernant les genres » (*Ibid.*, p. 89) et auraient une influence importante sur la manière dont l'enfant incorpore son genre social. Ces perceptions sont « d'autant plus durables et persistantes lorsque ces livres sont lus et relus à

²³ Pour des exemples détaillés du lien entre les productions et pratiques culturelles et la construction du genre masculin au-delà de l'enfance, on peut se référer à l'ouvrage classique de Falconnet et Lefaucheur (1975) nommé *La fabrication des mâles*.

maintes reprises avec des personnes qui leur sont chères, telles que leurs parents ou leurs enseignants » (*Ibid.*)

Quant au contenu, il « laisse entrevoir que les rôles des personnages masculins sont stéréotypés, ce qui donne à penser que la masculinité hégémonique est souvent prédominante dans les livres jeunesse » (*Ibid.*, p. 91). En effet, les livres pour enfants semblent représenter des rôles et comportements sexués qu'on pourrait qualifier de « traditionnels » : « les garçons sont plus souvent que les filles représentés faisant du sport. Les personnages féminins sont plus souvent décrits dans leurs rôles de « maman » alors que des personnages masculins incarnent des rôles professionnels extrafamiliaux » (Bereni et *al.*, 2008, p. 101). Les « albums illustrés » (Dionne, 2012, p. 92) représentent les hommes comme étant généralement « braves, héroïques, compétitifs et agressifs » (*Ibid.*). Ces caractéristiques, que l'auteure associe à la masculinité hégémonique (*Ibid.*, p. 93), ne laissent aucune place à l'expression de caractéristiques socialement envisagées comme faisant partie du pôle féminin. Plus encore, l'importance de ces représentations semble si capitale pour le développement de l'enfant qu'elles contribuent à former des règles et des normes qui deviendraient pour l'enfant associées à l'un ou l'autre sexe. En effet,

les représentations qu'il intègre progressivement dans ses schèmes de pensée sont susceptibles de s'organiser de façon dichotomique en ce qui concerne les caractéristiques physiques ou psychologiques de chacun des sexes, de même que les activités qu'il leur associe. En d'autres mots, l'enfant ou l'adolescent scrute le monde qui l'entoure afin de découvrir des règles auxquelles il ressent le besoin de se conformer. Ces règles deviennent les piliers sur lesquels repose la construction de l'identité sexuée. (Dionne, 2012, p. 88)

Ces règles, intégrées par l'enfant peuvent être envisagées comme un « régime de vérité » qui sera appris et intégré par l'enfant au cours de son développement personnel (Bereni et *al.*, 2008).

S'incarnant, s'insinuant et s'instituant dans et au cœur des interactions sociales et des productions culturelles, le discours apparaît comme un autre élément important de la construction sociale du genre social et de la masculinité. C'est également à travers lui que se déploie la norme masculine.

2.3.3 Le discours sur la norme masculine

Le rôle des discours pour penser la construction sociale du genre est un thème majeur de la troisième vague féministe (Mensah, 2006)²⁴. Judith Butler, dont nous nous inspirerons principalement dans cette partie, est une des figures de proue de cette troisième vague féministe. Butler reprendra à son compte l'analyse du discours issue de la pensée de Michel Foucault²⁵ en l'appliquant aux théorisations féministes du genre.

2.3.3.1 L'apport de Judith Butler

Judith Butler a eu une grande influence sur l'émergence de la troisième vague féministe avec son livre phare *Trouble dans le genre*. En reprenant l'idée de Foucault selon laquelle « les systèmes juridiques du pouvoir produisent les sujets qu'ils viennent ensuite à représenter » (Butler, 2005 p. 60) Butler affirme que la représentation des « femmes comme le sujet du féminisme est elle-même une formation discursive et l'effet non moins discursif d'une certaine vision de la politique de représentation » (*Ibid.*, p. 61). Le langage, c'est-à-dire le discours, qu'il

²⁴ Sans faire ici une généalogie du mouvement, ce qui dépasserait largement le cadre de ce mémoire, bornons-nous simplement à dire que cette « vague » est constituée d'un ensemble de propositions théoriques sujettes à une interpénétration et une influence réciproque. Le post-modernisme (Yousfi, 2013, p 66-69) hérité de la pensée de Lyotard, la pensée Queer (Leduc et Riot, 2011, p. 199-225) et le post-structuralisme (Angermüller, 2007, p. 17-34) sont des exemples de théories qui ont formé cette mouvance féministe.

²⁵ Voir à ce sujet l'ouvrage de Foucault ([1971] 2012) nommé *L'ordre du discours*.

soit politique ou juridique, réussit à créer des sujets qui se retrouvent à être « formés, définis, et reproduits conformément aux exigences des structures » (*Ibid.*). Le problème pour Butler est double. Tout d'abord, note-t-elle l'impossibilité pour le féminisme d'être une véritable voie de sortie pour les femmes au sens où il s'avère impossible pour les femmes de pouvoir s'extirper totalement du système : « aussi, le sujet féministe est-il en réalité discursivement constitué par le système politique, celui-là même qui est supposé permettre son émancipation » (*Ibid.*).

En d'autres termes, le genre « femme », qui est le sujet central du féminisme est créé à la fois comme discours et comme réalité « objective » par le pouvoir qui l'opprime. Le pouvoir serait donc à la fois ce qui nous produit en tant que sujet et en même temps la condition même de notre existence (*Ibid.*, p. 15.). Le « sujet », à travers la norme de genre qui le constitue est donc le produit des répétitions du discours.

Avec Butler, ce n'est pas seulement le féminisme ou les études Queer qui se révèlent, mais bien toute une théorie du genre, une théorie de la performativité du genre, qui s'applique à tous, y compris aux hommes hétérosexuels que nous voulons étudier. Comme l'auteure le rappelle elle-même (Butler, 2005, p. 17) : « Hommes ou femmes, hétérosexuels ou pas, que nous soyons plus ou moins conformes aux normes de genre et de sexualité, nous devons jouer notre rôle, tant bien que mal [...] ». Pour Butler, le genre a beau prendre la forme d'un rôle et d'une performance, cela ne veut pas dire pour autant qu'il s'apparente à un costume que l'on peut porter et changer selon son envie. En effet pour l'auteure, « le genre n'est pas un artifice qu'on endosse ou qu'on dépouille à son gré, et donc, ce n'est pas l'effet d'un choix » (Fassin, 2005, p. 13). La question du genre qui se déploie notamment à travers le discours est importante pour Butler puisque tous y sont interpellés.

2.3.3.2 La norme et ses conséquences

Pour Butler reprenant à son compte la pensée de Foucault, le genre est redevable en partie aux normes (Butler, 2006). Selon elle, les normes sont nécessaires puisqu'elles permettent au sujet d'exister. Celles-ci sont créées de manière discursive par le système politique (Butler, 2005, p. 60) : « les systèmes juridiques du pouvoir produisent les sujets qu'ils viennent ensuite à représenter » (*Ibid.*). Or ces normes ne permettent pas seulement d'exister en tant que sujet, elles génèrent également un processus d'identification à un groupe en créant toutefois « l'unité que par une stratégie d'exclusion » (Butler, 2006, p. 236). C'est précisément parce que je ne suis pas une femme, par exemple, que je suis un homme. Ce jeu dialectique permettant l'identification se présente également comme une forme de paradoxe au sens où « si nous avons besoin de normes pour vivre bien et pour savoir dans quel sens le monde social doit être transformé, nous sommes aussi contraints par des normes qui parfois nous font violence et auxquelles nous devons, pour des raisons de justice sociale, nous opposer » (*Ibid.*). La norme est donc à la fois nécessaire pour la constitution d'un sujet, mais pose en conséquence l'exclusion de l'Autre tout en étant nécessaire pour bien vivre, au risque de se sentir oppressé.

À travers la question des normes apparaît un point essentiel de notre cadre conceptuel : le processus d'exclusion de Butler pourrait s'appliquer au genre social. Rappelons qu'il existe dans les propos des jeunes hommes sur l'homosexualité « la primauté du lien entre homosexualité et efféminement » (Bastien Charlebois, 2011, p. 166). En d'autres mots, ce principe d'exclusion s'opère dans le fait que « les hommes gais emprunteraient aux femmes leurs caractéristiques visibles » (*Ibid.*) ou encore lorsqu'il est affirmé que « l'homosexualité ne peut se comprendre qu'en termes d'inversion du genre : si un homme ressent du désir pour un autre homme, c'est qu'il y a du féminin en lui, la même explication valant pour une femme attirée par une autre femme » (Chamberland, 2007a, p. 89). Conséquemment, on pourrait

raisonnablement penser que, puisque certains hommes hétérosexuels présentent des attributs sociaux de genre qui appartiennent d'une manière visible au pôle féminin, « par une stratégie d'exclusion » ils seraient catégorisés comme homosexuels et victimes d'homophobie. Ceci nous permettra d'envisager que c'est peut-être dans le jeu de l'exclusion de l'articulation des pôles « majorité sexuelle – minorité sexuelle » et « masculinité – féminité » que se trouve la clé nous permettant d'explorer le problème de l'homophobie vécue par certains hétérosexuels.

En plus de nous éclairer sur le problème de l'homophobie vécue par les hétérosexuels, cette articulation entre les différents pôles révèle aussi l'existence d'une hiérarchie au regard de la masculinité et plus largement au regard de la position entre les hommes et les femmes. En effet, c'est dans l'articulation entre masculinité et féminité que se perçoit chez les hommes la ligne de partage entre ce qui est « normal » et ce qui ne l'est pas :

Si de nombreux jeunes hommes considèrent que les efféminés n'ont pas raison d'être, c'est donc parce qu'ils ne partagent pas les caractéristiques élémentaires des garçons adolescents soi-disant « normaux ». Cette dérogation à l'intégrité masculine est vécue comme une rupture et une quasi-trahison d'avec le groupe des hommes. En d'autres termes, un homme gai affectant l'efféminement ne respecterait pas la nature commune aux hommes à laquelle l'abonnement de tous et chacun serait nécessaire. (Bastien Charlebois, 2011, p. 215) :

Qui plus est, derrière cette trahison masculine causée par l'efféminement transparaît plus largement une dévalorisation des femmes.

2.4 Conclusion

C'est à travers la socialisation du sujet, à travers la famille, l'école, les produits culturels et le discours sur la masculinité que l'homme acquiert l'ensemble des caractéristiques de son genre social. Le genre social masculin, s'exprimant à travers le concept de masculinité, est traversé par des normes, qui, si elles sont transgressées,

peuvent faire jaillir des tensions entre les pôles « majorité sexuelle – minorité sexuelle » et « masculinité – féminité », provoquant l'expérience de l'homophobie vécue par les hétérosexuels. Cette expérience permettrait de mettre en lumière à la fois le standard normatif au regard de la masculinité, ce que Connell a appelé la « subordination » et plus largement la position hiérarchique entre les sexes. Ce sont ces idées qui nous permettront de comprendre davantage le problème social de l'homophobie vécu par certains hommes hétérosexuels. Le prochain chapitre, celui de la méthodologie, nous permettra de préciser les modalités qui ont encadré notre recherche. Il a servi à expliciter l'approche biographique à partir de laquelle nous avons documenté le processus de socialisation masculin. Nous préciserons également la méthode de collecte de données, notre stratégie de recrutement, les limites de notre recherche ainsi que les questions éthiques qu'elle soulève.

CHAPITRE III MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Introduction

Ce chapitre est celui de la méthodologie. Dans celui-ci, nous expliquons la méthode que nous avons choisie pour mener à bien notre projet. Nous traitons également des critères d'inclusion et d'exclusion qui ont guidé notre échantillonnage, de la stratégie de recrutement et de la question de l'analyse des données. Nous terminons ce chapitre par les limites et biais de notre recherche, ainsi qu'avec les différentes considérations éthiques touchant notre étude.

3.1 Une recherche exploratoire et inductive

Pour comprendre la perception du genre social ou de la masculinité chez les hommes hétérosexuels qui ont été victimes d'homophobie et de saisir comment celle-ci participe à la construction sociale et personnelle du phénomène que nous étudions, nous avons décidé d'adopter une méthodologie de type qualitative et non quantitative. Plusieurs raisons expliquent ce choix.

Premièrement, l'analyse de type qualitatif met en surface à la fois des « données d'expérience, les représentations, les définitions de la situation, les opinions, les paroles, le sens de l'action et des phénomènes » (Deslauriers et Kérisit, 1997, p. 105). Ceci s'applique fort bien à notre sujet. Par conséquent, notre recherche est inductive et non déductive.

Deuxièmement, conscient que notre sujet semble novateur et que nous défrichons, pour ainsi dire, le champ d'études possible sur l'homophobie du point de vue des hétérosexuels, notre recherche sera avant tout exploratoire. Elle nous permettra non seulement de répondre à nos questions, mais également d'en faire surgir de

nouvelles : « le chercheur qualitatif ne va pas sur le terrain seulement pour trouver réponse à ses questions; il y va aussi pour découvrir des questions, surprenantes par certains aspects, mais souvent plus pertinentes et plus adéquates que celles qu'il se posait au début » (*Ibid.*, p. 106). Notre perspective exploratoire nous permettra de faire d'une pierre deux coups : défricher dans la mesure du possible un sujet inexploré et proposer des pistes permettant d'élargir le substrat sur lequel l'analyse de l'homophobie vécue peut se bâtir.

Troisièmement, la recherche de type qualitative est pertinente parce qu'elle permet de produire dans le meilleur des cas, une théorie complète, et, dans notre étude, des concepts utiles pour la compréhension d'un phénomène social. La plupart du temps écrivent Deslauriers et Kérisit, « le chercheur qualitatif formule de nouveaux concepts ou donne un sens nouveau aux anciens, ou emprunte des concepts à ses informateurs, voire au langage courant » (*Ibid.*, p. 100). Ce faisant, le chercheur qui opère en mode qualitatif travaille à

« s'attacher à l'interprétation que font les acteurs sociaux des phénomènes qui s'inscrivent dans leur environnement, [...] [et] il en ressort des résultats où se combinent les concepts propres aux sujets de la recherche et ceux du chercheur » (Deslauriers et Kérisit, 1997, p. 101).

C'est à travers une dynamique constructiviste et interprétative (Savoie-Zajc, 2009, p. 337) à l'intérieur de laquelle nous visons « une compréhension riche d'un phénomène, ancrée dans le point de vue et le sens que les acteurs sociaux donnent à leur réalité » (*Ibid.*) que nous envisageons l'analyse qualitative qui sera au cœur de notre démarche méthodologique.

3.2 Collecte des données

3.2.1 L'entrevue individuelle et semi-dirigée

Plusieurs possibilités de collecte de données existent à l'intérieur du champ de l'approche qualitative. Nous avons choisi l'entrevue de type individuelle et semi-dirigée. Ici encore, plusieurs raisons expliquent ce choix. Tout d'abord, il convient de définir nos termes :

L'entrevue semi-dirigée consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laissera guider par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'accorder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec le participant à la recherche. Grâce à cette interaction, une compréhension riche du phénomène à l'étude sera construite conjointement avec l'interviewé. (Savoie-Zajc, 2009, p. 340)

L'entrevue semi-dirigée se présente comme un mode de collecte de données (*Ibid.*, p. 341) qui permet de révéler en partie la « trame culturelle des individus en présence » (*Ibid.*). Ceci est particulièrement pertinent pour notre projet dans la mesure où nous cherchons justement à saisir ce qui se cache culturellement derrière l'expérience vécue de l'homophobie par certains hommes hétérosexuels.

Deuxièmement, l'entrevue semi-dirigée « repose sur l'idée que la perspective de l'autre a du sens » (*Ibid.*). Nous cherchons justement à travers nos entrevues d'hommes hétérosexuels à saisir le sens de leurs expériences.

Le troisième avantage de l'entrevue semi-dirigée est qu'elle doit être comprise comme une expérience unique à la fois dans le temps et l'espace. Cette expérience, qui ne peut par conséquent se reproduire, ne peut jamais donner exactement les mêmes résultats. La principale conséquence de ce fait en est que « l'interaction verbale et sociale de l'entrevue est alors hautement situationnelle et conditionnelle » (*Ibid.*) On sent ici l'influence décisive de la pensée post-moderne dans le champ de la

méthodologie.²⁶ L'entrevue semi-dirigée auprès d'hommes hétérosexuels est la méthode qui nous a permis de faire émerger la singularité du phénomène de l'homophobie du point de vue des acteurs sociaux que nous avons rencontrés.

3.2.2 L'approche biographique

Nous avons utilisé une approche méthodologique qui se nomme « approche biographique » (Desmarais, 2009). L'approche biographique se base sur « l'utilisation du récit de vie en tant que technique de collecte de données » (*Ibid.* p. 361). Cette approche, qui s'inscrit dans une visée compréhensive (*Ibid.* p. 367), a dès le départ acquis une portée politique (*Ibid.*), servant de méthode par excellence pour donner la voix aux « sans paroles ». (*Ibid.*). Puisqu'elle vise à donner une voix à ceux qui n'en ont traditionnellement pas, l'approche biographique permet à ceux-ci de se considérer « comme producteur de connaissance » (*Ibid.*) et donc d'être envisagés comme « un moyen de transformation sociale » (*Ibid.*), ce qui en phase avec le travail social lui-même (Molgat, 2010, p. 27)

On considère comme fondamentales trois étapes de nature épistémologique et qui peuvent servir à l'intérieur de l'approche biographique.

La première étape est l'expérience. Elle est à la fois globale à travers la culture, et singulière à travers le parcours et le vécu du sujet acteur, véritable clef de voûte de

²⁶ Pour Lyotard, qui a théorisé l'idée de postmodernité, « il ne faut plus rien attendre des pensées totalisantes qui ont jalonné le siècle, tels le marxisme, la psychanalyse, le structuralisme et la phénoménologie » (Yousfi, 2013, p. 66). Le philosophe sonne le glas de ces « métarécits » (*Ibid.*), qui seraient à la fois incapables de remplir leurs promesses émancipatrices et inaptes à saisir « le caractère fragmenté de la société qui porte en elle des codes sociaux et moraux fondamentalement incompatibles » (*Ibid.*). L'effritement des métarécits, qui avaient tendance à homogénéiser les groupes et à réduire les différences internes entre eux (Fawcett et Featherstone, 2000, p. 15.) a provoqué par conséquent une autre lecture du monde social envisagé dès lors comme « fragmenté et individualisé » (Yousfi., 2013, p. 67).

l'approche biographique. L'expérience donne sens au monde et à l'interaction qui se produit entre l'interviewé et l'intervieweur. Selon Desmarais, « pour arriver à la compréhension de ses actions, le sujet-acteur doit opérer une forme « d'objectivation de l'expérience sous la forme d'idées d'actions », de mise en mots. C'est le moment de l'expression » (Desmarais, 2009. p. 370). La troisième étape est la compréhension (*Ibid.*). Cette étape est nécessaire puisqu'elle « renvoie à une vision signifiante du monde ou plutôt à une réalité sociale et psychologique dont la caractéristique principale est l'existence d'un sens » (*Ibid.*, p. 371).

L'approche biographique permet, parce qu'elle interroge l'acteur et fait sens avec lui de ses événements, de mettre en lumière la réalité sociale dans laquelle il évolue. Cette réalité sociale comprend en son sein « d'emblée l'économique, le politique et l'idéologique » (*Ibid.*, p. 373). Ceci, nous l'espérons, nous permettra de saisir davantage les rouages de l'influence de la culture dans la définition du genre social.

Nous avons réalisé huit entrevues d'environ deux heures chacune. La raison de cette durée avait été choisie pour laisser aux participants l'occasion de s'exprimer comme bon leur semble. Pour appliquer l'approche biographique à l'entrevue, nous avons ciblé certaines questions et nous avons reflété notre cadre d'analyse conceptuelle. L'attention a été portée sur les perceptions de l'homophobie, de la masculinité et du genre social. Les répondants devaient parler de leurs perceptions en lien avec différentes étapes de leurs vies. Trois périodes ont été retenues : l'enfance, l'adolescence et la vie adulte. Cette façon de procéder nous a permis de mieux saisir l'évolution de la perception des hommes interviewés en ce qui concerne l'homophobie, la masculinité et le genre social.

Tel que convenu avec les participants, les entrevues se sont déroulées soit dans le local réservé par l'intervieweur à l'université, soit dans un autre lieu ayant fait l'objet d'une entente entre l'intervieweur et l'interviewé. Notons qu'une seule entrevue a été

réalisée en dehors des murs de l'université. Suivant les indications de Poupart, (Poupart, 1997, p. 188-189.), nous nous sommes installés à l'abri des conversations et de l'activité fébrile de l'extérieur. Aussi, à la suggestion de Savoie-Zajc, nous nous sommes vêtus sobrement, d'une manière la plus professionnelle possible (Savoie-Zajc, 2009, p. 350).

3.3 Échantillonnage et recrutement

3.3.1 Critères d'inclusion et d'exclusion

Le premier critère d'inclusion a été le fait d'être un homme. Le deuxième critère a été de s'auto identifier comme étant « hétérosexuel ». Peu importe si les hommes interviewés le sont vraiment²⁷, ce qui compte pour nous est qu'ils s'inscrivent eux-mêmes comme tels dans le discours et dans la société. Le troisième critère d'inclusion a été l'âge des participants. Nous voulions avoir pour nos entrevues des hommes hétérosexuels âgés de plus de 18 ans. Si les manifestations homophobes se produisent d'une manière statistiquement plus élevée lors de la période de l'adolescence, adultes ils auront un recul face à leur expérience et pourront possiblement mieux s'exprimer sur leur parcours biographique. Un autre critère d'inclusion était d'interviewer des hommes hétérosexuels victimes d'homophobie, c'est-à-dire le fait d'avoir eu une ou des expériences reliées à l'exclusion ou à la violence envers les homosexuels.

²⁷ Les célèbres *Rapports Kinsey* sur les pratiques sexuelles des Américains affirmait déjà en 1948 que « 37 % des hommes interrogés admettaient avoir eu au moins une expérience homosexuelle avec orgasme » (Kottak, 1998, p. 226). Le *Rapport Hite* sur les hommes, publié en 1981 (Hite, 1981, p. 69) parle plutôt de 43 % d'hommes « qui ont répondu [et qui] ont eu des rapports sexuels, sous une forme ou une autre, avec un garçon [...] ». Comme le rappelle l'auteure, « étant donné l'importance qu'accordent en général les hommes au fait de se tenir à distance, physiquement, des autres hommes, on peut s'étonner de constater que de nombreux garçons, futurs « hétérosexuels » pour la plupart, ont eu des rapports sexuels avec d'autres garçons quand ils étaient enfants ou adolescents » (*Ibid.*). Ceci ne veut pas dire qu'il y aurait entre 37 % et 43 % d'homosexuels dans la population. Cela veut dire par contre que dans l'échantillon d'hommes hétérosexuels avec lequel nous voulons travailler, nous devons nous assurer que les participants se situent eux-mêmes dans l'hétérosexualité.

Enfin, le dernier critère était que les répondants puissent être capables de répondre à nos questions en français.

3.3.2 Stratégie de recrutement

Nous avons recruté des hommes hétérosexuels victimes d'homophobie à l'Université du Québec à Montréal via les associations étudiantes de toutes les Facultés et de tous les cycles d'études – baccalauréat, maîtrise et doctorat. Nous avons également demandé aux associations étudiantes d'envoyer à leurs membres un message électronique reprenant le document que nous avons laissé aux associations étudiantes pour promouvoir notre projet. Certaines associations ont accepté avec enthousiasme de transférer notre message aux membres, d'autres ont refusé. Enfin, notons qu'une association étudiante a accepté de publier notre message dans son journal étudiant. Nous la remercions.

3.4 Traitement et analyse des données

Nous avons enregistré les entrevues et les avons retranscrites sur ordinateur de manière à ce que toute information pouvant identifier les interviewées soit effacée. Pour assurer l'anonymat, les prénoms des interviewés ont été changés et ces derniers ont choisi un pseudonyme. Seuls l'étudiant chercheur et sa directrice ont eu accès aux données. Les enregistrements audio ont été conservés sur l'ordinateur portable de l'étudiant chercheur dans un dossier exigeant un mot de passe pour être accessible. Les données seront détruites lorsque le dépôt final du mémoire de recherche sera effectué.

Sur le plan de l'analyse des données, nous avons utilisé celle nommée « analyse thématique » (Paillé et Mucchielli, 2008). Ce travail a compris un exercice de codification, de catégorisation et en dernier lieu d'analyse. Le travail de thématisation (*Ibid*, p. 124-138) vise à faire émerger des verbatims des entrevues un certain nombre

de thèmes permettant, comme le rappelle Comeau (1994, p. 12), de favoriser « le passage de la description des faits à l'explication théorique » ou, du moins, à une première étape d'une explication théorique subséquente. Ceci n'a pas été en soi une chose facile puisque comme le rappellent Paillé et Mucchielli, « un thème peut difficilement être indépendant des conceptions a priori que l'on a des comportements humains » (Paillé et Mucchielli, 2008, p. 130). Pour éviter de laisser transparaître notre pensée et dans un souci de réaliser un travail adéquat, les thèmes qui ont émergé ont été formulés avec les mots et expressions des répondants que nous avons interviewés. De cette façon, l'inférence, c'est-à-dire « l'opération logique par laquelle l'analyste passe de l'examen d'une portion de matériau à l'attribution d'un thème » pour l'extrait en question (*Ibid.*, p. 136) s'est faite dans un rapport « étroit et direct » entre « les indices et le thème proposé » (*Ibid.*). A suivi l'étape de la catégorisation, dans laquelle les thèmes sont regroupés en catégories représentatives du contenu.

Le dernier chapitre de notre mémoire est une discussion qui a pour objet l'analyse du contenu recueilli lors des entrevues.

3.5 Biais et limite de la recherche

Savoie-Zajc affirme que les entrevues permettent de donner un accès privilégié « à la compréhension de comportements complexes et à la trame culturelle sous-jacente aux actions » (Savoie-Zajc, 2009, p. 343) des individus concernés. Il nous apparaît clair cependant que nous devons tout de même rester humble quant à la portée de nos conclusions finales. Huit personnes ne peuvent pas représenter l'ensemble des hétérosexuels victimes d'homophobie et de là, nous ne pouvons généraliser nos résultats. Cela n'est pas notre objectif, mais il importe que cette limite soit mentionnée. Cela invalide-t-il pour autant notre effort ? Nous ne sommes pas prêts, bien évidemment, à l'affirmer. Comme le souligne Jacques Hamel « Galilée n'a pas eu besoin de répéter indéfiniment l'expérience du plan incliné pour construire le

modèle de la chute des corps. Un cas particulier bien construit cesse d'être particulier » (Hamel, 2000, p. 15.).

De plus, notons que notre échantillon est distinct de la population générale de son leur niveau de scolarité élevée, ce qui peut avoir eu une influence sur la réflexivité des participants vis-à-vis leur expérience vécue d'homophobie. Finalement, notons qu'un des participants est plus âgé que les autres, ce qui pu influencer sa vision du problème social de l'homophobie, la perception de cet enjeu ayant évolué depuis les années 1960.

3.6 Considérations éthiques

Un chercheur qui utilise les entrevues comme méthode de collecte de données se doit d'être particulièrement vigilant quant aux aspects éthiques pour protéger les individus avec lesquels il travaille. Pour s'assurer de respecter la « dignité humaine » (Groupe EPTC, p. 8) des interviewés et pour signifier notre accord inconditionnel avec les principes généraux des trois conseils de recherche : le respect des personnes, la préoccupation pour le bien-être et la justice, nous avons obtenu une approbation éthique de l'UQAM.

L'entrevue semi-dirigée permet « d'organiser, de structurer » (Savoie-Zajc, 2009, p. 343) la pensée des interlocuteurs à travers l'exercice dont ils sont les protagonistes. Elle a une fonction émancipatrice (Ibid.), qui peut parfois susciter de part et d'autre des acteurs en présence dans l'évènement, réflexion, prise de conscience et remises en question diverses sur le sujet abordé. Le principal avantage pour les répondants est que l'entrevue aura peut-être une fonction émancipatrice leur permettant de concevoir l'expérience vécue, l'homophobie ou la masculinité d'une manière différente. Un formulaire d'information et de consentement a été expliqué et signé par tous les

répondants²⁸. On y décrit le caractère volontaire de la participation à la recherche et les précautions pour préserver l'anonymat et la confidentialité des propos sont expliquées, comme l'emploi de pseudonymes et la suppression de toute information pouvant identifier les personnes par exemple.

²⁸ Voir Formulaire de consentement en annexe.

CHAPITRE IV PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Introduction

Ce chapitre présente les résultats des entrevues de recherche. L'approche méthodologique de type biographique a permis de lever le voile sur la richesse extrême des parcours de vie des participants sur le genre social, la masculinité et l'expérience de l'homophobie. Cette richesse s'est révélée un couteau à double tranchant : comment faire sens et présenter la diversité des expériences sans se perdre dans le dédale des détails individuels ? Peut-on tirer de ces parcours de vie une trame commune qui nous permettrait de tirer des conclusions sur leur perception de la masculinité et de l'homophobie ? Nous répondons bien humblement par l'affirmative à ces interrogations. Nous y reviendrons en détail au chapitre suivant.

La première partie du chapitre présente les propos des répondants selon leur parcours de vie par période chronologique relativement à la masculinité et l'expérience subie de l'homophobie. La deuxième partie présente les perceptions des répondants quant à la masculinité et l'homophobie de manière transversale. Enfin,, nous présentons dans la dernière partie les différentes pistes de solutions à l'homophobie proposées par les hommes interviewés.

4.1. Portrait des participants

Nous avons rencontré huit hommes hétérosexuels en entrevue. Le tableau 4.2 résume leurs caractéristiques sociodémographiques.

Tableau 1 : Profil sociodémographique des participants

Pseudonyme	Âge	Nombre d'enfants	État civil	Lieu de naissance	Lieu de résidence	Dernier degré de scolarité complété	Profession
Dave	23	0	Célibataire	Chaudière-Appalaches	Montréal	Baccalauréat	Étudiant, assistant de recherche
L6	21	0	Célibataire	Montréal	Montréal	DEC	Étudiant
Thierry	27	0	Célibataire	Montréal	Montréal	Baccalauréat	Directeur de publication
Patrick	57	2	Marié	Montréal	Montréal	Baccalauréat	Comptable
Marco	21	0	Célibataire	Île-de-France	Montréal	DEC	Étudiant
Charles	25	0	Célibataire	Montréal	Montréal	DEC	Artiste
Jacques	23	0	Célibataire	Montréal	Montréal	DEC	Étudiant
Jim	26	0	Célibataire	Montréal	Montréal	Baccalauréat	Informaticien

La plupart des répondants sont plutôt jeunes, de 21 à 27 ans, à l'exception de Patrick âgé, de 57 ans, marié et père. La moyenne d'âge des participants est de 28 ans. Cette moyenne est toutefois faussée par l'âge Patrick qui vient la gonfler. Excluant ce participant, la moyenne tombe à 24 ans. Les autres répondants ont en moyenne 24 ans, sont célibataires et sans enfant.

Trois participants sont nés à l'extérieur de Montréal, mais tous habitent dans la grande région. Dave est né à Saint-Joseph-de-Beauce (Chaudière-Appalaches), Jacques à Saint-Bernard-de-Lacolle (Monterégie). Seul Marco né en France est originaire d'un autre pays. L'échantillon est plutôt scolarisé. Tous ont complété un diplôme d'études collégiales ou l'équivalent, quatre des participants ont complété et obtenu leur baccalauréat tandis que trois d'entre eux, c'est-à-dire Lö, Jacques et Marco, sont présentement aux études au baccalauréat. Seul Dave est à la maîtrise. Ces données ne sont pas surprenantes, puisque nous avons recruté les participants à l'intérieur des murs de l'Université.

Enfin, sur le plan du travail, Charles travaille dans le milieu des arts, Thierry dans le milieu de la photographie, Jim dans celui de l'informatique et Patrick est comptable. Les autres participants sont étudiants. Seul Dave nous a indiqué travailler pendant ses études comme assistant de recherche.

4.2 Parcours biographiques

4.2.1 Charles

4.2.1.1 Enfance

Charles est né à Montréal et a grandi sur la Rive Sud. Charles se décrit comme un enfant très sensible et critique. Cette sensibilité doit « entre[r] en ligne de compte », si l'on désire tracer son parcours de vie. (Charles, 25 ans, ligne 124)

J'ai toujours eu cette sensibilité-là, même enfant, très forte, en vieillissant un peu plus, qui m'amenait à faire dire: « Bah ben c'est ça, y braille encore » ou je sais pas quoi... ça je l'ai vécu plus jeune, t'sé on en a parlé tantôt, mais ... mais...J pense que ça attirait ce genre de railleries là... à connotation homophobe (Charles, 25 ans, lignes 288 - 291).

Il dit avoir été très tôt critique quant aux modèles masculins que proposaient certains enseignants de son école primaire.

Charles dit ne pas avoir eu beaucoup de modèles masculins au primaire. D'ailleurs, il rapporte que la relation qu'il entretenait avec les enseignants masculins, de manière générale, n'était pas très bonne à cette époque. Il s'entendait mieux avec les enseignantes. C'est, pour lui, l'attitude machiste des enseignant.e.s face aux élèves qu'il déplore :

J'ai un autre prof, je crois en sixième année, avec qui j'ai eu des relations très très difficiles, parce que justement il représentait, il avait un caractère assez machiste dans sa façon d'approcher l'éducation (Charles, 25 ans, lignes 96-99).

Il se souvient qu'on lui a indirectement enseigné la compétition comme valeur masculine, notamment dans les cours d'éducation physique non mixtes.

Cette espèce d'aspect de compétition là, de se crier après, de dire des affaires, moi j'ai des souvenirs, de... t'sé d'impression de profs d'éducation physique qui encouragent les autres enfants à nous huer parce qu'on est pas capable de finir des tours de piste, cette espèce de compétition là, un peu, un peu trop *rough*, en fait, je m'adaptais très mal à ça, j'ai l'impression. (Charles, 25 ans, lignes 101-105).

Les seuls modèles masculins que Charles a eus et qu'il apprécie positivement cadrent davantage avec une description qualifiée socialement de « féminine ». L'un d'eux travaillait au service de garde comme animateur. Charles l'a décrit ainsi : « (il) avait cette capacité-là, peut-être d'être plus à l'écoute, d'être plus ouvert, moins, moins raide ». (Charles, 25 ans, paragraphe 31).

Charles était un enfant sportif et a pratiqué plusieurs sports. Il a aussi pratiqué une autre activité culturelle qui l'a différencié en terme de masculinité, selon lui, la danse folklorique. Il a dansé de l'âge de huit ans jusque dans la deuxième moitié du secondaire. C'est d'ailleurs autour de l'expérience de la danse folklorique que s'articule la tension vécue par le participant en rapport avec l'expérience de l'homophobie, tension dont le paroxysme s'est produit au secondaire.

4.2.1.2 Adolescence

A l'école secondaire, Charles pratiquait, en plus de la danse folklorique, du basketball. Toutefois, c'est de la danse qu'il nous a surtout parlé en répondant à nos questions d'entrevue. Il nous a raconté avoir compris que le fait de révéler la pratique de cette activité pouvait lui apporter un certain désavantage aux yeux des autres élèves : « J'avais compris à ce moment-là [...] qu'il y aurait un jugement... pas méchamment nécessairement, mais des railleries, des rires, pis... pis, j'avais pas le goût de dire ça ». (Charles, 25 ans, paragraphe 45)

Même s'il n'a jamais vécu de violence verbale ou physique à l'adolescence, Charles a subi des plaisanteries :

Je pense que j'ai eu le droit à des railleries qui devaient tendre à de l'homophobie par rapport à la danse parce que ça restait, même en secondaire 3 ça demeurait ; ça devenait un sujet de blagues de railleries [...], c'était jamais méchant, mais c'était quand même pour les gens [...] atypique que je fasse cette activité-là (Charles, 25 ans, lignes 283-289).

4.2.1.3 Vie adulte

Au CEGEP, Charles a étudié dans le domaine des arts, lieu « extrêmement fort en population gai », selon lui. C'est à ce moment-là, pour Charles que la question de la masculinité a cessé d'être importante :

Alors il a été peut-être là le grand changement, c'est-à-dire qu'à partir de ce moment-là, c'est devenu pour moi anodin. [...] Si ça devient anodin, c'est parce que moi, j'ai aussi découvert ce que j'étais moi comme individu, comme personne, donc comme homme, et donc à ce moment-là y'a une acceptation de ce qui a autour de moi parce que je sais en plus qui je suis ou qui je peux devenir ou qui je peux être (Charles, 25 ans, lignes 354-360).

Le CEGEP et surtout le milieu professionnel dans lequel il a travaillé par la suite lui ont permis de mettre en valeur son caractère sensible. Cela est devenu, pour Charles un outil qui lui sert de catalyseur à sa démarche artistique :

Mon travail, ma démarche, la façon dont j'aborde le travail artistique aussi est concentré sur l'idée de la sensibilité, sur l'idée d'avoir une matière sensible, une réflexion qui est loin justement des stéréotypes de performances masculines qu'on pourrait tirer habituellement (Charles, 25 ans, paragraphe 83).

4.2.2 Dave

4.2.2.1 Enfance

Dave est originaire de la région de Chaudière-Appalaches. Enfant, il se détachait déjà, dit-il, de la masse de ses compagnons, autant dans sa manière de questionner les façons de faire habituelles que par une intelligence précoce, une grande vivacité d'esprit et une grande créativité. En l'écoutant parler, se questionner, réfléchir à voix haute sur le genre, la masculinité et l'homophobie, on n'a d'ailleurs aucune peine à le croire.

Enfant, Dave a rapidement compris qu'il était différent des autres garçons :

Quand j'étais enfant, j'avais tout le temps, des idées, pas contraires, mais des idées différentes des autres. Je faisais pas les mêmes choses, t'sé je fittais pas dans le moule. T'sé y'a un moule, là, j'étais jamais dans le moule (Dave, 23 ans, lignes 1031-1033).

Ce moule, nous rappelle-t-il, est celui d'une région particulière du Québec, la Chaudière-Appalaches, laquelle est « un milieu que je juge assez traditionnel; que beaucoup de gens jugent assez traditionnel ». (Dave, 23 ans, lignes 110-111) Selon lui, la masculinité et le genre social s'y déployaient d'une certaine façon : car « les stéréotypes de genre me semblent être beaucoup plus stricts, les conceptions du genre semblaient plus homogènes, la diversité est moins bien vue, mettons (Dave, 23 ans, lignes 111-114).

À l'école primaire, le genre masculin se déployait à travers le sport, qui se présentait comme l'étalon à partir duquel était jugée la masculinité : « Un homme, un gars populaire dans ce temps-là, c'était un gars qui était sportif. Il pouvait être bon à l'école, mais, c'était moins bien vu d'être bon à l'école. (Dave, 23 ans, lignes 115-117). Dave, un sourire en coin, nous a raconté qu'il se situait en marge de ces stéréotypes :

Donc, moi dans ces temps-là, j'étais super bon à l'école, j'étais de ce qu'on pouvait qualifier de « nerd ». J'aimais ça jouer à des jeux vidéos [...], et j'étais pas sportif du tout, du tout. J'étais ce qu'on pouvait appeler « un petit gros » (rires) (Dave, 23 ans, lignes 117-120).

Le seul sport qu'il a pratiqué au primaire est le Kin-ball, sport d'équipe qui se pratique à l'aide d'un gros ballon. Sinon, Dave pratiquait des activités solitaires, laissant exprimer sa créativité avec le dessin ou les blocs Légo.

Si l'interaction avec les enseignants était bonne, celle avec les autres élèves, par contre, a été moins positive. C'est vers la fin de son primaire que Dave a été la cible d'insultes de la part de certains élèves : « Y'a des termes comme fif ou quoi que ce soit qui commencent à sortir, dans les insultes, que j'étais la cible dans ce temps là » (Dave, 23 ans, lignes 106-108).

4.3.2.2. Adolescence

Sa vision de la masculinité à l'école secondaire s'est affinée, en s'imposant. La masculinité à cette époque était davantage pour lui une affaire de représentation, de caractéristiques. Cette vision a eu une influence sur la manière avec laquelle il a affirmé sa masculinité. Pour lutter contre les insultes dont il était victime, Dave a commencé à s'entraîner, ce qui a eu des effets sur sa perception de la masculinité :

Les gars qui lèvent pas tant [de poids] à tels exercices, ben sont pas forts fait que ce sont pas des vrais gars ou quoi que ce soit... [Moi] j'étais vraiment fort, là, t'sé. J'étais vraiment hyper-fort pour mon âge là, parce que je garochais vraiment toute ma rage là dedans, fait que je poussais fort. Ça me permettait de dire « Yes ! Enfin, je corresponds à une image de la masculinité » (Dave, 23 ans, lignes 374-380).

Une autre manière pour exprimer sa masculinité a été, pour Dave, de parler des femmes, ce qui était d'ailleurs le seul intérêt commun que Dave avait avec les autres hommes :

Les autres gars, ils parlaient de hockey ; j'aimais pas le hockey, ça parlait de moteur ; j'aimais pas ça les moteurs. [...] Mon moyen d'interagir avec d'autres gars, pis de me bâtir une bonne réputation entre guillemets ; une réputation de « pas fif ». Fait que rendu là, je parlais de filles à outrance (Dave, 23 ans, lignes 344-346).

Au final, Dave dit avoir perçu une opposition entre sa vision de la masculinité et celle des autres :

Dans ma tête je me sentais masculin, mais les autres, à l'extérieur, j'étais pas vraiment masculin à leurs yeux sauf quand je parlais de filles. Dans le fond, j'étais en conflit entre ma vision de la masculinité et leur vision de la masculinité (Dave, 23 ans, lignes 385-388).

La masculinité des autres élèves, Dave la refusait :

Eux autres, en skate, s'ils faisaient pas les pires affaires de fous, ça se traitait de fif, [...] C'est toute' des exemples comme ça de rituels : prouve ta masculinité

avec une épreuve de, tu prends un risque où tu veux prouver ta force entre guillemets (Dave, 23 ans, lignes 574-581).

C'est d'ailleurs parce que Dave a refusé de se prêter à ces rituels de masculinité qu'il a été victime d'homophobie :

J'étais dans l'autobus, j'étais assis dans mon banc tout seul j'écoutais de la musique. Y'a un gars qui est venu me voir. Y m'a dit : c'est tu toi, Dave ? Y me dit : « c'est tu toi qui a peur des filles, pis qui a peur d'aller dans des party, pis qui a peur de boire de l'alcool ? ». J'ai dit : « Non, pourquoi j'aurais peur de ça? »[...] Eux autres ils associaient vraiment, si t'avais pas ces caractéristiques-là, nécessairement t'étais un homosexuel parce que t'étais pas un vrai gars (Dave, 23 ans, lignes 550-555).

Pour Dave, l'homophobie c'est :

Tout comportement de haine, rabaissement ou, euh, destiné à marginaliser, ou réduire, ou dans le fond, toute' ce qui a de négatif vers un groupe social dont on associe des caractéristiques liées à [...] l'homosexualité (Dave, 23 ans, lignes 58-60).

À cette époque, Dave dit avoir commencé à réfléchir attentivement sur le genre, la masculinité et les caractéristiques qui y sont traditionnellement associées.

4.2.2.3 Vie adulte

Le rapport que Dave entretient envers la masculinité s'est transformé lorsqu'il est arrivé au CEGEP puis à l'université, notamment grâce à ses cours de psychologie.

Rendu là je commençais à voir des concepts comme « hypermasculinité », « hyperféminité », « androgynie », Au CEGEP, je me suis dit : « Là, ok, j'ai des caractéristiques féminines pis masculines, fait que je me disais : « je suis donc androgyne, je suis donc balancé... » (Dave, 23 ans, lignes 744-750).

L'expression de sa masculinité hors de sa région natale fut vécue par Dave comme une sorte de *coming out* :

J'arrive icitte, enfin, wow ! Là-bas, je pognais pas pour cinq cent parce que je fittais pas avec les stéréotypes, mais là, j'arrive, wow, j'pogne avec les filles, [...]. Je suis parti de là pis ça m'a tellement fait du bien. Pis à partir de ce moment-là, j'ai commencé à m'ouvrir sur beaucoup d'autres choses. [...] Comme des gens qui ont pas pu vivre leur orientation sexuelle dans leur région parce qu'ils étaient intimidés ou quoi que ce soit, t'sé y'en a beaucoup qui disent: « Ah je me considère comme homosexuel pis, j'suis arrivé à Montréal pis enfin je pouvais rencontrer du monde pis avoir une communauté ». [...]. C'est un peu un sentiment similaire. Je suis enfin parti d'un endroit qui fittait pas avec moi, pis je suis arrivé dans un endroit qui respectait les diversités de genre jusqu'à un certain point, donc, ça me permettait d'être moi-même (Dave, 23 ans, lignes 923-936).

4.2.3 Patrick

Doyen de l'échantillon des répondants de cette étude, Patrick est le seul homme que nous ayons rencontré à l'extérieur de l'Université. Nous accueillant avec générosité chez lui, il s'est empressé de s'excuser pour les rénovations d'une voix douce et calme. N'ayant jamais pratiqué de sports – « ma grosse activité sportive, c'était de marcher jusqu'à la bibliothèque ! » nous a-t-il dit en riant, Patrick semble être un grand lecteur. Il nous a même raconté avoir détenu trois cartes de bibliothèque, la sienne et celles de ses deux sœurs, pour emprunter davantage de bouquins! Constamment isolé, malgré lui ou par choix, Patrick a surtout subi l'expérience de l'homophobie au primaire dans les années 1960, avec une résurgence à l'âge adulte.

4.2.3.1 Enfance

À l'école primaire, Patrick se sentait différent des autres garçons. Ne pratiquant pas de sport, n'écoutant pas la télévision et ballotté par des multiples déménagements, Patrick a souvent été isolé des autres :

Je venais de déménager dans une nouvelle école, déjà, j'avais pas beaucoup d'amis avant, mais là, j'en avais plus du tout. Là, je me suis retrouvé, je me mêlais pas aux autres. J'étais pas le seul dans ce cas là, y'en avait quelques uns

dans la classe mis de côté. Je me tenais moi-même à l'écart des autres [...] (Patrick, 57 ans, lignes 47-51).

L'écart des autres s'explique selon Patrick par ses intérêts personnels qui divergeaient radicalement de ceux des compagnons de son âge.

La lecture et les échecs constituaient ses deux grandes activités :

Les seules activités que je faisais c'était la lecture... [...] J'ai appris à jouer aux échecs, au cours du primaire puis je m'étais fait quelques amis avec lesquels je jouais [...]. Puis, en dehors de l'école, j'avais pas d'autres activités sauf les activités scolaires, les parties de ballon pendant la récréation (Patrick, 57 ans, lignes 70-74).

Patrick dit s'être senti différent, car il lisait « énormément » et réussissait bien en classe. « Ca me mettait dans les *nerds* (rires) » (Patrick, 57 ans, ligne 78 – 83).

Patrick n'a rien signalé de problématique dans ses interactions avec les enseignants. C'est plutôt avec les élèves que se situait le problème pour lui, notamment en quatrième jusqu'à la sixième année. Il devait avoir neuf à douze ans.

[On] sortait le soir de l'école et y'en avait un qui me menaçait de me casser la gueule... je suis jamais bagarré. Je réussissais à m'en sortir. Je sais pas comment, j'avais peur à tous les soirs quand je sortais de l'école, parce que y'en a un qui avait dit qu'il allait m'attendre,...]. J'avais peur, là, pis je me tenais à l'écart des autres. Je flyais le plus vite possible (Patrick, 57 ans, ligne 112-119).

Pour Patrick l'homophobie désigne le fait de : « Considérer quelqu'un et le catégoriser, parce qu'il n'a pas des comportements qui correspondent aux stéréotypes ou à la norme » (Patrick, 57 ans, lignes 27 – 29).

4.2.3.2 Adolescence

À l'école secondaire, être masculin selon Patrick « ça voulait dire avoir une blonde, avoir des chums, pis se tenir en gang ». S'il s'est fait des amis au secondaire, cela n'a pas duré très longtemps puisque Patrick a encore déménagé : « J'ai perdu des amis et je ne les ai jamais vus par la suite » (Patrick, 57 ans, ligne 167- 168). Patrick dit qu'il n'avait pas une très bonne perception de son apparence physique au secondaire, ce qui a accentué l'impression d'être différent des autres :

À cette époque-là, le point de vue où je me trouvais très différent des autres, c'était l'apparence physique, j'étais pas très bien habillé, pis j'étais pâle, j'étais pas athlétique du tout, alors ça, ça me gênait beaucoup. Je me sentais très à l'écart des autres, là. Je me trouvais laid (Patrick, 57 ans, lignes 177-180).

Les deux activités principales de Patrick à cette époque restaient la lecture et l'écriture. À cette époque, Patrick rêvait de devenir écrivain. Il a écrit quelques nouvelles et participé à un concours d'écriture.

4.2.3.3 Vie adulte

Dans la vingtaine, Patrick jouait encore beaucoup aux échecs. C'est à cette époque qu'il s'est constitué un groupe d'amis qui lui ressemblaient :

On faisait des gros tournois d'échec pis ça me faisait un gang de gens avec qui je pouvais fréquenter plus, pis souvent c'était plus des intellectuels, donc on était moins mis de côté parce qu'on était plus nombreux dans notre gang (Patrick, 57 ans, lignes 300 – 303)

Avec les années, la vision de la masculinité de Patrick a évolué, ce qui lui a permis de trouver sa place :

Je me sens, un peu plus à ma place, là [...]. Des fois, je m'engueule avec ma conjointe ou avec d'autres, et même, des fois, je peux être agressif avec d'autres hommes. Si eux autres se montrent agressifs, j'ai pas les ressources qui faut, pour jouer le rôle (rire), mais je monte le ton ! J'ai appris avec les années à

essayer de faire semblant et à montrer une façade pour me défendre (Patrick, 57 ans, lignes 245-251).

Plus tard, Patrick a fait partie de groupes de discussion sur la condition masculine, notamment au Réseau Homme Québec (RHQ)²⁹, ce qui lui a permis de briser son isolement et de s'exprimer davantage :

J'ai participé à un groupe pendant je sais pas 3, 4, ou 5 ans. Là, on a occasionnellement des contacts, pis ça a peut-être aidé un peu à établir des contacts plus intimes avec d'autres hommes, échanger, parler, de toutes sortes choses. On a pas été à parler de sexualité là (rires), mais euh, on a quand même eu l'occasion de parler quand même de parler de beaucoup de choses émotives (Patrick, 57 ans, lignes 456-460).

Patrick a décrit une expérience d'homophobie vécue à l'âge adulte. Sa belle-fille l'a traité de « tapette ». Cette expérience lui rappelait ses années du primaire dans lesquelles il était « mis à l'écart des autres » (Patrick, 57 ans, ligne 346)

4.2.4 Jim

4.2.4.1 Enfance

Enfant plutôt gêné, ayant toujours été attiré par les jeux vidéo, Jim a étudié et travaille actuellement dans le domaine de l'informatique. De son propre avis, il n'était pas et ne se sentait pas différent des autres enfants au primaire. Le seul modèle qui inspira Jim à cette époque est son père, qui était très sévère. Une seule scène qui date de cette époque a retenu l'attention de Jim :

Aussi, quelque chose que je me rappelle qu'il m'avait dit, et qui touche à la masculinité, à un moment donné, y'a un voisin qui m'a tapé je me rappelle plus quoi, un coup de poing, une petite claque, rien de, y m'avait pas pété la gueule,

²⁹ Site Internet : <http://www.rhquebec.org>

pis mon père m'a dit genre : « Tu vas pas pleurer, tu vas aller dehors pis tu vas aller le taper lui avec » (Jim, 26 ans, lignes 64- 67).

Si Jim ne se souvient pas avoir obéi à ce que lui demandait son père, il se rappelle toutefois ne pas avoir eu envie de le faire.

Jim ne pratiquait pas de sport particulier au primaire. Il jouait plutôt avec ses amis dans la ruelle près de chez lui. Autrement, il jouait beaucoup à des jeux vidéo.

Ayant une bonne relation avec ses enseignants, et ne se sentant pas spécialement différent des autres durant cette période, Jim n'a pas vécu d'homophobie à l'enfance.

4.2.4.2 Adolescence

Aimant être différent des autres, mais pas trop, Jim dit avoir eu un noyau d'amis de jeunes excentriques lorsqu'il fréquentait l'école secondaire. Avec son groupe d'amis, il aimait être « différent ». « C'est le genre de truc qu'on aimait faire, juste niaiser, pis on faisait pas mal de trucs différents, pas majeurs, on aimait ça être différent dans notre groupe d'amis [...] (Jim, 26 ans, lignes 270 – 272).

Il raconte avoir subi de l'intimidation dans l'autobus scolaire en se faisant traiter de toutes sortes de noms comme « fif », par exemple (Jim, 26 ans ligne 230) :

Je pense que les insultes dans l'autobus étaient plus reliées au fait que, [...], le monde disait plus en général, « t'es fif » au lieu de « t'es con » ou des affaires de même [...] Y'avait un fond d'homophobie. Si tu dis à quelqu'un que il est gai, mais que tu acceptes totalement les gais, c'est pas totalement une insulte. Là, c'est clair que y'avait de l'homophobie. Je pense pas qu'ils le disaient parce qu'ils pensaient vraiment que je l'étais. C'était vu comme quelque chose de pas normal, de différent, qu'on peut rire de (Jim, 26 ans, lignes 203 -209).

Son père a continué à être son principal modèle au secondaire en plus d'un professeur de sciences qui l'avait marqué en secondaire cinq. Jim ne pratiquait pas d'activités culturelles ou sportives au secondaire.

4.2.4.3 Vie adulte

Jim s'est inscrit en informatique au CEGEP et à l'université. Il décrit le milieu de l'informatique comme étant constitué presque uniquement d'hommes, un milieu traversé par « une culture d'homme ». Il dit s'être rapidement senti inconfortable dans cette « culture ». Ceci s'est exprimé lorsqu'il est arrivé sur le marché du travail et a commencé à travailler dans une compagnie d'informatique. Refusant d'endosser cette culture d'homme dans laquelle il était plongé, Jim a subi l'expérience de l'homophobie.

Pour Jim, la « culture d'homme » est avant tout un environnement dans lequel prédomine une manière de penser et d'agir.

Ben comment je verrais ça, c'est [...] des genres de soirées de chums où tu veux pas que ta blonde soit là [...] C'est juste une soirée de gars ensemble, on amène juste des gars, on peut parler juste d'affaires de gars [...]. Ben imagines une soirée de gars 5 jours/semaine, au travail, pis ça fait 15 ans de ça ! Pendant 15 ans, de ton secondaire jusqu'à la fin de l'université plus tout le temps que tu as travaillé, ça fait 15 ans qu'ils sont juste entourés de gars (Jim, 26 ans, lignes 635 – 649).

Il décrit la culture d'homme comme étant misogyne, car les hommes qui y participent : « peuvent faire des call dégradants sur les filles, comme ils le veulent ». Selon Jim, la dégradation devient de pire en pire : « Tu dis quelque chose de dégradant sur une fille, tout le monde rit, pis y'a pas de filles pour l'empêcher, fait que l'autre s'il veut attirer l'attention faut qu'il aille encore plus pire » (Jim, 26 ans, lignes 635-655).

La culture d'homme est aussi présente dans les différentes manières d'aborder la sexualité entre hommes.

Tu peux parler de sexe tant que tu veux tu peux parler de pénis, de vagin, de seins, de fesses, tant que tu veux, mais y faut que ce soit dans l'intention de choquer de faire rire, ça peut pas être sérieux. Fait que le gars il va dire : « J'ai écouté un film porno, genre, euh, un gars trois filles, c'était trippant », pis là tu arrives, tu vas dire : « Ah !, hier j'ai pris ma blonde tendrement pis euh, genre, on a fait l'amour pendant une heure en se collant », pis vont faire genre : « Euh, ok, weird » (Jim, 26 ans, lignes 849-855).

Enfin, selon Jim, la manière d'aborder la sexualité dans la « culture d'homme » fait place uniquement à la sexualité hétérosexuelle :

Je suis quand même ouvert dans ma sexualité. J'l'ai jamais caché que je pourrais être attiré par un homme ou par une femme c'est juste que je suis probablement attiré plus par les femmes parce que j'ai jamais trouvé d'hommes qui m'ont intéressé. Pis le fait que je dise ça, c'était pour choquer. C'est vrai, c'est totalement vrai, mais à partir de là, euh, ils ont commencé à faire des commentaires homophobes à mon égard (Jim, 26 ans, lignes 597-602).

La compagnie dans laquelle il travaillait a été achetée, à la suite de quoi Jim a quitté l'équipe. Dans son nouvel environnement, il n'a pas subi d'homophobie.

4.2.5 Marco

4.2.5.1 Enfance

Marco est le seul participant né à l'extérieur de la province de Québec. À l'école primaire, en France, parfois il « allait passer du temps avec les filles » et « jouait à des jeux de filles ». Il affirme : « C'était important pour moi, en fait, parce que je n'aimais pas le foot pis j'aimais pas les jeux de garçons pis je préférais les jeux des filles » (Marco, 21 ans, lignes 39 – 41).

Marco ne mentionne pas que cela ait provoqué de commentaires désobligeants autrement qu'un peu de rires de la part des filles de son âge : « Ça les faisait rire aussi parce qu'elles voyaient bien que j'étais pas comme les autres garçons, t'sé » (Marco, 21 ans, lignes 51 – 52). Il nous a raconté avoir également joué avec des garçons. Avec eux, il ne s'est jamais senti à cette époque en symbiose avec ce qu'on attendait de lui, car il rapporte avoir « un côté plus féminin » et ne pas être perçu socialement comme « le gars fort qui était toujours physique, à jouer » (Marco, 21 ans, lignes 54 – 57). En somme, son enfance est habitée par de bonnes relations avec son entourage.

À cette époque, Marco a pratiqué plusieurs activités culturelles: gymnastique, musique et athlétisme. Il aimait particulièrement l'athlétisme, mais n'a pas continué dans cette voie puisqu'il ne se reconnaissait pas dans le caractère compétitif de la discipline, « une valeur qu'ils prônaient... c'était très compétition » (Marco, 21 ans, lignes 84 – 85). Il aimait aussi l'escrime. Marco a pratiqué l'escrime de l'âge de onze ans jusqu'à l'âge de quinze ans,

Ça j'ai vraiment aimé parce que ça a fait ressortir un côté de moi, ben j'ai toujours une envie de me battre, un petit peu, c'est vrai que j'aimais toujours les films genre de chevaliers ou de moyen-âge ou de fantastique - genre le Seigneur des anneaux, des trucs comme ça. Moi je trouvais toujours ça vraiment héroïque, tout ce qui était avec les épées (Marco, 21 ans, lignes 88 – 92).

4.2.5.2 Adolescence

À l'école secondaire, Marco dit avoir remarqué que ce qui était attendu d'un homme au regard de la masculinité a commencé à se transformer en se cristallisant sur des caractéristiques telles la force et l'affirmation. Pour Marco, cette période a été douloureuse. Il dit : « C'était un petit peu dur de m'intégrer parce que j'avais un côté pas nécessairement très affirmé (Marco, 21 ans, lignes 214). Il raconte que le fait de ne pratiquer aucun sport lui donnait l'impression qu'on le jugeait négativement : « Les autres étaient plus musclés, plus forts physiquement que moi, donc c'était

comme : « Ahh Marco, c'est le plus faible, le plus timide », toujours une espèce d'infériorisation » (Marco, 21 ans, lignes 384 – 386).

Socialement, il avait un bon ami avec lequel il partageait une passion pour les films d'action, par exemple X-Men, Matrix ou Spiderman. Ces héros ont d'ailleurs été ses principaux modèles à l'adolescence et à l'école secondaire : « Je me suis inspiré de tout ça pour être unique, être différent pis être plus fort » (Marco, 21 ans, ligne 459).

À cette époque, il se sentait différent de ses pairs, notamment dans ses manières de penser et de s'habiller :

Les gens avec qui j'étais à l'école étaient très populaires dans leur manière de s'habiller [...] Nike, des marques [...]. Mon père est médecin et ma mère est prof, et c'était beaucoup plus l'habillement gentil garçon [...] avec le pantalon marron [...] ben entre guillemets plus élégant (Marco, 21 ans, lignes 303 – 308).

Marco a été victime d'homophobie à l'adolescence. Ça a commencé dans un vestiaire, juste avant un cours d'éducation physique. Marco ne s'y changeait jamais puisqu'il venait à l'école en vêtements de sport. Un jour, des élèves de sa classe incluant ses amis se sont mis à claquer des mains, scandant son nom et riant de lui. Marco a interprété cette expérience : « Ils avaient décidé que j'étais gai ». L'homophobie a duré cinq à six mois (Marco, 21 ans, ligne 285).

4.2.5.3 Vie adulte

Marco est arrivé au Québec à l'âge adulte, en 2011. Lorsqu'interrogé sur la période adulte de sa vie, Marco parle des blogues de séduction pour décrire sa perception de la masculinité. Marco nous décrit ces sites Internet « où t'as plein de conseils pour séduire les femmes, pis t'a plein de conseils pour les hommes ». Les thèmes abordés tournent autour de « comment être un homme », « c'est quoi la vraie masculinité »,

« comment séduire les femmes », « comment être bien en couple » (Marco, 21 ans, lignes 510-513). Marco, est maintenant très critique par rapport à ces blogues:

Ils véhiculent une certaine image de l'homme [...] un petit peu machiste, mais pas trop, euh, très masculin, mais dans le sens de l'homme fort et ferme, mais en même temps qui est capable d'avoir des sentiments, parce qu'il faut bien séduire, il faut bien avoir des sentiments un peu, c'est ça, ça véhicule un peu une image de l'homme fort, de l'homme moderne, cette fois-ci c'est plus du tout avec les pantalons Nike, mais avec des pantalons vraiment élégants et tout et des belles chemises (Marco, 21 ans, lignes 533 – 538).

Le rapport à la masculinité passe aussi dans ces blogues par une certaine « image de l'homme séducteur » et une définition des rapports de séduction avec les femmes, dans des rapports hétérosexuels notamment. « Ils dénigraient beaucoup les gais : « Ahh, un homme qui est séducteur c'est pas un gai, c'est un homme qui est capable de s'affirmer face à sa femme, c'est pas un homme qui est féminin comme les gais » » (Marco, 21 ans, lignes 596 – 598).

Récemment, lors de la grève des étudiants québécois en 2012, Marco dit avoir changé sa manière d'envisager la masculinité et l'expression personnelle de celle-ci. Militant pour la grève, Marco a remarqué que les élèves qui projetaient l'image de la masculinité telle qu'il la définissait au secondaire étaient contre la grève tandis qu'une bonne partie des minorités sexuelles était plutôt dans son camp. Cette prise de conscience a été l'élément déclencheur dans l'expression de sa masculinité actuelle et la manière d'envisager les minorités sexuelles :

Le fait d'avoir fréquenté des homosexuels m'a vraiment aidé, dans le mouvement étudiant, j'ai pu affirmer le côté plus féminin pis dire : « Ok, je suis quelqu'un de différent, je suis pas cet homme fort, pis j'ai aussi des parties féminines en moi et elles ont le droit d'exister » (Marco, 21 ans, lignes 643-646).

Marco pratique actuellement différentes activités sociales, et il garde son côté militant, ce qui infléchit encore sa manière de penser la société :

Du yoga, de la méditation, [...], j'ai fait un peu de musique, mais je suis pas assez constant pour être musicien, t'sé je gratte. Sinon, j'aime ça sortir, aller à des shows, toutes les activités sociales, là, aller prendre une bière, [...]. Je m'intéresse à toutes les questions de société, politiques, j'ai gardé un côté militant depuis la grève (Marco, 21 ans, lignes 678-683).

4.2.6 Jacques

4.2.6.1 Enfance

Jacques est né en Montérégie et réside à Longueuil. À la fois conscient et critique à l'endroit des questions liées au genre et à la masculinité, Jacques nous est apparu comme quelqu'un qui avait longuement réfléchi à l'homophobie qu'il avait vécue. Gamin peu sportif, il nous a raconté avoir des « problèmes neurologiques ». « J'avais des comportements bizarres » liés à des « handicaps neurologiques » (Jacques, 23 ans, lignes 125-138). Ces problèmes ont entraîné, selon lui, le rejet des camarades de son âge et ultimement des expériences d'homophobie. À l'école primaire, « ça a donné que le monde me traite de gai » (*Ibid.*).

Plus concrètement, l'homophobie au primaire s'est exprimée de la façon suivante :

À par me faire traiter de gai, une fois de temps en temps par des intimidateurs, parce que y'avait d'autre monde qui aimait ça, je me suis déjà fait battre, je me suis déjà fait barouetter (Jacques, 23 ans, lignes 282-283).

Deux modèles d'hommes ont eu une influence sur l'expression de la masculinité de Jacques à cette époque. Le premier modèle était son père : « C'est lui qui faisait ma bouffe, pis c'est souvent lui qui faisait le ménage, fait que un autre mode de vie » (Jacques, 23 ans, lignes 185 – 187). Il décrit ses parents comme « très granos » et « hippies » et son environnement familial comme ayant une « vision plus alternative » (*Ibid.*). L'autre modèle a été son enseignant de cinquième année du

primaire: « Il était doux, il était fin, pis il avait vraiment le tour avec nous [...]. Il était très intègre (Jacques, 23 ans, lignes 196-197). Ces deux modèles masculins ont quelques points communs. Jacques qualifie ces hommes d'« égalitaires » et dit qu'ils « affichaient de l'ouverture et de la compréhension » (Jacques, 23 ans, lignes 201-202).

Les activités de Jacques à cette époque étaient surtout solitaires : dessin, jeux vidéo et le théâtre. Ce répondant se décrit comme ayant été « précoce intellectuellement ». Il parle ainsi de se sentir différent des autres, parce qu'il était le seul enfant de son école qui « avait un peu de culture ». En se rappelant des activités en classe, il dit : « J'étais le seul qui arrivait et qui parlait [...] de tel roi ou de telle histoire ou de tel mythe, ou de tel sujet parce que j'aimais beaucoup m'informer, m'instruire, pis j'étais le seul » (Jacques, 23 ans, lignes 266 – 274).

4.3.6.2 Adolescence

À l'adolescence, la masculinité pour Jacques s'est exprimée à travers les jeux vidéo. Grand amateur de jeux de rôles dans lesquels il faut inventer un personnage et le faire évoluer dans un environnement donné, Jacques créait toujours un type de personnage. Il était selon lui, l'expression d'une forme particulière de masculinité.

À chaque fois que je me faisais un personnage, c'était le gros gars, t'sé... au secondaire pis encore aujourd'hui. Il est baraqué. [Il rejette] tout ce qui peut être un peu efféminé. [...] Je faisais des forums de jeux de rôles pis je détestais les [...] personnes qui faisaient des personnages masculins, mais qui mettaient comme avatar sur des forums genre des personnages de mangas hyper efféminés. C'était le contraire de moi où je me faisais des gars toujours bien musclés, barbus (Jacques, 23 ans, lignes 323-330).

C'est grâce aux jeux de rôles que Jacques a pratiqué l'écriture, une de ses deux principales activités à l'adolescence. Écrivant des scénarios sur les forums de jeux de rôles, l'activité ne se cantonnait pas uniquement à ces sites Internet :

Des histoires, t'sé, un peu de poésie, mais j'ai commencé à écrire pleins d'histoires, j'ai eu 4, 5 projet de romans ici et là, c'est là que j'ai commencé à écrire, pis surtout que pour moi aller sur le forum, c'était vraiment une activité, c'était une activité artistique; je soignais mon style, je faisais des trucs, j'expérimentais des affaires (Jacques, 23 ans lignes 482-485).

Jacques a également subi de l'homophobie à l'école secondaire. Ce que les gens ciblaient à ce moment-là de sa vie était sa facilité à manifester de l'affection aux autres et à parler de l'homosexualité.

T'sé chez nous, avec mon père, on ne s'est jamais empêché d'exprimer physiquement notre affection. J'ai toujours donné des câlins à mon père, pis c'était normal, de coller un autre homme, mais quand j'ai fait ça avec d'autres individus, genre, « Ah!, t'es gai! ». Ils trouvaient que ma propension à faire ça, ils trouvaient que c'était gai (Jacques, 23 ans, lignes 376-380).

Jacques dit avoir subi de l'homophobie parce qu'il a raconté à ses amis du secondaire les « expériences homoérotiques » qu'il avait vécues avec un autre enfant lorsqu'il était plus jeune. « Ils ont ri beaucoup de moi quand j'en avais fait mention. Pour eux, c'était une autre preuve que j'étais gai. » (Jacques, 23 ans lignes 588 – 589). D'ailleurs, selon lui, le fait qu'il parlait souvent de sexualité gaie a été interprété par ses amis comme une confirmation de son homosexualité.

J'ai eu ma phase immature où, je sais pas pourquoi, mais tout ce qui avait à trait à la sexualité homosexuelle, pour moi c'était drôle, pis j'arrêtais pas d'en parler pis de faire des jokes avec ça. [...] C'est plus entre amis que je faisais ça, pis eux ils pensaient du coup, ils ont pensé que je suis gai (Jacques, 23 ans lignes 386-403).

Jacques rapporte avoir eu deux modèles masculins à l'adolescence : un à l'école qui enseignait le théâtre et le chanteur David Bowie. Les deux hommes exprimaient une sorte de masculinité alternative, voire androgyne. Il parle de l'enseignant comme suit :

Le prof de théâtre, il était [comme sorti d'une] comédie musicale. Il était ben

expressif, même si, genre, il avait une blonde pis toute. C'était un des modèles, parce qu'il est hétéro, mais il avait des comportements pas très masculins. [...] Des comportements... je vais le mettre entre guillemets « de fif », plus efféminé, plus sensible, quelqu'un de très très très extravagant, très très très drama, très fou [...] (Jacques, 23 ans, lignes 423-426/513-515).

Puis, en ce qui concerne le chanteur pop, Jacques déclare que David Bowie représentait un côté charismatique, surtout par son androgynéité, à travers le personnage de Ziggy Stardust qu'il a créé. Jacques dit avoir aimé que le chanteur mette de l'avant une expression de genre qui coïncide davantage avec celle qui était la sienne à cette époque.

4.2.6.3 Vie adulte

C'est au CEGEP et encore plus à l'université que Jacques a raffiné sa propre pensée sur la masculinité, l'homophobie, ainsi que sur diverses questions s'articulant autour du genre et de la sexualité. Jacques pratiquait au CEGEP l'écriture et l'improvisation. Il n'a pas vécu d'homophobie et il a développé une vision critique sur la masculinité. Ce côté critique s'est accentué lorsqu'il est entré à l'université et qu'il a connu le milieu Queer qui prône une déconstruction des pratiques de genre. Cela s'exprime pour Jacques dans la fascination qu'il éprouve pour Buck Angel, un acteur porno transsexuel qui possède un corps d'homme, mais qui a gardé l'appareil génital féminin :

Cet homme transsexuel qui décide non seulement de ne pas faire l'opération, mais d'afficher une sexualité qui n'est pas celle d'un homme [...]. Il a choisi de ne pas prendre un pénis, il a gardé son vagin [...]. C'est une autre façon d'être un homme, ça questionne sa présence. [...] Alors que Buck Angel, quand j'étais au secondaire j'aurais pu trouver ça dégoûtant, alors que là, je trouve ça plus « wow » (Jacques, 23 ans lignes 728-739).

L'intérêt pour un tel « nouveau » modèle masculin, pour ce répondant, est qu'il déconstruit l'adéquation entre le sexe, la sexualité et les normes de genres.

D'ailleurs, Jacques se nomme lui-même comme un modèle de masculinité durant la période de sa vie adulte, se voyant comme « un homme qui est plus centré » et « ouvert sur sa partie féminine ».

4.2.7 Thierry

4.2.7.1 Enfance

Thierry nous a rapporté ne jamais avoir eu de modèle de masculinité à l'enfance. Enfant, il pratiquait plusieurs activités variées : chant, ski, danse, musée et autres activités culturelles avec ses parents. Alors qu'il avait 4 ou 5 ans, Thierry se souvient d'événements marquants par rapport à la masculinité. Il raconte :

Je me rappelle j'avais 4-5 ans, elle [sa mère] m'avait acheté une genre de cuisinette en plastique pour ma fête, ou je me rappelle bien un t-shirt rose fluo, pis je me rappelle bien mon père dire « ben là, pourquoi tu lui achètes ça, tu veux tu en faire une tapette » (Thierry, 27 ans, lignes 603 – 607).

De huit à douze ans, au primaire, Thierry a étudié dans une école dite « alternative ». Thierry décrit son école de la manière suivante : « peu d'étudiants, [des] niveaux mélangés avec une pédagogie un peu hippie ». Un jour d'Halloween exprime particulièrement cette pédagogie alternative : « Les profs avaient un thème 'cross-gender', où tous les petits gars s'habillaient en petites filles pis les petites filles s'habillaient en petits gars. C'était le thème pour l'Halloween en troisième année primaire » (Thierry, 27 ans, lignes 133-137).

Thierry n'a pas vécu d'intimidation ni de situations problématiques à cette époque. Selon lui, le contexte dans lequel il évoluait était exempt de normes claires au regard de la masculinité.

Je pense que c'est un milieu qui pousse vraiment les gens à exprimer leur individualité, pis c'est fortement encouragé de le faire, c'pas du tout normatif, genre. Anything goes... là, c'est comme le genre d'école où si un petit garçon aurait voulu venir en jupe tous les jours à l'école ça aurait été correct pis probablement que les autres élèves petits gars auraient trouvé ça normal, t'sé (Thierry, 27 ans, lignes 235-238).

4.2.7.2 Adolescence

À l'adolescence, Thierry dit avoir perçu que la masculinité était une question d'inclusion ou d'exclusion par les autres élèves :

Au secondaire, je pense que t'as les mâles alphas qui écœurent les autres, pis t'as les autres [...]. Les jeunes à ce temps-là de leur vie se positionnent plus par rapport à « c'est quoi la masculinité », pis ça devient quelque chose qui devient inclusif ou exclusif. [...] Exclusif, j'veux dire, dans le sens où... qui exclut disons certains garçons à cette époque-là, d'un standard de la masculinité, en général, à l'école (Thierry, 27 ans, lignes 263-268).

Thierry a étudié dans deux écoles secondaires. En secondaire 1 et 2, il jouissait d'un réseau social puisqu'une bonne partie de ses amis de l'école primaire y étaient aussi. C'est en arrivant à la nouvelle école, où il n'y connaissait personne, que sont survenus des problèmes d'intimidation et d'homophobie.

La majorité des insultes qui m'étaient proférées quand je suis arrivé dans cette deuxième école [...] en secondaire 3 étaient basées sur mon orientation sexuelle donc j'étais identifié comme gai ou peu importe, et j'étais victime d'homophobie, mais pour moi, je ne m'étais jamais identifié comme homosexuel. Tu comprends ce que je veux dire, c'était comme, j'arrivais dans une nouvelle école, je me faisais insulter pis là, je me faisais insulter parce que j'étais gai, pis moi je me sentais pas gai (Thierry, 27 ans, lignes 310-315).

Pour Thierry, « la base de l'intimidation » vécue à cette époque-là, « ça vraiment été l'homophobie ». (Thierry, 27 ans, ligne 299). Pour lui, l'homophobie met en lumière deux niveaux ³⁰ :

Je pense que l'homophobie, ça représente, en premier lieu, surtout chez les jeunes, d'associer l'homosexualité à une **insulte**, j'veux dire à quelque chose qui est **pas normal, ou accepté**. C'est l'utiliser comme un facteur pour intimider quelqu'un [...]. J pense aussi que l'homophobie, d'une certaine manière, c'est de vouloir **cantonner l'identité homosexuelle dans un certain cadre** [...] » (Thierry, 27 ans, lignes 73 - 78).

Il se rappelle notamment un évènement qui s'est produit juste après son arrivée dans sa nouvelle école :

Dans la première semaine d'école, quand je suis arrivé [...], ben on m'a présenté dans la classe comme un nouvel étudiant arrivé, [...] c'était comme une grosse polyvalente, pis j'avais pas d'amis, pis y'a... (rires), y'a un fin finaud qui a levé sa main pour poser une question pis qui a demandé à l'enseignante si j'étais un garçon ou une fille, tu vois, parce que j'étais d'apparence, ben j'avais des traits plutôt féminins, à l'époque, si tu veux, fait que c'était comme : « bienvenue à l'école ! » (rires) (Thierry, 27 ans, lignes 332-337).

Thierry a vécu de l'intimidation durant tout le reste de son parcours à cette école secondaire, soit du secondaire trois à cinq.

J'avais jamais l'impression que je faisais la bonne affaire, t'sé j'veux dire, euh, pour aucune raison, on me traitait de gai, pis après ça, j'ai pas posé de geste, c'était juste ma personne [...]. Je faisais jamais rien de correct... de un t'es tout seul, personne te parle, qu'est-ce que tu fais ? Je lis un livre à la cafétéria, et on s'est mis à m'appeler le noble, parce que je lisais un livre, t'sé, c'est tellement pas cool de lire un livre. Tu vois... à un moment donné, y'a rien que tu peux faire, tout ce que tu fais va être tourné contre toi (Thierry, 27 ans, lignes 487-

³⁰ C'est nous qui soulignons.

494).

Thierry reconnaît avoir joué avec l'expression de son genre car « j'ai tendance, si quelqu'un que j'aime pas me reproche des choses, disons des traits de caractère, j'ai tendance à les amplifier pour déranger encore plus ». Selon lui, son expérience de l'homophobie « c'est pas étranger au fait que j'ai adopté certains comportements qui pouvaient un peu brouiller les informations par rapport à mon orientation sexuelle (Thierry, 27 ans, lignes 541-546). Il a volontairement décidé de leur donner « plein de raisons [de croire] que j'avais une masculinité qui était pas standard » (Thierry, 27 ans, lignes 572-573). En fait, s'il avait été homosexuel la situation aurait été plus simple, selon lui :

Je me suis fait dire « Mais Thierry, pourquoi t'es pas juste gai, ça serait tellement plus simple pour toi », genre, pis c'est vrai que ça serait plus simple pour moi... mais t'sé, j'veux dire je sais pas parce qu'on sait jamais, mais, théoriquement, oui, ça serait plus simple, je pense. Je n'aurais pas à me justifier, ou à m'expliquer, ça serait moins lourd, je pense (Thierry, 27 ans, lignes 798 – 801).

4.2.7.3 Vie adulte

Travaillant dans le milieu de la mode, Thierry a beaucoup réfléchi aux questions relatives à l'homophobie et aux attentes au regard de la masculinité contemporaine. Son témoignage nous rappelle qu'au-delà de l'expérience négative vécue, il reste toujours de la place pour la créativité, la résilience et l'adaptation.

Pour Thierry, l'expression d'une masculinité « pas standard » s'est déployée dans son parcours de vie et de plusieurs façons : « Par les goûts, par les gens avec qui tu te tiens, [...], par le fait d'aller à l'école avec les jeans les plus skinny qui existent sur terre, avec un [sac à main pour hommes] en cuir (Thierry, 27 ans, ligne 577-582). À cette époque, Thierry décrit ses interactions avec les autres élèves au CEGEP comme étant plutôt positives. Ce n'était plus comme avant. Il avait beaucoup d'amis, parlait à tout le monde, a adopté plusieurs styles vestimentaires différents, de « hippie » à

« grano » en passant par un comportement d'homme « super obnubilé par l'argent ». Bref, tout pour plaire à tous.

Lorsqu'interrogé sur la masculinité à l'âge adulte, Thierry évoque la marge.

J'ai beaucoup d'amis de gars homosexuels, mais les seuls amis de gars que j'ai, hétérosexuels, c'est les chums de mes amis de filles, pis t'sé, ça va pis ça vient. [...] Ça contribue à me cantonner dans un type de masculinité un peu en marge de la majorité (Thierry, 27 ans, lignes 612-620).

Il se perçoit comme correspondant à la fois à un homme homosexuel et hétérosexuel. Il dit : « C'est comme si j'avais des goûts ou des champs d'intérêts, les habitudes de la masculinité normative homosexuelle pis après ça, disons les pulsions sexuelles, de la masculinité hétérosexuelle (Thierry, 27 ans, lignes 818-822).

Travaillant actuellement dans le milieu de la mode, Thierry est convaincu que l'expression d'une forme de masculinité « un peu en marge de la majorité » lui a été profitable :

Pis des fois je l'utilise à mon avantage, [...]. J'ai des emplois que j'aurais pas eu si les gens en position d'embauche n'avaient pas pensé que j'étais gai [...] Y'a une maison d'édition avec qui je fais beaucoup affaire à Toronto, la femme je la vois une fois aux 6 mois, [...]. Pour moi c'est extrêmement lucratif de travailler pour elle. Mais cette femme ne s'entoure que d'hommes homosexuels dans sa vie, uniquement. Elle déteste (rires) tous les hommes, sinon, pis elle a pas d'amies femmes, t'sé j'veux dire, c'est une blague, là, un cliché ambulant, là [...]. Si elle avait su au début ou même maintenant, peut-être que notre relation de travail serait pas aussi bonne (Thierry, 27 ans, lignes 659-675)

S'il tire avantage de sa masculinité « un peu en marge », Thierry est toutefois encore victime d'homophobie. Il s'est fait battre deux fois au cours des deux dernières années. La première fois, il a porté plainte à la police. Ses agresseurs s'en sont tirés

par un simple avertissement pour « tapage nocturne³¹ ». La deuxième fois, il s'est fait lancer une poubelle et on lui a cassé une bouteille de verre sur le visage. Encore aujourd'hui, Thierry affirme être victime d'insultes homophobes au moins une fois par semaine.

4.2.8 Lō

4.2.8.1 Enfance

C'est durant son enfance que Lō dit avoir « commencé à remarquer, à comprendre c'est quoi la masculinité [...] à remarquer que y'a des gens qui sont plus masculins que d'autres, là » (Lō, 21 ans, lignes 107-108). Une des raisons de cette prise de conscience semble avoir été sa grande passion pour la musique rap. Selon lui, « l'imagerie du rap, c'est vraiment stéréotypé homme pis femme » (Lō, 21 ans, lignes 129).

J'ai fait anglais intensif en 6^e année, pis je me suis mis à comprendre plus les paroles que j'écoutais, à saisir des trucs qui étaient dis, tout ce qui est genre les rapports homme femme dans la musique pis toute l'utilisation du mot « bitch » pis « faggot ». Ça a sûrement contribué à construire ma perception de c'est quoi un homme, pis c'est quoi un homme qui est « moins homme », pis c'est quoi une femme (Lō, 21 ans, lignes 132-138).

Jeune, les rappeurs ont été pour Lō les principaux modèles de sa masculinité. La nonchalance, l'agressivité, la violence, la valorisation de l'acte sexuel et de l'argent sont les principaux comportements adoptés par les rappeurs qu'écoutait Lō et qui l'ont influencé.

³¹ Selon le SPVM (Service de Police de la ville de Montréal), le règlement sur le bruit concerne tous appareils « sonores », systèmes de « sirène », ou « autre dispositif d'alerte », ainsi que tous « cris », « clameurs », « chants », « altercations » ou « imprécations ». Ceci forme un délit nommé « bruit prohibé dont est issu le « tapage nocturne ». Site internet : <http://www.spvm.qc.ca/fr/Fiches/Details/Reglement-sur-le-bruit>

Je trouvais ça vraiment cool. Ayoye, c'est hot ! C'est ça que je veux être, je veux avoir de l'argent, pis surtout je veux avoir tout ce qui vient avec, je veux pouvoir exactement m'habiller comme eux, pis être comme toujours garder la tête froide comme ces gars-là, toujours être cool, pis pouvoir me coller sur qui je veux pis avoir des relations sexuelles avec qui je veux, pis pouvoir conduire les autos que je veux, pouvoir, astiquer mes armes à feu, chez moi (Lö, 21 ans, lignes 194-198).

Lö n'a jamais été un grand sportif. Ses principales activités à l'école primaire étaient d'écouter du rap, de regarder la télévision, et éventuellement (en sixième année) de fumer de la marijuana.

Lö nous a raconté avoir eu de bonnes interactions avec les enseignants même s'il parlait beaucoup en classe. L'interaction avec les élèves était plutôt ordinaire. S'il avait deux bons amis à cette époque, Lö nous a dit avoir vécu le sentiment de ne jamais faire ce qu'il fallait pour être accepté : « Ça leur tentait pas trop de traîner avec moi » (Lö, 21 ans, lignes 260 – 262). Après avoir hésité, Lö nous a raconté avoir vécu de l'homophobie :

C'est certainement de l'homophobie, j'y repense pis ouais, c'est sûr que c'est de l'homophobie. Me faire dire « t'es fif » ou « t'es trop fif pour faire telle chose », ou genre, « vas-t-en t'es gai »! Ouais, c'est sur que c'est de l'homophobie. (Lö, 21 ans, lignes 366 – 371).

4.2.8.2 Adolescence

Lö a été traité de « fif » aussi à l'adolescence. Pourtant, il évoque l'importance d'avoir des relations hétérosexuelles à cette époque pour lui :

T'sé un homme c'est encore un gars fort, plutôt grand, un gars encore avec une attitude agressive, proactive, mais c'était aussi, un gars y faut que ça fourre, y faut que ça baise. Ça a des relations sexuelles, mais évidemment, un gars ça a des relations sexuelles hétérosexuelles au secondaire (Lö, 21 ans, lignes 398-402).

Les modèles de masculinité ont changé pour lui aussi à cette étape de sa vie. Des rappeurs, Lö est passé aux chanteurs de musique métal. Ce changement de style n'a toutefois pas transformé le type de comportement promu par ce modèle. « Le fond reste le même. C'est l'agressivité, la violence pis encore une fois, tout le rapport à la sexualité pis aux femmes, c'est assez similaire, là (Lö, 21 ans, lignes 496-497).

Je me rappelle de moi comment j'étais au secondaire pis je rentrais pas vraiment dans les caractéristiques de qu'est-ce qu'était un homme que j'avais à ce moment-là, t'sé j'étais pas musclé, j'étais pas grand, j'étais pas poilu, j'étais pas agressif, j'étais très peureux, j'étais gêné, je parlais pas à grand monde, mais en même temps, je voyais dans ma relation, avec ma première copine que j'ai eue, que vraiment, ça faisait de moi, avoir une blonde, faisait de moi un homme. T'sé, j'étais un gars, là, parce que j'avais une blonde, pis comme, on se touchait, genre, fait que j'étais un gars accompli parce que je me dirigeais lentement mais sûrement vers ma première relation sexuelle c'était vraiment important pour être un vrai gars, de mettre son pénis dans un vagin (Lö, 21 ans, lignes 440-448).

À l'école secondaire, Lö jouait au hockey. Il était aussi musicien, jouant de la batterie, de l'harmonica et de la guitare. Il adoptait plusieurs attitudes pour se définir comme homme.

J'avais des comportements sexistes et homophobes et j'avais un discours sexiste et homophobe avec mes amis au secondaire [...], donc j'en étais pas victime pis je le subissais pas. (...) T'sé je pouvais pas être gai parce que j'étais homophobe, là. Alors que je suis même pas sûr, je pense pas que ce soit nécessairement mutuellement exclusif, mais ils ne me faisaient pas subir l'homophobie parce qu'ils me considéraient pas du tout que je pouvais être gai, parce que je riais à ces jokes homophobes (Lö, 21 ans, lignes 1011-1020).

Ses relations avec les enseignants et les autres élèves étaient bonnes, tout comme à l'école primaire. Les deux grandes différences qu'il a notées d'avec ses camarades du secondaire étaient son désir de poursuivre des études à l'université et son style vestimentaire, axé sur le style métal, « je mettais des pantalons serrés, avec des anneaux en métal pis des chaînes, des trucs comme ça pis j'étais un des seuls à mon

école secondaire qui faisait ça (Lö, 21 ans, lignes 570-572). Cette différence de style, toutefois, n'a pas suscité de commentaires désobligeants à son égard.

4.2.8.3 Vie adulte

Alors que ce répondant dit avoir vécu une enfance et une adolescence plutôt « normales », quant à l'expérience de la masculinité et de l'homophobie, c'est lorsqu'il est entré à l'université que sa vision de la masculinité s'est transformée. C'est d'ailleurs à cette période que survint l'expérience de l'homophobie dont il a été victime et qu'il nous a racontée avec émotion. Nous y reviendrons un peu plus loin dans cette section du chapitre.

Lorsque Lö décrit l'homophobie, il retient l'idée d'une pression sociale sur l'individu pour que « le sexe », le « genre » et « l'orientation sexuelle » soient en parfaite cohérence :

L'homophobie c'est l'expression verbale ou physique, ou juste une façon d'attitude, ou écrite ou expression [...], d'une injonction ; d'une pression qui est faite sur les gens pour qu'ils se conforment à des normes ou le genre, le sexe et l'orientation sexuelle sont en cohérence, là. [...] Que tout le monde ait un sexe pis un genre défini et que tout le monde ait une orientation sexuelle définie, pis que ces trois choses-là soient toujours cohérentes. (Lö, 21 ans, lignes 62 - 85).

Selon Lö, l'expression de l'homophobie est variée et revêtirait au final une fonction de protection et de maintien de la cohérence des normes :

C'est une façon de protéger pis comme, d'essayer de maintenir une vision du monde qui est irréaliste, [...] cette personne-là comme, quand elle applique ces comportements homophobes là, c'est dans le but de ramener quelqu'un dans la norme ou juste de... d'entretenir sa perception des choses que le monde devrait être d'une certaine façon, que les gens devraient agir d'une certaine façon (Lö, 21 ans, lignes 69 - 77).

À cette époque, Lö a eu l'impression de passer de « gars » à « homme » (Lö, 21 ans, lignes 690). Être un homme ce n'était plus tant être fort, grand ou même avoir des

relations sexuelles, « c'était juste comme d'avoir des pantalons pis un coton ouaté. Genre, si t'es un gars tu mets pas une jupe, tu t'habilles en gars, là » (Lö, 21 ans, lignes 645-646). Pour Lö, la masculinité s'est exprimée d'une manière différente au CEGEP : « J'ai lâché les jupes gothiques, pis j'ai commencé à porter juste des jeans, des t-shirts, des cotons ouatés. Fait que je m'habillais plus neutre, j'avais un style vestimentaire qui était plus masculin » (Lö, 21 ans, lignes 687- 689). La masculinité passait également par le caractère et le comportement :

Je trouvais aussi que être un homme ça passe par la façon que tu t'exprimes, la façon dont tu te présentes ou tu dis ce que tu penses, pis je trouve que je fittais plus là-dedans. Un homme c'était toujours calme, c'était moins passionnel, plus rationnel. J'ai commencé à avoir des cours de philo au CEGEP pis je suis mis à valoriser tout ce qui était rationnel. Fait que j'étais un homme parce que j'étais rationnel, parce que je m'habillais neutre, parce que je prenais des épaules, parce que j'étais hétérosexuel, j'avais une copine, pis on faisait des activités de couple, j'étais un homme pas un gars (Lö, 21 ans, lignes 694-700).

L'importance accordée au comportement s'exprimait également dans le fait de posséder une automobile et savoir la réparer.

Je me suis acheté un char au CEGEP. Sti que c'est masculin, ça ! Je me rappelle d'y avoir déjà pensé [...] à quel point mon attitude dans la voiture était... quand j'étais dans ma voiture avec ma blonde, c'était vraiment flagrant : c'était toujours moi qui conduisais, je lui ouvrais toujours la porte, évidemment, un homme c'était galant. C'est moi qui conduisais et je décidais un peu de ce qui se passait dans l'auto. [...] Fait que je me suis mis à réparer des boutes de mon auto, c'était pas mal masculin. Masculinité c'était ça aussi. C'était de faire des tâches concrètes comme réparer des voitures (Lö, 21 ans, lignes 745-760).

À l'université, Lö a entendu parler de féminisme et de la pensée Queer. Ceci a transformé sa manière d'envisager et de vivre sa masculinité. Il s'est interrogé, a pris conscience et a commencé à agir différemment :

Je me suis mis à rencontrer beaucoup de gens qui [...] pouvaient soit fitter dans mes caractéristiques de quelque chose qui était de très masculin pis qui s'identifiaient pas homme, ou au contraire qui pouvaient fitter dans mes codes de ce qui était féminin, pis qui s'identifiaient pas femme, pis aussi des gens qui

s'identifient homme, mais qui sont pas du tout dans ce que j'avais comme code au CEGEP [...]. J'ai parlé à beaucoup de gens qui m'ont aidé à remettre en question ces osties de codes-là (Lö, 21 ans, lignes 781-788).

À cette période de sa vie, Lö a alors vécu une expérience d'homophobie. Elle a eu lieu au Mexique, endroit où son père réside. Son père l'a traité de « fif » et, plus tard, a passé un commentaire sur les vêtements qu'il portait :

La première fois que je suis arrivé au Mexique le soir, j'ai apporté des Sarouels, c'est des grands pantalons amples [...] Pis je les ai mis, pis il m'a dit « Ben tu vas pas sortir avec ça, là ? ». J'ai dit « Ouais », pis il m'a dit « Ben si on va quelque part, j'aimerais mieux que tu portes des jeans, là ». Pis je me rappelle pas mot pour mot de ce qu'il m'a dit et je me rappelle qu'il n'a pas fait allusion explicite à l'homosexualité, mais euh, mais j'ai vraiment eu l'impression de ce qu'il voulait dire c'était « Je veux pas que les gens pensent que mon fils est gai » (Lö, 21 ans, lignes 926-933).

L'homophobie vécue au Mexique l'a profondément heurté et a provoqué un doute sur l'amour que son père lui portait :

Criss que je l'ai mal reçu, ça m'a fait vraiment de la peine de savoir que mon père me dise ça. T'sé, parce que je me suis dit si j'avais été gai, si j'avais répondu : « Oui, je suis gai », comment est-ce qu'il aurait réagit ? T'sé je me suis toujours dit : « Mon père il m'aime pis il va toujours m'aimer inconditionnellement », mais là j'ai senti que c'était pu si sûr que ça. Pis ça m'a vraiment shaké (Lö, 21 ans, lignes 918-922).

Jusqu'à ce jour, Lo dit ressentir, à chaque fois qu'il voit son père « que y'a des trucs qui dérangent pis que y'a des trucs qui dérangent en lien avec sa peur que je sois peut-être gai, je le sens dans ce qu'il dit. ((Lö, 21 ans, ligne 1020)

4.3 Données transversales

Les parcours de vie des hommes interviewés sont variés et démontrent la complexité des questions liées aux masculinités. Cette section présente les données d'entrevues

de manière transversale afin de faire ressortir les thèmes qui serviront à l'analyse de contenu en regard de la masculinité et de l'homosexualité.

4.3.1 Masculinité sociale

Les répondants ont partagé leurs perceptions de la masculinité. Nous avons décidé de séparer ces perceptions en deux catégories, en reprenant d'un côté l'expression « masculinité sociale » issue de l'entrevue que nous avons réalisée avec Charles et de l'opposer à ce que nous avons nommé « masculinité réflexive ».

La masculinité sociale réfère à un ensemble de traits ou de caractéristiques qui expriment ce qui est attendu d'un homme, tant au niveau du comportement, de l'apparence physique, que de ses manières d'agir, ou de ses pratiques culturelles (musique écoutée, vêtements portés, activités pratiquées, etc.). Pour d'autres répondants, la masculinité sociale se déploie dans divers médias, par exemple journaux, télévision ou publicité, et dicte aux hommes les comportements à adopter.

L'homme idéal selon ces normes de genre-là, ça serait un homme qui a de l'argent, un pouvoir financier, un pouvoir physique, donc quelqu'un qui est en forme, en santé, c'est ça, t'sé, quelqu'un de manuel, qui sait travailler de ses mains, qui sait construire, t'sé mettons quelqu'un dans la construction, ou qui sait réparer [...], quelqu'un qui est énergique ; y'a certaines personnes qui appellent ça de l'agressivité [...] qui a beaucoup de désir sexuel, [...]. Cet homme-là va être hétérosexuel, parce qu'un homme masculin est nécessairement hétérosexuel. Ensuite, cet homme-là va s'affirmer beaucoup, [...], ses idées, mais pas une affirmation de ses émotions (Dave, 23 ans, lignes 39-55).

Jacques, qui prend soin de se distancier de la masculinité sociale, affirme qu'elle réfère aux caractéristiques suivantes :

Chez les jeunes c'est bien plus toléré et même valorisé. C'est un homme qui a beaucoup de force physique, véhicule la force physique, pis qui s'impose, qui est violent, même, c'est un homme qui se laisse pas faire, c'est un homme qui

dit dans son couple qu'est-ce qui va se passer. Mais attention, je m'identifie pas à ce modèle-là, c'est le modèle comment moi je le perçois, le modèle de masculinité, c'est quoi le modèle gars-gars-gars. T'sé un gars, ça devrait entre autres genre, faire du sport, je pense que le sport, c'est une partie importante de la masculinité, et pis je pense aussi que c'est ça, un homme violent, t'sé, violent, conquérant, dominant, genre, qui assure les affaires, genre protecteur [...] (Jacques, 23 ans lignes 40 – 50).

Tous les répondants ont mentionné cette masculinité sociale. Dans une visée de compréhension générale, nous avons regroupé les différentes caractéristiques, physiques et comportementales, dans le tableau 4.4.1

Tableau 2 : Caractéristiques de la masculinité sociale

Caractéristiques physiques	Présence d'une musculature, grandeur, présence d'une pilosité, force physique marquée, physique imposant, qui est en santé.
Caractéristiques comportementales	Frondeur, manuel, travailleur, actif, proactivité en matière de séduction, dominant, conquérant, protecteur, énergique, sportif, fait preuve d'une certaine violence face aux autres (agressivité), démontre un fort désir sexuel et sexualité hétérosexuelle, affirmation de soi, à l'aise devant un public, ne pleure pas, tendance capitaliste (pouvoir financier), aime jeux vidéos (en particulier les « jeux de guerre »), aime se bagarrer, tendance grégaire (« se tenir avec ses chums de gars »), prend sa place, sait s'imposer aux autres.

Comme Jacques, tous les répondants disent être en dehors de cette image sociale de la masculinité. Ils ont élaboré au cours de leur vie une sorte de masculinité alternative,

en d'autres mots, un genre social masculin bien à eux que nous pouvons appeler la « masculinité personnelle ».

4.3.2 Masculinité réflexive

Cette vision alternative de la masculinité est beaucoup plus floue que les autres définitions de la masculinité sociale que les participants ont fournies. Les caractéristiques fournies par les participants reflètent cette fluidité, notamment par le fait de ne pas toutes être précises, affirmées et, au final, contraignantes. Nous avons toutefois décidé de les résumer dans le tableau 4.4.2. Nous y voyons la volonté de s'affranchir de la masculinité sociale.

Tableau 3 : Caractéristiques de la masculinité réflexive

Caractéristiques physiques	Absence de force physique, absence de musculature.
Caractéristiques comportementales.	Pas sportif, pas manuel. intellectuel, aimer des « affaires de fille » (ex. : comédie musicale), goût pour les beaux vêtements, émotif, ouvert d'esprit, non craintif de sa partie féminine et capacité à « emprunter » des éléments comportementaux, pro-féministe, non perçue comme un idéal à atteindre, recherche avant tout le bien-être, paternité, modèle de masculinité en constante construction et somme toute « secondaire ».

La masculinité réflexive est plus floue, moins rigide. Elle se catégorise moins sur un axe binaire du genre homme femme. Selon Charles, il est davantage question d'avoir « découvert une masculinité qui est la mienne » (Charles, 25 ans, ligne 403). Cela rejoint aussi la pensée de Lö lorsqu'il affirme que de dessiner les contours d'une définition personnelle de la masculinité se bute à un constat de non-nécessité : « Je

pense qu'il ne devrait nécessairement pas avoir une définition de ce que devrait être un homme » (Lö, 21 ans, lignes 17-18). Puis, comparant les caractéristiques du genre social à des boules déposées dans un sac, Dave nous dit :

Je prends ce sac-là... je prends mettons 3 sacs. Les caractéristiques considérées comme masculines, les caractéristiques considérées comme féminines, pis les caractéristiques considérées comme neutres. J'prends ces sacs-là, je prends ces ciseaux, je coupe les trois sacs, je mets toutes les boules ensemble pis j'me baigne dedans ! (Dave, 23 ans, lignes 779-783).

La fluidité dans la définition et l'expression de la masculinité permettent selon les répondants l'auto-identification, la pluralité et l'interchangeabilité :

Je m'identifie comme un homme, mais ça tient plus au fait que je m'identifie à mon corps (Jacques, 23 ans, lignes 28).

La masculinité pour moi c'est, nécessairement pluriel, je veux dire j'pense que ça peut prendre différentes formes, les identités sont assez fluides, j'ai pas de définition de ce que devrait être un homme (Thierry, 27 ans, lignes 10 - 13).

4.3.3 La distance par rapport à la norme sociale de la masculinité

Les participants se situent, chacun à leur façon, à l'extérieur de la « masculinité sociale ». Toutefois, cette distance par rapport à la norme sociale de la masculinité n'est pas vécue nécessairement comme quelque chose de négatif. Au contraire, en dépit de l'homophobie qui en a résulté, la perception de cette différence pour certains présente un aspect positif (Jacques, Marco, Thierry et Dave). Pour Dave, par exemple :

Ben rendu là, je veux prendre ce que je considère comme bénéfique peu importe l'étiquette qu'on lui donne pis j'men fou de l'étiquette qu'on lui donne, ça donne pas grand chose au final, autre que le fait de me mettre dans une case où je peux pas vraiment bouger (Dave, 23 ans, lignes 785 – 789).

Pour d'autres, la distance à la norme est vécue comme un malaise, notamment dans la comparaison aux femmes. Patrick, par exemple, dit être jaloux des femmes puisque selon lui elles peuvent exprimer des caractéristiques et des comportements qui lui sont interdits.

Je suis comme jaloux des femmes, [...] de la capacité qu'elle ont de communiquer entre elles, de faire des liens entre elles, pour avoir des copines. Des amis, moi, j'avais pas d'amis, j'ai pas d'amis, hommes, j'ai pas... [...] J'aimerais ça, être comme ça, moi avec des hommes comme elles sont eux autres, entre femmes (Patrick, 57 ans, lignes 361 – 368).

D'autres répondants ont exprimé une certaine ambivalence vis-à-vis la masculinité sociale en lien avec leur masculinité réflexive. Pour Lö, notamment, cette ambivalence se traduit par un sentiment de ne jamais être adéquat par rapport à la norme sociale :

Je me sens un peu différent tout le temps, dans le sens que quand je suis avec ma famille ou mes amis hors université, je me sens un peu tout le temps le fucké, celui qui sort des normes, mais quand je suis avec certaines personnes, certains amis ou certaines connaissances que j'ai à l'université, je me sens comme trop normé (Lö, 21 ans, lignes 1132 – 1135).

Les perceptions des participants à l'endroit de la masculinité sont variées et reflètent leurs expériences de vie en lien avec nos questionnements de recherche. Elles mettent également en lumière l'ambiguïté du concept de masculinité et son rapport avec le problème social de l'homophobie. Au cours de nos entretiens, nous avons questionné les participants au sujet des différentes pistes de solutions de l'homophobie. Ce qu'ils proposent se retrouve dans la partie suivante de ce chapitre.

4.3.4 Rapport à l'homosexualité

Les répondants entretiennent un rapport particulier à l'homosexualité. S'ils ne s'identifient pas comme homosexuels, ils sont néanmoins identifiés comme tels dans

le regard des autres, à travers la norme sociale de ce qu'est un homme dans notre société québécoise. Les données transversales de la recherche convergent autour des perceptions sur ce thème. Tous les répondants ont parlé de leur rapport à l'homosexualité de différentes manières.

Deux types de rapport social à l'homosexualité se démarquent. Premièrement, certains participants nous ont dit s'être interrogés sur leur orientation sexuelle à la suite de l'homophobie vécue. Pour Jacques, par exemple : « Qu'est-ce qui arrive si... s'ils avaient raison, si c'était vraiment vrai, si j'étais vraiment gai ? » (Jacques, 23 ans, lignes 411-416). Deuxièmement, certains hommes que nous avons interviewés soulignent l'existence du lien entre l'orientation sexuelle masculine et la féminité. Pour eux, recevoir l'insulte de « fif », c'est d'être perçu comme une femme ou une fille. « C'est comme s'il se faisait traiter de fille », explique Dave. Pour lui, par exemple : « la féminité chez un homme, c'est souvent lié, dans l'esprit des gens, à l'homosexualité » (Dave, 23 ans, lignes 62-64).

4.4 Pistes de solution pour combattre l'homophobie

Les perceptions des participants à l'endroit des pistes d'intervention pour enrayer le problème de l'homophobie sont plurielles. Toutefois, elles mettent toutes en lumière une volonté de déconstruire la masculinité. Pour Thierry, qui exprime bien cette idée :

Je pense que si on désamorce ça, peut-être que ça va amener les gens à accepter plus de diversité dans la masculinité pis que si les gens acceptent que être un homme, ça peut être mille et une chose différente, ben y'aura moins d'homophobie parce que c'est un type de masculinité, ça fait partie de la masculinité, parce que être gai, c'est être un homme aussi (Thierry, 27 ans, lignes 1081 – 1084).

4.4.1 Éducation

Plusieurs répondants ont ciblé le milieu de l'éducation pour intervenir sur le problème social de l'homophobie. À l'intérieur du système d'éducation, les participants affirment qu'il est nécessaire de s'attaquer à ce que ils appellent « les idées dominantes ». Une des formes que peuvent prendre ces idées dominantes est le patriarcat. Dave le définit comme le « maintien de l'institution » et « le pouvoir masculin, donc une certaine clique d'hommes qui détiennent des pouvoirs, avec des moyens, par exemple les médias » (Dave, 23 ans, lignes 1229-1232). Selon lui, les victimes du patriarcat sont multiples et les hommes hétérosexuels peuvent aussi l'être:

Les hommes aussi peuvent être victimes du patriarcat. T'sé [...], les victimes du patriarcat ce sont souvent les femmes et les minorités sexuelles. On s'entend que, même l'homme blanc et hétéro et blablabla, peut aussi être victime du patriarcat. T'sé, moi on me verrait dans la rue, on dirait : « Ben bon regarde, ça c'est le modèle du gars qui profite du patriarcat au maximum ». T'sé on me regarde... mais je... pourtant j'en ai souffert une méchante claque (Dave, 23 ans, lignes 1164-1174).

Pour Dave, notamment, il est important de regarder le contenu des programmes d'éducation afin d'éviter de séparer en deux les caractéristiques du genre social et de reproduire le patriarcat : « Je trouve qu'on dichotomise encore le genre, pis on dit « les hommes c'est d'même pis les femmes c'est d'même » (Dave, 23 ans, lignes 1142-1152).

Marco trouve quant à lui que le problème social de l'homophobie est lié au contexte ou pays concerné. Dans son cas, en France, il déplore le côté strict et fermé du système d'éducation :

La structure de l'école favorisait le genre de comportement que j'ai subi. Dans le sens que j'ai trouvé que [...] y'avait quelque chose d'extrêmement malsain, j'me sentais vraiment en prison, j'me sentais enfermé avec les 30 mêmes personnes avec qui j'avais vraiment pas grand-chose à avoir (Marco, 21 ans, lignes 787 – 797).

4.4.2 Médias

Les répondants ont aussi ciblé les médias pour intervenir sur le problème social de l'homophobie. « C'est peut-être les médias qui m'ont corrompu » a déclaré Thierry (27 ans, lignes 1070) lorsqu'il nous a expliqué que les médias ont une influence et projettent une image particulière des hommes. Patrick lui suggère de promouvoir d'autres rôles pour les hommes par le biais des médias : « Qu'on ait des rôles masculins plus intéressants » (Patrick, 57 ans, lignes 403).

Jacques insiste aussi sur le rôle des médias dans la construction des rôles genrés. Selon lui, une plus grande visibilité des minorités sexuelles dans les médias provoquerait un changement de comportements et d'attitudes homophobes. Il suggère, par exemple, de s'assurer que dans toutes les productions culturelles pour enfants les personnages ne soient pas toujours hétérosexuels et réclame l'acceptation : « il faut valoriser les caractères ambivalents de chacun, par exemple, encourager les petits gars à danser, à faire du ballet, à s'exprimer, à avoir plus des comportements féminins » (Jacques, 23 ans, lignes 796-806).

4.5 Conclusion

Ce chapitre a mis en évidence le parcours de vie de huit hommes en regard de la masculinité et de l'homophobie vécue à l'enfance, à l'adolescence et dans la vie adulte. Il a permis également de s'enrichir des perceptions partagées par ces répondants pour contrer l'homophobie. Le prochain chapitre, celui de la discussion des résultats de la recherche, essaiera d'y voir plus clair.

CHAPITRE V

DISCUSSION DES RÉSULTATS

Introduction

Le chapitre se divise en plusieurs parties. Nous discutons tout d'abord le concept de masculinité sociale. Il appert que la masculinité sociale s'est déployée comme une norme pour les hommes que nous avons rencontrés. Nous revenons sur ce résultat en le confrontant au concept de masculinité hégémonique de Connell (2005). Toutefois, aussi normative cette masculinité sociale semble-t-elle être pour les interviewés, il reste que l'environnement dans lequel elle se déploie prend davantage d'importance que nous l'aurions tout d'abord imaginé. Nous insisterons donc sur cette idée en discutant du processus de socialisation familiale, scolaire, et de l'influence des pratiques culturelles sur la norme de la masculinité sociale et hégémonique. Nous discutons ensuite de l'existence de deux niveaux d'homophobie que nous avons nommé « homophobie profonde » et « homophobie de surface ». Le chapitre se clôt sur l'intégration de ces idées à la question de la norme et de son lien avec l'homophobie vécue, le sexisme, patriarcat et les pistes de solutions proposées par les participants.

5.1 La masculinité s'est présentée comme une norme

La masculinité, qui s'exprime au travers des parcours de vie des répondants et de leurs perceptions qu'ils ont partagées en entrevue se déploie de manière complexe comme une norme sociale, ce que nous avons appelé la « masculinité sociale ». Cette masculinité sociale s'apparente à bien des égards au concept de masculinité hégémonique que nous avons présenté dans notre cadre conceptuel. Si cette norme de la masculinité a été perçue comme aliénante pour les participants, que faire de l'affirmation de Butler au sujet de l'existence d'un paradoxe de la norme (Butler,

2006, p. 235 – 236), c'est-à-dire comment concilier l'idée que si les normes sont parfois aliénantes comme dans ce qui nous occupe ici, elles sont toutefois nécessaires puisqu'elles permettent au sujet d'exister ?

La pensée Queer qui vise justement à déconstruire les normes de genre s'est présentée comme une solution pour plusieurs répondants. Or, suivant l'idée de Butler, le Queer est aussi être régi par des normes. La question à se poser devient alors : est-ce que la norme régie par la pensée Queer est moins aliénante que la norme régie par la masculinité sociale ou hégémonique ? Pour Lö, les normes régissant la pensée Queer paraissent contenir leur lot de difficultés. Si le fait de déroger des normes de la masculinité sociale ou hégémonique lui a fait subir l'expérience de l'homophobie, il semble que le genre social promu par les Queer le rend parfois mal à l'aise et inconfortable. Or, la subversion des normes de genre ne doit pas devenir une norme interne aliénante puisque ce faisant, le Queer passerait à côté de son but premier.

5.1.1 Hégémonie de la masculinité

Premièrement, notons que, comme la masculinité hégémonique, la masculinité sociale semble beaucoup plus idéale que véritablement vécue (Connell et Messerschmidt, 2005, p. 832). Elle représente l'image intangible, mais belle et bien normée de ce que devrait être et faire un homme. De plus, comme le note Connell (*Ibid.*), la masculinité sociale, comme la masculinité hégémonique, s'est présentée comme un pivot à partir duquel les hommes que nous avons rencontrés comparent leur propre masculinité (la masculinité réflexive).

Tout comme la masculinité hégémonique, la masculinité sociale est avant tout l'expression « idéale » de ce que devrait être un homme et ce, dans une société particulière. De la même façon que la masculinité hégémonique (Connell et Messerschmidt, 2005, p. 832), la masculinité sociale se déploie à travers la culture et

les institutions, la culture du rap par exemple. Elle correspond à une réalité produite par les institutions de l'État dont l'école constitue une belle illustration.

Le rapport qu'entretient la masculinité hégémonique avec les autres types de masculinité, c'est-à-dire les relations de subordination, de complicité et de marginalisation, peut aussi être dégagé. Par exemple, pour les répondants, il apparaît évident que la masculinité sociale domine les autres formes de masculinités. C'est d'autant plus vrai que l'expérience de l'homophobie vécue et rapportée par eux est elle-même l'expression de cette tentative de subordination. Comme le rappelle Connell : « some heterosexual men and boys too are expelled from the circle of legitimacy » (Connell, 2005, , p. 79). C'est ce que nous avons observé dans le cadre de notre recherche. La masculinité « légitime » est sociale et écrase la « masculinité réflexive ». Ce faisant, toute autre forme de masculinité devient moins « véritable », ce qui cause en conséquence une inégalité entre les masculinités existantes.

Au regard du lien de complicité entre la masculinité hégémonique et les autres formes de masculinités, il nous apparaît hardi de conclure d'une manière claire au principe de complicité que Connell a observé. Au contraire, à la lumière des parcours de vie des répondants, ces derniers semblent se percevoir davantage comme des « victimes » que comme des « complices ». Cela ne signifie en rien que ces hommes hétérosexuels n'ont pas déjà « profité » du système patriarcal et donc de la masculinité sociale, et ce, même s'ils la rejettent.

Finalement, nous ne pouvons rien discuter ici des relations entre la masculinité hégémonique, les autres formes de masculinité et la volonté de marginalisation. Le concept de marginalisation implique une masculinité issue d'une classe ethnique autre que caucasienne ou une masculinité particulière à une certaine classe sociale, des conditions que nous n'avons pas relevées dans notre étude.

5.1.2 Socialisation

Deuxièmement, la masculinité sociale s'est construite de plusieurs manières dans le parcours de vie des répondants au moyen de ce que nous avons identifié comme la socialisation. Elle s'est d'abord construite pour plusieurs dans le milieu scolaire. Pour d'autres, ce fut dans la famille et à travers les productions et les pratiques culturelles. Ces données correspondent exactement à ce qu'écrivent les différents auteurs recensés au chapitre deux (Bereni et *al.*, 2008 ; Mosconi 1999; Baurébot 2011; Mead 1966, 1963 et Dionne 2012). Il s'agit ici d'un lieu primaire (famille) et secondaire (école) de socialisation du genre.

5.1.2.1 Le milieu scolaire

À l'école, rappelle Bereni et *al.* « les enseignants ont aussi des attentes stéréotypées quant au comportement des deux sexes » (2008, p. 99). Cette remarque semble juste puisque dans le milieu scolaire, la norme de la masculinité sociale s'est parfois exprimée au travers de la relation que certains participants entretenaient avec leurs enseignants, certains participants affirmant l'existence d'un comportement typique attendu des garçons ou, du moins, un comportement différent selon le sexe.

Par ailleurs, il nous apparaît important de mentionner que le milieu scolaire « alternatif » que nous avons rencontré avec Thierry fait ressortir l'importance de l'environnement dans la socialisation masculine. Lorsqu'un établissement scolaire met de l'avant une fête d'Halloween à thématique « cross-gender » (textuellement « expression du genre inversé ») comme nous l'a raconté Thierry et que les professeurs s'habillent pour l'occasion avec des vêtements de l'autre sexe, nous voyons qu'il y a là peu de place pour l'expression d'une discrimination basée sur l'expression du genre. C'est d'ailleurs ce qu'a perçu Thierry.

5.1.2.2 Le milieu familial

La norme de la masculinité sociale s'est également parfois déployée dans le cadre des dynamiques familiales. Pour Bereni et *al.* citant Fischer (*Ibid.*, p. 91-92) : « l'existence sociale de l'enfant commence beaucoup plus tôt qu'auparavant, les parents étant amenés à présenter leur enfant hors du giron familial dès les premières semaines de son existence », ce qui a pour conséquence de marquer définitivement la différence entre les sexes, notamment à travers le vêtement. À la lumière de nos résultats, nous pouvons confirmer que le vêtement a une certaine importance dans l'expression de la masculinité sociale dans la sphère familiale, certains participants ayant mentionné la réticence parentale aux vêtements qu'ils portaient, que ce soit par exemple un pantalon ample ou un t-shirt rose. En plus du code vestimentaire, rappelons que la masculinité hégémonique s'est imposée lorsqu'un père a exhorté son fils à ne pas pleurer après avoir été frappé, l'encourageant même à répliquer. Ceci nous rappelle d'ailleurs l'importance des « injonctions » ou des « sanctions négatives » que peuvent utiliser les parents dans le processus de socialisation des enfants (Bereni et *al.*, 2008, p. 90) pour que ceux-ci adoptent des comportements genrés associés à leur sexe.

Fait intéressant, dans un cas particulier, les parents semblent avoir été les vecteurs d'une déconstruction de la masculinité sociale et non pas de sa cristallisation. Chez Jacques, en effet, l'environnement familial était « alternatif », son père faisant par exemple le ménage et la cuisine. Or, « certaines études ont montré l'existence de corrélations entre la connaissance des stéréotypes de genre (par exemple, « ce sont les mamans qui font la cuisine ») et la production de comportements conformes aux stéréotypes (les petites filles qui jouent à la dinette » (Aubry, Ruble et Silverman, 1999, cités dans Chatard, 2004, p. 28). En permettant une socialisation qui déconstruit les stéréotypes de genre, les parents de Jacques ont peut-être alors permis à ce dernier de développer une masculinité hors de ces stéréotypes.

5.1.2.3 Le milieu culturel

Différentes pratiques culturelles ont été relatées comme étant l'expression de la masculinité sociale ou de sa transgression. Dans un cas particulier, la danse folklorique est au cœur même de l'expérience de l'homophobie.

Le sport s'est avéré être une activité particulièrement associée à l'expression sociale de la masculinité. Cela va dans le même sens que Bereni et *al.* (2008, p. 103), lorsqu'ils écrivent que « dans l'histoire, les activités sportives ont longtemps fonctionné comme un dispositif d'affirmation et de confirmation de la masculinité ». En effet, le sport a occupé une place importante dans les parcours de vie des répondants. Parfois, le fait de ne pas le pratiquer a constitué une raison majeure de l'expérience vécue de l'homophobie et parfois non. Comme le soulevait Bastien-Charlebois (2011, p. 215), « la danse et la propreté vestimentaire sont considérées comme importantes dans l'expression de la masculinité des jeunes [...] tandis qu'il s'agit de l'inverse » chez d'autres. Conséquemment, tout comme pour la danse ou la propreté vestimentaire, le sport pourrait apparaître important et essentiel même pour l'expression de la masculinité chez un groupe alors que ce ne serait pas le cas pour un autre. Finalement, dans d'autres cas, c'est dans l'attitude générale qu'entoure l'exercice du sport chez les garçons que nous pouvons percevoir des caractéristiques de la masculinité sociale. La répulsion qu'un participant éprouvait pour l'attitude fortement compétitrice d'un professeur d'éducation physique en est un bel exemple.

Les chanteurs et les styles de musique ont aussi joué un rôle dans la socialisation à la masculinité. La plupart du temps, ces productions et pratiques culturelles ont fourni des modèles validant la norme de la masculinité sociale. Loin d'être totalement perméables aux productions et pratiques culturelles, les répondants ont pu jouir dans certaines situations d'une marge de manœuvre leur permettant de se

réapproprié, ou du moins de choisir ce qui correspond le mieux à leur personnalité, même si cela se retrouve en dehors de la norme de la masculinité sociale. D'ailleurs, pour un participant, un chanteur a été perçu plutôt un contre-modèle plutôt androgyne.

L'exemple du chanteur David Bowie cité par Jacques nous rappelle la pensée de Butler qui cherche justement à défaire le genre en repérant « les moments où le système binaire du genre est remis en cause, où la cohérence des catégories est mise en question et où la vie sociale du genre se révèle être malléable et transformable » (Butler, 2006, p. 245.). Peut-être pourrions-nous même le rapprocher de l'exemple de la drag-queen qu'utilise cette auteure (2005 et 2006, p. 248-266) pour démontrer que la performativité du genre doit être comprise comme étant une performance, c'est-à-dire une assignation normative, ou en d'autres termes un rôle appris, intégré et répété. Pour Butler, cette « assignation que nous endossons et reprenons à notre compte est la condition paradoxale de notre capacité, voire de notre puissance d'agir » (Fassin, 2005, p. 15.). Dans l'exemple de Bowie, la performance de la masculinité produit une nouvelle assignation de ce que « devrait » être un homme ; il remet en question la norme tout en la déstabilisant comme le fait la drag-queen de Butler. Il met en lumière une façon originale d'être un homme.

En somme, à travers la mise en œuvre de son caractère hégémonique et des multiples lieux de socialisation, l'influence de la masculinité sociale a été importante pour les hommes interviewés. Cela dit, ce qui importe le plus pour eux est la masculinité réflexive, fabriquée en fonction de l'environnement dans lequel chacun a vécu au cours de différentes étapes de sa vie.

5.2 Norme de masculinité, homophobie « de surface » et homophobie « profonde »

Les parcours de vie des participants ont fait émerger l'existence de deux « niveaux » d'homophobie³². Nous appelons le premier « homophobie de surface » et le deuxième « homophobie profonde ». L'idée de la présence d'insulte est ce qui entre dans « homophobie de surface » tandis que celle de l'assignation d'une identité à un cadre est celle que nous avons appelé « homophobie profonde ».

Le plus souvent déclinée sous les appellations de « fif », « gai » ou « tapette », l'homophobie de surface est l'insulte « ordinaire » associée à l'homosexualité. Cette façon de qualifier quelque chose de négatif passe avant tout à travers le langage et s'imisce dans les expressions courantes. Ici abondent les exemples : le fait de constater qu'il pleut et qu'un spectacle extérieur est annulé est « gai », ou le fait de ne pas s'essayer à un défi lancé par un camarade de classe est « fif ». Pour certains participants, l'homophobie de surface compte comme expérience d'homophobie. Chez d'autres, l'emphase est mise sur l'homophobie profonde. Pour notre part, nous croyons que l'expérience de l'homophobie de surface compte tout autant que celle de l'homophobie profonde. Comme le rappelle Bastien Charlebois, qui ne nomme pas le concept mais y fait tout de même référence (Bastien Charlebois, p. 216), l'homophobie de surface est lourde de signification :

L'emploi constant de la gamme d'insultes « fifs », « moumoune », « gai » et « tapette », quoique rarement lié ouvertement à l'homosexualité, ne vise pas moins les hommes gais puisqu'ils châtient les moindres traces de féminin chez les (jeunes) hommes. La popularité, l'ampleur, ainsi que les significations de ces insultes révèlent deux finalités de leur utilisation : non seulement

³² Voir en exemple (en gras) la définition que donne Thierry du problème social en p. 88 et qui met en lumière ces deux « niveaux » d'homophobie.

surveillent-elles l'intégrité du groupe des hommes, mais elle servent également à situer ses membres au sein d'une hiérarchie intérieure. (Bastien Charlebois, 2011, p. 216)

Chez d'autres répondants, l'emphasis est mise plutôt sur l'homophobie profonde. L'homophobie profonde désigne l'expérience dans laquelle les participants ont eu l'impression que leur entourage, qu'ils soient élèves, famille ou collègues, leur assignait une identité et les catégorisaient comme étant homosexuels. Rappelons que pour Chamberland et son équipe, cette expérience est largement vécue durant l'adolescence puisque plus du tiers, c'est-à-dire 38,6% des élèves au secondaire, ont affirmé avoir « personnellement vécu au moins un incident parce qu'ils ou elles sont gais, lesbiennes ou bisexuel-le-s (LGB) ou parce qu'on pense qu'ils ou elles le sont » (Chamberland et *al.*, 2010a, p. 39). Au CEGEP, le pourcentage est plutôt de l'ordre de 4.5 % (*Ibid.*, p. 107). Au regard de cette étude de Chamberland et *al.* et de nos résultats, nous pouvons affirmer nous aussi que « la transition scolaire entre l'école secondaire et l'établissement collégial semble aller de pair avec une baisse drastique de l'homophobie perçue et vécue » (2010b, p. 14), la majorité des expériences de l'homophobie (de surface et profonde) vécues par les participants s'étant déroulées durant l'adolescence (période du secondaire).

Tous les participants que nous avons rencontrés ont subi cette expérience d'homophobie profonde. L'expérience de l'homophobie profonde leur a fait percevoir crûment l'écart entre la norme de la masculinité sociale et leur réalité propre. Pourquoi ?

Nous pouvons supposer que c'est avant tout une question d'environnement ou de milieu social. Dans un milieu où les règles sont claires et les rôles bien définis, déroger aux normes sociales pourrait peut-être engendrer l'homophobie. Les répondants qui ont parlé de leur arrivée dans une grande ville (Montréal) faisant l'effet d'une bouffée d'air frais en contraste avec un milieu social précédent

caractérisé par l'homogénéité le démontrent bien. En effet, on peut raisonnablement penser que dans un petit groupe, la norme est plus clairement sentie et qu'y déroger y apparaît comme une trahison plus facile à discerner. Ainsi, les entretiens ont mis en lumière que la dérogation de la norme ne peut se penser en dehors de celle de l'homogénéité du groupe dans lequel cette norme se déploie. Il ne suffit pas de déroger aux normes de la masculinité pour subir l'expérience de l'homophobie. Encore faut-il que l'environnement dans lequel cette dérogation se déploie soit suffisamment homogène pour qu'il impose un modèle prégnant du genre masculin qui fasse alors sentir davantage le contraste générant l'homophobie.

Est-ce à dire que d'une manière automatique et au regard de la norme de la masculinité, c'est l'homogénéité d'un groupe qui est la clé pour comprendre l'expérience vécue de l'homophobie chez les hétérosexuels ? Ce n'est pas tant dans notre cas l'homogénéité du groupe qui importe, mais le niveau d'acceptation de la différence au sein de ce groupe. Il suffit d'imaginer un groupe homogène Queer pour comprendre tout de suite que l'homogénéité du groupe de référence ne peut être la seule clé interprétative du phénomène de l'homophobie vécue par les hommes hétérosexuels.

5.2 Rejet du féminin, sexisme et patriarcat

L'idée selon laquelle certains hommes hétérosexuels seraient « stratégiquement exclus » et victimes d'homophobie, car ils présentent des attributs sociaux de genre qui appartiennent d'une manière visible au pôle féminin (Butler, 2006, p. 235-236; Bastien Charlebois, 2011, p. 166), mérite d'être discutée. Pour Bastien Charlebois en effet,

Les théories qui situent l'origine des attitudes négatives à l'endroit des hommes gais (et des lesbiennes) dans le sexisme ou dans un système patriarcal sont justes. Dans chaque opposition à la pleine visibilité, égalité, reconnaissance et valorisation des hommes gais, on retrouve l'attachement à

un *statut quo* marqué par la supériorité symbolique de l'hétérosexualité et la répartition propre aux hommes et aux femmes (Bastien Charlebois, 2001, p. 242)

Pour Connell et Messerschmidt (2005 p. 832 et Connell, 2005, p. 77), la masculinité hégémonique aurait avant tout pour fonction de garantir la légitimité du patriarcat, entendu ici comme la domination des hommes sur les femmes. Or ici, la domination s'applique plutôt à d'autres hommes sous la forme d'une subordination des autres masculinités. Il nous semble donc pertinent de noter qu'à supposer que l'affirmation de Connell soit juste, il faut dès lors ajouter que le patriarcat n'est pas simplement affaire de sexes qui s'opposent et que plusieurs hommes peuvent en être victimes.

Bien que Connell ne nie pas notre dernière idée en affirmant que la masculinité de certains hétérosexuels peut être soumise et subordonnée à la masculinité hégémonique, il nous apparaît tout de même essentiel d'ouvrir davantage la question du patriarcat et de la placer au cœur de notre discussion. En effet, loin de profiter aux participants, le patriarcat leur fait plutôt subir l'expérience de l'homophobie. En s'opposant à ce qui paraît être au regard de la masculinité sociale ou hégémonique des comportements féminins, qu'il paraissent « évidents » ou non, l'expérience de l'homophobie profonde qu'ont vécue nos participants reflète une forme de sexisme puisqu'elle constitue non seulement un rejet mais aussi une dévalorisation des sujets sociaux associés au pôle féminin.

Si les garçons considèrent que les traits associés aux femmes ne sont pas dignes d'être présents chez les hommes, s'ils estiment que la force, la puissance, le courage et l'agressivité sont non seulement des traits supérieurs, mais également surtout possibles chez les hommes, ils infériorisent par conséquent les femmes. (Bastien Charlebois, 2011, p. 242)

À la lumière de nos résultats de recherche il nous paraît pertinent d'ouvrir davantage la définition du patriarcat pour qu'elle puisse inclure l'expérience d'homophobie qu'ont vécue les participants de notre étude. Nous envisageons conséquemment une

définition assez large du patriarcat et de son rôle dans la construction du problème social de l'homophobie : *le patriarcat est la domination des normes sociales associées au genre masculin, peu importe que ces normes soient physiques, psychologiques ou comportementales, au détriment de quiconque s'en distancerait d'une manière telle qu'il en subit un préjudice*. Une telle définition permet de rendre compte à la fois de l'expérience vécue par les femmes, par les membres des minorités sexuelles et ceux de la majorité sexuelle qui sont catégorisés hors-norme, soit comme efféminés soit comme homosexuels. Le rejet du féminin et le rôle du patriarcat dans cette exclusion stratégique permettent de saisir l'expérience de l'homophobie dans sa globalité et d'une manière plus inclusive.

5.3 Déconstruction des idées reçues sur le genre

Les pistes de solution proposées par les répondants pour combattre l'homophobie pointent dans la direction d'un décroisement de la masculinité sociale. Est-ce à dire qu'il faille l'abolir ? Bastien Charlebois (2011, p. 251) commente le travail de la féministe Monique Wittig qui a pensé l'abolition des catégories « femme » et « homme »

Une faille de ce scénario [...] est justement de reprendre un mode de pensée binaire qu'elle décrit en n'envisageant que deux choix diamétralement opposés. À la catégorisation ferme répond l'abolition complète. C'est considérer implicitement que toute forme de catégorisation est engoncée dans le binaire et porteuse de conflits. Se définir (par goûts ou par appartenances), dans cette perspective, procède strictement par opposition négative à d'autres, toute catégorie identitaire ne pouvant être que répressive.

Nous souscrivons au constat de Bastien Charlebois. De plus, il faut noter, en reprenant Mead (1966, p. 14) que si « la dichotomie se retrouve invariablement dans chaque société », le problème du genre social n'est pas tant les deux catégories

sexuelles ou plus³³ qui existent par-delà la diversité des sociétés humaines, mais bien ce qu'il y a à l'intérieur de ces catégories. Nous pensons tout comme Bastien Charlebois à l'existence de « catégories approximatives » plus ouvertes, c'est-à-dire une catégorie de genre qui ne contiendrait « aucun trait exclusif et universellement partagé. Seuls quelques traits phénotypiques dont l'apparition semble plus fréquente chez un sexe ou un autre » (Bastien Charlebois, 2011, p. 252).

Ne pas associer la danse, la sensibilité ou le fait de ne pas faire de sport au spectre masculin permettrait peut-être de déconstruire la masculinité pour éviter les pressions normatives qui émanent d'elle. Ainsi, le concept de « masculinité », plutôt que de disparaître totalement, s'élargirait pour devenir en définitive plus inclusif. Dans cette perspective, les attributs physiques socialement associés à la masculinité, la force physique par exemple, ne seraient plus considérés comme supérieurs aux autres, contrecarrant ainsi la subordination et au final, permettant une égalité véritable des masculinités. Nous croyons que cette idée représente un filon pertinent dans le cadre de l'intervention en travail social portant sur les questions de genre.

En plus d'un nécessaire décloisonnement de la masculinité sociale, les entrevues ont mis de l'avant l'idée de repenser le concept d'homophobie. Nous avons précisé au début de ce mémoire et dans notre problématique comment les recherches sur l'homophobie se sont intéressées exclusivement aux membres des minorités sexuelles. La raison en est simple : les membres des minorités sexuelles sont les principales victimes de l'homophobie (Chamberland, 2010a, p. 7). Les chercheurs ont proposé une définition de ce problème social en adéquation avec les minorités sexuelles, occultant ainsi le fait que les membres de la majorité sexuelle peuvent être aussi victimes d'homophobie. Ceci se révèle notamment vrai dans le cas du Québec, le problème social s'étant avant tout défini autour de l'expérience vécue des minorités

³³ Voir à ce sujet le mémoire de maîtrise de Marie-Ève Gauvin (2011).

sexuelles, et à travers une construction sociale, populaire, médiatique et subjective du phénomène (Langlois, 1994, p. 1111).

Déconstruire les idées reçues sur le genre, aura-t-il un impact sur la définition de l'homophobie ? Le phénomène que nous avons étudié semble non seulement lié à l'orientation sexuelle, mais aussi et peut-être même davantage à une confusion à propos des rôles sexuels, mêmes s'ils paraissent minimes ou non « visibles ». Cette idée fondamentale nous ramène aux travaux cités au chapitre de la problématique (McDonald, 1976 ; Mead, 1966; Wezer-Lang, 2002 et jusqu'à un certain point Beck et al, 2014 et Verdier et Filion, 2003) selon lesquels le facteur décisif à l'endroit des attitudes négatives vis-à-vis les homosexuels serait la confusion des rôles de genre (sex role confusion). Les hommes hétérosexuels que nous avons rencontrés, tous victimes d'homophobie profonde, ont été discriminés parce qu'on leur prêtait des attributs sociaux qui n'étaient pas rattachés à la masculinité.

Devrions-nous donc changer l'expression « homophobie » pour s'assurer qu'elle recoupe aussi l'expérience des hommes hétérosexuels ? Nous ne le pensons pas. Compte tenu du fait que le terme reste encore largement utilisé (Bastien Charlebois, 2011, p. 31) nous croyons encore à son utilité.

Finalement, il nous importe de mentionner que notre projet qui se concentre sur l'expérience vécue par la majorité sexuelle intéresse tout autant par ricochet, les membres des minorités sexuelles.

Puisque le problème social que nous avons étudié s'avère davantage lié à une question de perception de la norme du genre social qu'à un sentiment négatif à l'endroit des membres des minorités sexuelles, notre réflexion est tout aussi pertinente pour ceux qui en majorité subissent l'expérience de l'homophobie, c'est-à-dire bien sûr les minorités sexuelles.

L'expression d'un genre social « hors norme » concerne tout autant la majorité sexuelle que les minorités sexuelles et la distance par rapport à cette masculinité sociale n'est pas uniquement l'apanage d'un groupe ou d'un autre. Penser et agir sur l'homophobie en termes globaux et non plus en mode binaire de type « victime » et « bourreau » pourrait dès lors se révéler profitable à tous, minorité, comme majorité. De plus, peut-être pouvons-nous espérer que la lutte contre l'homophobie, en s'ouvrant à la réalité des hommes hétérosexuels, puisse trouver un nouveau souffle.

5.4 Conclusion

Nous constatons que l'expérience de l'homophobie chez les participants est bel et bien en lien avec la masculinité et ses normes. L'arrière-scène est toutefois complexe et sensible aux conditions particulières du milieu dans lequel évolue l'individu. En effet, tant la question de l'environnement (familiale, scolaire) que celle de la réception par les participants des pratiques culturelles se sont révélées d'une importance capitale. Déroger à la norme semble donc être davantage lié à la définition contingente de la masculinité d'un environnement précis qu'à une distanciation claire et nette d'une masculinité qui serait indépendante du milieu. Une telle conclusion ne saurait être étonnante dans la mesure où le concept même de masculinité varie tant dans le temps que dans l'espace. Au final, notre sujet met en lumière l'importance d'une nécessaire ouverture du concept de masculinité et d'homophobie aux réalités complexes, mouvantes et contemporaines dans lesquels ils évoluent.

CONCLUSION

En guise de conclusion, soulignons que notre recherche s'inscrit indubitablement dans la démarche du travail social :

Grâce à l'utilisation critique et réflexive des théories du comportement et des systèmes sociaux, le travail social intervient au point de rencontre entre les individus et la société, à la fois auprès des personnes et des structures sociales. Les principes des droits humains et de la justice sociale sont fondamentaux pour la profession. (Molgat, 2010, p. 27)

D'entrée de jeu, l'homophobie a été définie comme un problème social qui entraîne de très malheureuses conséquences pour les minorités sexuelles et même, comme nous l'avons documenté, parmi les membres de la majorité sexuelle. Nous souhaitons que notre recherche soit lue comme une invitation à reconsidérer les questions de genre par le biais du concept de masculinité, et ce, pour une société plus juste et plus respectueuse des différences, ce qui se situe au cœur des revendications du travail social, autant comme profession que comme champ d'étude.

Il nous est apparu en fin de parcours que le problème social de l'homophobie ébranle un principe fondamental de notre société, celui de l'égalité. En effet, puisque la masculinité sociale tend à dévaloriser d'autres formes d'expression de la masculinité en réduisant leur expression au silence par des railleries et l'expérience de l'homophobie profonde, elle affirme par conséquent l'existence de deux classes masculines, subordonnant l'une à l'autre.

Comment, dans l'optique du travail social, pouvons-nous envisager le chemin à parcourir pour atteindre un idéal de justice sociale qui tiendrait compte de l'ensemble des expressions des masculinités existantes ? Comment tenter de mettre de l'avant l'idée d'égalité ?

En mettant de l'avant l'idée de neutralité qui deviendrait alors synonyme d'égalité.

Cette suggestion nous apparaît d'autant plus juste que la Suède a récemment ouvert à Stockholm une école non genrée pour enfants de 1 à 6 ans (Blake, 2011) qui cherche à « préserver les enfants des stéréotypes de genre qui pourraient les enfermer dans un rôle et les empêcher de s'exprimer tels qu'ils sont vraiment. Quitte à ne plus utiliser les pronoms "il" ou "elle", mais la forme neutre "hen" qui se rapprocherait plus du terme "ami" » (Gairin, 2012). Le mot « hen » est d'ailleurs un mot qui avait été inventé et auparavant utilisé dans certains cercles restreints gais et féministes, mais récupéré par l'institution scolaire (Soffel, 2011). Dans cette école, tous les livres, tous les jouets ainsi que toutes les couleurs ont été pensés et choisis (Blake, 2011) pour éviter le fait que les garçons reproduisent des avantages injustes (« gives boys an unfair advantage ») en société.

Finalement, notons que le nom de l'École, Egalia, fait volontairement penser à Égalité (*Ibid.*), ce qui est en soi très révélateur du projet politique et social que manifeste cette nouvelle école suédoise. Si cette institution est encore unique en son genre en Suède, il n'en reste pas moins que plusieurs établissements scolaires ont fait appel à des pédagogues de genre (« gender pedagogue ») (Soffel, 2011) qui ont pour mission d'aider les employés à identifier le comportement et le langage qui pourraient créer et renforcer chez les jeunes des stéréotypes de genre (*Ibid.*).

Cet établissement représente peut-être le rêve accompli de tout chercheur en butte aux vicissitudes provoquées par les normes de genre. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins que si l'idée apparaît louable de prime abord, elle interpelle cependant de plusieurs façons. Que fait-on des autres lieux de socialisation du genre ? Laisse-t-on vraiment, en bout de compte, l'enfant décider seul de sa condition genrée ? La ville de Stockholm est beaucoup plus complexe que le champ dans lequel Rousseau fait évoluer son petit Émile...

Judith Butler, tel que nous l'avons vu, sous-tend que la norme est nécessaire au sujet pour exister. Comme elle le rappelle, d'un côté la norme « réfère aux objectifs et aux aspirations qui nous guident » et de l'autre, « aux processus de normalisation » (Butler, 2006, p. 235). Il apparaît peut-être plus sage de voir l'exemple de l'école suédoise comme un idéal à jamais inaccessible, constamment en tension entre la nécessité de la norme et la volonté de la dépasser. Cela ne signifie pas d'y renoncer.

Il y a un système entier de sens et de normes partagés qu'il semble nécessaire de déconstruire pour combattre la violence homophobe. C'est peut-être finalement davantage dans une action servant à la fois à défaire des normes et à en reconstruire d'autres d'une manière résolue que se situe l'avenir à propos de la volonté de neutralité et de l'égalité pour tous. Il est aussi possible que les véritables acquis seront issus des générations montantes pour qui tout cela ne sera plus qu'un nouvel environnement plus accueillant pour les expressions diverses des masculinités.

La solution aux problèmes des attributs de genres sociaux se présente donc peut-être en définitive comme un absolu, un horizon qui se dérobe sans cesse, constamment entre le faire et le défaire, entre l'obligation d'un attribut genré et sa déconstruction indispensable. Son cadre d'action politique, en tant que moteur du changement ne se satisferait peut-être pas de la simple, mais indispensable affirmation de l'égalité des (et entre) les sexes, mais devrait se projeter bien au-delà des cadres institutionnels. Ce lieu, cet au-delà politique vers lequel l'action doit tendre sans relâche dans l'épineuse question de l'imposition des attributs de genre masculins n'existe pas. C'est un idéal, peut-être une utopie inaccessible et nécessaire à la fois. Mais l'inaccessible, n'est-ce pas là ultimement l'objectif le plus noble dont le travail social se réclame ?

APPENDICE A

QUESTIONNAIRE D'ENTREVUE

Titre de la recherche :

Étude sur l'homophobie : le parcours biographique d'hommes hétérosexuels qui en font l'expérience

Étudiant-chercheur :

Gabriel Giroux, étudiant à la maîtrise en travail social, UQAM

INTRODUCTION (rappel des objectifs de la recherche, relecture du formulaire de consentement, choix du pseudonyme, noter l'âge de la personne et début de l'enregistrement)

THÈME 1 : MASCULINITÉ ET HOMOPHOBIE

1.1 Veuillez me décrire, selon vous, ce que représente la **masculinité** ?

- Quelle est votre définition de « masculinité ».
- Quelles sont les caractéristiques « idéales » de l'homme masculin tel que perçu dans la société ? (rôles, comportements et expressions)
- 1.2 Veuillez me décrire, selon vous, ce que représente l'**homophobie**?
- Quelle est votre définition de « l'homophobie ».
- Quelle est votre définition du « problème social » de l'homophobie ?

THÈME 2 : PARCOURS DE VIE

2.1 Enfance

2.1.1 Y a-t-il des événements marquants de cette période de votre vie en ce qui à trait à la question de la **masculinité** tel que vous l'avez défini tout à l'heure ?

- Avez-vous le souvenir d'un ou des modèles masculins qui vous ont marqué (télévision, famille, amis, voisinage, enseignants, etc.)? Des modèles : homosexuels? hétérosexuels? En quoi vous ont-ils marqués?
- Pratiquiez-vous des activités culturelles ou aviez-vous accès à des productions culturelles? Si oui, lesquelles ?
- Quels sont vos souvenirs de l'interaction que vous aviez avec vos professeur.e.s ? les autres élèves ? Vous traitaient-ils différemment que les autres garçons, vous ont-ils déjà fait mention de votre manière d'être et d'agir ?

2.1.2 Avez-vous subi l'expérience de l'homophobie à cette période ? Expliquer.

2.2 Adolescence

2.2.1 Y a-t-il des événements marquants de cette période de votre vie en ce qui à trait à la question de la **masculinité** tel que vous l'avez défini tout à l'heure ?

- Avez-vous le souvenir d'un ou des modèles masculins qui vous ont marqué (télévision, famille, amis, voisinage, enseignants, etc.)? Des modèles : homosexuels? hétérosexuels? En quoi vous ont-t-ils marqués?
- Pratiquiez-vous des activités culturelles ou aviez-vous accès à des productions culturelles? Si oui, lesquelles ?
- Quels sont vos souvenirs de l'interaction que vous aviez avec vos professeur.e.s ? les autres élèves ? Vous traitaient-ils différemment que les autres garçons, vous ont-ils déjà fait mention de votre manière d'être et d'agir ?

2.2.2 Avez-vous subi l'expérience de l'homophobie à cette période ? Expliquer.

2.3 Vie adulte

2.3.1 Est-ce que votre définition de masculinité a changé aujourd'hui? Si oui, de quelle manière ?

2.3.2 Y a-t-il des événements marquants de cette période de votre vie en ce qui à trait à la question de la masculinité tel que vous l'avez défini tout à l'heure ?

- Avez-vous le souvenir d'un ou des modèles masculins qui vous ont marqué (télévision, famille, amis, voisinage, enseignants, etc.)? Des modèles : homosexuels? hétérosexuels? En quoi vous ont-ils marqués?
- Pratiquiez-vous des activités culturelles ou aviez-vous accès à des productions culturelles? Si oui, lesquelles ?
- Comment qualifieriez-vous vos interactions avec les autres en tant qu'homme hétérosexuel (au CEGEP? à l'université ? sur le marché du travail ?) Vous traitaient-ils différemment que les autres hommes, vous ont-ils déjà fait mention de votre manière d'être et d'agir ?

2.3.3 Avez-vous subi l'expérience de l'homophobie durant votre vie d'adulte ? Expliquer.

THÈME 3 - PISTES RÉFLEXIVES POUR L'INTERVENTION SOCIALE

Quelles sont selon vous des **solutions** au problème de l'homophobie?

- À l'enfance (ex. école primaire)?
- À l'adolescence (ex. école secondaire)?
- À l'âge adulte (ex. CEGEP, université, marché du travail)?

CONCLUSION

(Clôre l'entrevue, voir si l'interviewé veut ajouter quelque chose, donner les références au soutien psychologique, remercier, éteindre l'enregistrement)

APPENDICE B
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT
POUR UNE PRSONNE MAJEURE ET APTE À CONSENTIR



**Titre de l'étude : Étude sur l'homophobie : le parcours biographique d'hommes
hétérosexuels qui en subissent l'expérience**

Étudiant-chercheur responsable du projet : Gabriel Giroux

Programme d'études : Maitrise en travail social

Adresse courriel : giroux.gabriel@courrier.uqam.ca

Téléphone : (438) 937-4780

But général du projet

Vous êtes invité à prendre part à un projet visant à comprendre l'influence du genre social dans les manifestations homophobes dont sont victimes certains hétérosexuels. Ce projet vise à comprendre la manière dont s'articule le genre social, définit comme l'ensemble des attributs sociaux se regroupant à l'intérieur des comportements, expressions et rôles qui sont ceux de tout individu. Nous cherchons à comprendre le sens vécu de l'homophobie chez les hétérosexuels qui en subissent l'expérience.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre opinion actuelle sur les questions de genre, sur l'influence de cette catégorie d'analyse sur votre propre vie, (à l'enfance, à l'adolescence et dans votre vie adulte. Cette entrevue est enregistrée

numériquement avec votre permission et prendra un peu plus d'une heure de votre temps. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec la personne responsable du projet. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans le cadre du mémoire de maîtrise en Travail Social de l'UQAM. Si vous le souhaitez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles.

Avantages et risques

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension du phénomène peu connu qu'est l'homophobie vécue par les hétérosexuels et l'influence du genre social dans ce problème social. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous devez cependant prendre conscience que certaines questions pourraient raviver des émotions désagréables liées à une expérience de recherche que vous avez peut-être mal vécue. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. Il est de la responsabilité du chercheur de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue si cette personne estime que votre bien-être est menacé.

Anonymat et confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la personne responsable du projet et la professeure responsable du cours auront accès à l'enregistrement de votre entrevue et au contenu de sa transcription.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que, par ailleurs, vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche pour un travail universitaire les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information

permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

Compensation financière

Votre participation à ce projet est offerte gratuitement.

Questions sur le projet et sur vos droits

Vous pouvez contacter l'étudiant-chercheur responsable du projet pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la directrice de recherche, la professeure Maria Nengeh Mensah de votre participation et de vos droits en tant que personne participant à la recherche. Vous pouvez la contacter à l'adresse courriel suivante mensah.nengeh@uqam.ca

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

SIGNATURES

Participante, participant

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée, informé des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles : ☐ oui ☐ non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante, du participant

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la personne responsable

Date

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis à la personne participante.

APPENDICE C FEUILLET DE RECRUTEMENT

PARTICIPANTS RECHERCHÉS :

Étude sur l'homophobie : le parcours biographique d'hommes hétérosexuels qui en font l'expérience

Dans le cadre d'une recherche de maîtrise en travail social à l'UQAM, nous cherchons des hommes francophones se définissant comme hétérosexuels, âgés de plus de 18 ans et qui ont été victimes d'homophobie. Cette recherche exploratoire vise à comprendre l'importance du genre social, en l'occurrence de la masculinité, dans le problème social de l'homophobie.

Nos objectifs sont de :

- 1) Recueillir le point de vue d'hommes hétérosexuels ayant vécu de l'homophobie,
- 2) Retracer leur parcours de vie en lien avec la masculinité et l'homophobie,
- 3 Dégager des pistes d'intervention sociale pour la lutte contre l'homophobie qui tiennent compte du point de vue des hommes hétérosexuels qui en ont été victimes.

La participation à la recherche implique une entrevue individuelle d'une durée d'environ deux heures avec l'étudiant-chercheur. Il vise également à recueillir les perception(s) des hétérosexuels quant à la masculinité qui serait « en jeu » dans la construction sociale et personnelle du phénomène dont ils subissent l'expérience à travers une approche de type biographique.

giroux.gabriel@courrier.uqam.ca ou nous rejoindre au numéro de téléphone suivant 438 937 – 4780

BIBLIOGRAPHIE

Angermüller, Johannes. 2007. « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? », *Langage et société*, n° 120, p. 17-34.

Banens, Maks. 2008. *Le rejet de l'homosexualité – réflexions terminologiques*. Actes du colloque Figures de l'homophobie, avril 2008, (12 pages). Brest : Centre Max Weber.

Bastien Charlebois, Janik. 2011. « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité », *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, vol 17, no. 1., p. 112- 149.

Bastien Charlebois, Janik. 2011. *La virilité en jeu : perception de l'homosexualité masculine par les garçons adolescents*. Sillery : Les Éditions de Septentrion, 272 pages.

Beauchamp, Diane L. 2004. *L'orientation sexuelle et la victimisation*. Ottawa : Statistique Canada, 16 pages.

Beaulieu, Alexandre et Martin, Daniel. 2001. *Interventions pour contrer l'homophobie en milieu scolaire : Fondements légaux*. Montréal : Commission scolaire de Montréal (CSDM), Service des ressources éducatives, Secteur de l'adaptation scolaire, 23 pages. En ligne : <http://www2.csdm.qc.ca/sassc/Documents/Productions/PV/Publications/HSFondements.pdf>

Beck F., Firdion J.-M., Legleye S., Schiltz M.-A. 2014. *Les minorités sexuelles face au risque suicidaire. Acquis des sciences sociales et Perspectives*. Saint-Denis : Inpes, coll. Santé en action, 140 pages. En ligne : <http://www.inpes.sante.fr/CFESBases/catalogue/pdf/1291.pdf>.

Bereni et al. 2008. *Introduction aux gender Studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles : Éditions de Boeck. 248 p.

Blake, Elle. 2011. *Swedish Pre-school fights gender bias : 'Him' and 'Her' are banned, and staff call students 'Friends'*. En ligne.

<http://www.imperfectparent.com/topics/2011/06/28/swedish-pre-school-fights-gender-bias/>. Page consultée le 20 mars 2013.

Borrillo, Daniel. 2000. *L'homophobie*. Coll. « Que sais-je ». Paris : Presses Universitaires de France. 127 pages.

Butler, Judith. 2005. [1990]. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Éditions La Découverte, p. 284 pages.

_____. 2006. « La question de la transformation sociale ». Chap. in *Défaire le genre*, p. 233-261. Paris : Éditions Amsterdam.

Centre de services psychologiques de l'UQAM. 2013. Site internet : <http://www.psychologie.uqam.ca/centre-de-services-psychologiques.html>

Chamberland. Line et al. 2010a. *Annexe. Rapport de recherche. L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires*. Montréal : Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) et le Fonds Québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC), 343 pages. En ligne : <http://www.frqsc.gouv.qc.ca/upload/editeur/LineChamberland-Annexes.pdf>.

_____. 2007a. *Gais et lesbiennes en milieu de travail. Rapport synthèse de recherche*. Montréal : Collège de Maisonneuve et Institut de recherches et d'études féministes (UQAM), 122 pages. En ligne : http://homophobie.ccdmd.qc.ca/medias/pdfs/homophobie_integral.pdf.

_____. 2007b. *Gais et lesbiennes en milieu de travail. Faits saillants*. Montréal : Collège de Maisonneuve et Institut de recherches et d'études féministes (UQAM). 8 pages. En ligne : http://homophobie.ccdmd.qc.ca/medias/pdfs/homophobie_faits_saillants.pdf.

_____. 2010b. *Rapport de recherche. L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires*. Montréal : MELS et FQRSC, 21 pages. En ligne : <http://www.fqrsc.gouv.qc.ca/upload/editeur/RF-LineChamberland.pdf>.

Chatard, Armand. 2004. « La construction sociale du genre ». *Revue Diversité, Ville École Intégration Enjeux*, sommaire #138, p. 23-30. En ligne : <http://www2.cndp.fr/archivage/valid/66975/66975-10067-12590.pdf>.

Coalition d'aide aux lesbiennes, gais et bisexuel-les de l'Abitibi-Témiscamingue (la Coalition). 2014. Site internet : <http://www.coalitionat.qc.ca/>

Comeau, Yvan. 1994. *L'analyse des données qualitatives*. Département de counseling et orientation, Université Laval. Cahier du CRISES, collection Études théoriques, no : ET9402. En ligne. <https://depot.erudit.org/bitstream/001759dd/1/ET9402.pdf>. Consulté le 9 novembre 2014.

Connell, R. W. 2005. *Masculinities : second edition*. Royaume uni : Cambridge, Polity Press, 324 pages.

Connell R. W et Messerschmidt James W. 2005. « Hegemonic Masculinity : Rethinking the concept ». *Gender and Society*, volume 19, numéro 6, p. 829-859.

Courtine, Jean-Jacques. 2011. *Introduction*. In *Histoire de la Virilité 3 : La virilité en crise XX^e – XX^e siècle*, sous la dir. de Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, p. 7 - 11. Paris: Édition du seuil.

Deslauriers, J. P. et Kérisit, M. 1997. « Le devis de recherche qualitative ». In *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Sous la dir. De Poupard, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pirès. Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, p. 85 – 111. Boucherville : Gaétan Morin Éditeur.

Desmarais, Danielle. 2009. « L'approche biographique ». In *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. Sous la dir. de Benoît Gauthier, p. 361-389. Québec : Presse de l'Université du Québec.

Dionne, Anne-Marie. 2012. « Construire son identité de garçon : les représentations de la masculinité dans la littérature de jeunesse ». *Service social*, volume 58, numéro 1, p. 85-98.

Dorvil Henri et Robert Mayer. 2011. *Introduction : « Problèmes sociaux : définitions et dimensions »*. Chap. in *Problèmes sociaux*. Tome 1. Théories et méthodologies, p. 635 – 649. Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Dumont, Fernand. 1994. « Approche des problèmes sociaux ». In *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. De Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves

Émond, G. et J. Charlebois Bastien. 2007. *L'homophobie : pas dans ma cours*. Montréal : GRIS-Montréal. 148 pages. (En ligne à : http://www.gris.ca/2009/pdf/imprime/GRIS_Rapport_de_recherche.pdf)

Forth, Christopher E. 2011. « Masculinités et virilités dans le monde anglophone ». In *Histoire de la Virilité 3 : La virilité en crise XX^e – XX^e siècle*, sous la dir. de Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, p. 131-151. Paris : Édition du seuil.

Falconnet, George et Lefaucheur, N. 1975. *La fabrication des mâles*. Paris : Éditions du Seuil, 203 pages.

Fassin, Éric. 2005. « Préface à l'édition française (2005), Trouble Genre ». Chap. In *Trouble dans le Genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, p. 5 – 19. Paris : Éditions La Découverte.

Fawcett, Barbara et Featherstone, Brid. 2000. « Setting the scene : An appraisal of notions of postmodernism, postmodernity and postmodern feminism ». Chap in *Practice + Research in Social Work*, p. 5 – 23. New York : Routledge.

Firdion, Jean-Marie et Éric verdier. 2003. *Le risque de suicide chez les jeunes à orientation sexuelle non conventionnelle. Gays, Lesbiennes, Bisexuels, Transgenres*. Actes du colloque : Suffering in silence : Despair and confusion of children questioning their sexual or gender identity. Avril 2003 Genève : Palais des Nations, salle XXIV.

Fondation Émergence. 2014. Site Internet : <http://www.homophobie.org>.

Foucault, Michel. 2012 [1971]. *L'ordre du discours*. Mayenne : Gallimard, 82 pages

Fyfe. Bill. 1983. « Homophobia » or homosexual bias reconsidered. *Archives of sexual behavior*, vol 12, no 6, p. 549 – 553.

Gai-écoute. 2014. Site Internet : <http://www.gaiecoutte.org>

Gairin, Victoria. 2012. *À l'école des enfants sans sexe : Exit le "il" et le "elle", certains établissements suédois ont désormais recours à l'éducation indifférenciée*.

Polémique. En ligne. http://www.lepoint.fr/societe/a-l-ecole-des-enfants-sans-sexe-25-05-2012-1465040_23.php. Page consultée le 20 mars 2014.

Gauvin, Marie-Ève. 2011. « Ancrages théoriques : penser le troisième genre et l'action collective ». Chap. in *Acceptation ou tolérance du troisième genre à Juchitan? Étude féministe des transformations sociales produites par l'émergence d'actrices-sujets muxes-femmes*, Mémoire présenté comme exigence partiel de la maîtrise en travail social. Montréal : UQAM, p. 39 – 79.

Ghasarian, Christian. 1996. « Statut et pouvoir ». Chap. in *Introduction à l'étude de la parenté*, p. 103 – 111. Paris : Éditions du Seuil.

Gouvernement du Québec. 2014a. *Comprendre*. En ligne. <http://luttehomophobie.gouv.qc.ca/comprendre>. Page consultée le 5 juin 2013.

Gouvernement du Québec. 2014b. *Ressources*. En ligne. <http://luttehomophobie.gouv.qc.ca/ressources>. Page consultée le 15 octobre 2013.

GRIS-Montréal, Groupe de recherche et d'intervention social - Montréal. 2014. Site internet : <http://www.gris.ca/>.

Groupe consultatif interagences en éthique de la recherche (GER). EPTC. *Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains*. En ligne http://ethique.gc.ca/pdf/fra/eptc2/EPTC_2_FINALE_Web.pdf. Page consultée le 29 octobre 2014.

Hamel, Jacques. 2000. « À propos de l'échantillon. De l'utilité de quelques mises au point », *Recherches qualitatives*, vol. 21, p. 3-20.

Higgins, Ross. 1998. « Identités construites, communautés essentielles. De la libération gaie à la théorie Queer ». Chap. In *Les limites de l'identité sexuelle*, sous la dir de Diane Lamoureux, 109 – 134. Montréal (Québec) : les éditions du remue-ménage.

Hite, Shere. 1983 [1981]. *Le rapport Hite sur les Hommes*. Coll. « Réponses ». Paris : Éditions Robert – Laffont, 848 pages.

Hudson, Walter W. et Wendell a Ricketts. 1980. "A strategy for the measurement of homophobia", *Journal of homosexuality*, vol. 5, numéro 4, p. 357 – 372.

Justice Québec (2009). *Politique québécoise de lutte contre l'homophobie : ensemble vers l'égalité sociale*. Gouvernement du Québec. En ligne. <http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/ministere/dossiers/homophobie/homophobie.htm>. Consulté le 20 octobre 2014.

Justice Québec. 2011. *Plan d'action gouvernemental 2011-2016 : Ensemble vers l'égalité sociale*. L'unité dans la diversité. Gouvernement du Québec. En ligne. http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/ministere/dossiers/homophobie/plan_action_homo_FR.pdf. Consulté le 20 octobre 2014.

Klein, Naomi. 2001-2002. *No Logo : la tyrannie des marques*. Montréal : Léméac Éditeur Inc., 744 pages.

Kottak, Conrad Phillip. 1998. « Les genres et les sexes ». Chap in. *Introduction à l'anthropologie culturelle*, p. 212 – 236. Montréal : Chenelière/McGraw-Hill.

Langlois, Simon. 1994. « Conclusion et perspectives : fragmentation des problèmes sociaux ». In *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. De Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin, p. 1107 – 1127. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.

Leduc, Véro et Riot Coco. 2011. « Dans l'alcôve : tête à tête Queer sur les défis de la troisième vague féministe ». In *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe*, sous la dir. De Mercédès Baillargeon et du collectif les Déferlantes, p. 199 – 224. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.

Levitt, Eugene E. et Albert D. Klassen. 1974. "Public attitudes toward homosexuality : Part of the 1970 national Survey by the institute for sex research", *Journal of homosexuality*, vol. 1, numéro 1, p. 29 – 43.

Lumby, Malcolm E. 1976. "Homophobia : the quest for a valid scale". *Journal of Homosexuality*, vol. 2, numéro 1, p. 39 – 47.

Macdonald, A.P Jr. 1976. "Homophobia : its roots and meaning." *Homosexual Counseling journal*, volume 3, numéro 1, p. 23 – 33.

Mead, Margaret. 1966 [1948]. *L'un et l'autre sexe, les rôles d'homme et de femme dans la société*. Paris : Éditions Gonthier, 344 pages.

_____, 1963 [1935]. « Troisième partie. Une tribu lacustre : Les Chambuli ». Chap. in *Moeurs et sexualité en Océanie*, p. 265 – 307. Coll. « Terre Humaine/Poche ». Paris : Librairie Plon.

Meyer, Elizabeth. *Les éducateurs ont le devoir de protéger les étudiants gais de l'intimidation* Université McGill .En ligne. <http://www.mcgill.ca/channels/fr/news/les-%C3%A9ducateurs-ont-le-devoir-de-prot%C3%A9ger-les-%C3%A9tudiants-gais-de-lintimidation-15226>. Page consultée le 20 octobre 2014.

Millham, Jim, Christopher L. San Miguel et Richard Kellogg. 1976. “A factor-analytic conceptualization of attitudes toward male and female homosexuals.” *Journal of Homosexuality*, volume 2, numéro 1, p. 3 – 10.

Molgat, Marc. 2010. « Définir le travail social... ». In *Introduction au Travail Social*, sous la dir. De Jean-Pierre Deslauriers et Yves Hurtubise, p. 20 – 40. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Mosconi, Nicole. 1999. « Les recherches sur la socialisation différentielle des sexes à l'école. In *Filles et Garçons jusqu'à l'adolescence : socialisations différentielles*, sous la dir. De Yannick Lemel et Bernard Roudet, p. 85 – 116. Paris : Éditions l'Harmattan.

Nengeh Mensah, Maria. 2006. *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal : Remue-ménage, 247 pages.

Paillé, Pierre et Alex Mucchielli. 2008. « L'analyse thématique ». Chap. in *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. p. 121 – 145. Paris : Armand Collin.

Pelland, Ginette. 2005. *L'homophobie : un comportement hétérosexuel contre nature : le débat actuel, le survol historique, les préjugés*. Montréal : Québec Amérique, 201 pages.

Piotte, Jean-Marc. 1970. « L'idéologie – chapitre VII » Chap in. *La pensée politique de Gramsci*. p. 103 – 118, Collection « Sociologie de la connaissance » dirigée par Lucien Goldmann. Montréal : Éditions Parti Pris.(En Ligne http://classiques.uqac.ca/contemporains/piotte_jean_marc/pensee_de_gramsci/pensee_pol_gramsci.pdf.)

Poupart, Jean. 1997. « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologique ». In. *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Sous la dir. De Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pirès. Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives., p. 173 – 209. Boucherville : Gaétan Morin Éditeur.

Pugnière, Jean-Michel. 2011. *L'orientation sexuelle : facteur de suicide et de conduites à risque chez les adolescents et les jeunes adultes ? L'influence de l'homophobie et de la victimation homophobe en milieu scolaire*. Thèse de doctorat en psychologie, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2011. En ligne : http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/67/47/45/PDF/Pugniere_Jean-Michel.pdf.

République Française. 2014. *ABCD de l'égalité : des ressources pour l'égalité entre filles et les garçons*. En ligne. <http://www.cndp.fr/ABCD-de-l-egalite/accueil.html> Page consultée le 20 octobre 2014.

Réseau de création et d'accompagnement pédagogiques. 2014. *Outils pour l'égalité entre les filles et les garçons à l'école*. En ligne. <http://www.cndp.fr/ABCD-de-l-egalite/a-propos.html>. Page consulté le 26 octobre 2014.

Réseau Homme-Québec (RHQ). 2014. En ligne. <http://www.rhquebec.org/>. Page consultée le 13 décembre 2014.

Ryan, Bill. 2003. *Nouveau regard sur l'homophobie et l'hétérosexisme au Canada*. La Société canadienne du sida, 116 pages. (En ligne. <http://www.cdnaids.ca/homophobieetlheterosexisme!opendocument&language=french>.)

Savoie-Zajc, Lorraine. « L'entrevue semi-dirigée ». In Recherche sociale. *De la problématique à la collecte des données*. Sous la dir. de Benoît Gauthier, p. 337 – 360. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2009.

Service de police de Montréal (SPVM). 2014. *Règlement sur le bruit*. <http://www.spvm.qc.ca/fr/Fiches/Details/Reglement-sur-le-bruit>. Page consultée 13 décembre 2014.

Sivry, Jean-Michel. 1998. « Traces militantes éphémères : ADGQ et le Berdache ». In. *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, sous la dir. De Irène Demczuk et Frank W. Remiggi, p. 235 – 263. Montréal : VLB Éditeur.

Soffel, Jenny. 2011. « *Swedish preschool takes aim at gender stereotypes. At the "Egalia" preschool, staff avoid using words like "him" or "her" and address the 33 kids as "friends" rather than girls and boys* », The Toronto Star (Toronto), 23 juin. En ligne : http://www.thestar.com/news/world/2011/06/23/swedish_preschool_takes_aim_at_gender_stereotypes.html

Taylor, C. & Peter, T., with McMinn, T.L., Elliott, T., Beldom, S., Ferry, A., Gross, Z., Paquin, S., & Schachter, K. 2011. *Every class in every school: The first national climate survey on homophobia, biphobia, and transphobia in Canadian schools*. Final report. Toronto, ON: Egale Canada Human Rights Trust, 152 pages

Tin, Louis-George. 2003. « Hétérosexisme » Chap in. *Dictionnaire de l'homophobie*. p. 207 – 211, Paris : Presse Universitaire de France.

Thibault, Sylvie. *L'intervention auprès des clientèles issues de la diversité sexuelle*. Université du Québec en Outaouais - Centre d'étude et de recherche en intervention social (CÉRIS). En ligne. <http://w3.uqo.ca/ceris/Fichiers/Publications/Serie%20Recherche/Recherches%2050.pdf>. Page consultée le 20 septembre 2014.

Weinberg, George. 1972. *Society and the healthy homosexual*. New York: St. Martin's Press, 150 pages.

William et al., 2005. « Peer Victimization, Social Support, and Psychosocial Adjustment of Sexual Minority Adolescents ». *Journal of Youth and Adolescence*, Vol. 34, No. 5, Octobre, p. 471– 482.

Welzer-Lang, Daniel. 2002. « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France ». *Revue Diversité, Ville École Intégration Enjeux*, sommaire # 128, p. 10 – 32. En ligne <http://www2.cndp.fr/revuevei/128/01003211.pdf>.

Yousfi, Louisa. 2013. « Les penseurs de la postmodernité ». *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, trimestriel n° 30, mars/avril/mai 2013, p. 66 -6.